This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

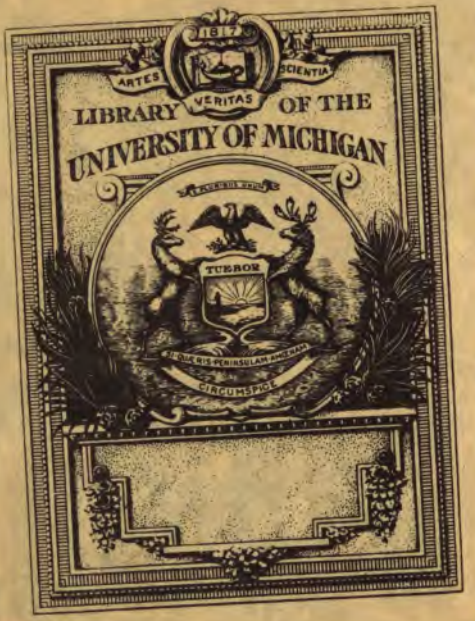
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

BX
1756
.M46
1768


ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

(58)

15.00

PENSÉES

SUR

DIFFÉRENS SUJETS DE MORALE

ET DE PIÉTÉ.

PENSÉES

SUR

DIFFÉRENS SUJETS

DE MORALE

ET DE PIÉTÉ,

TIRÉES DES OUVRAGES

Jean Baptiste

De feu M. MASSILLON, Evêque de Clermont, ci-devant Prêtre de l'Oratoire, l'un des Quarante de l'Académie Françoiſe.

A PARIS, RUE S. JACQUES,

Chez { Les Frères ESTIENNE, à la Vertu.
HERISSANT Fils, à S. Paul & à S. Hilaire.

M. DCC. LXVIII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

BX
1756
.M46
1768

M 5 7 7 5 - 198

AVERTISSEMENT.

L'on aura remarqué ſans doute, en liſant le P. Maſſillon, qu'il eſt ſemé par-tout de penſées & de traits rendus avec cette vivacité d'expreſſion, ce tour heureux & original qui frappe, qui ſaiſit & qui caractériſe les grands Maîtres. Quelques perſonnes ont deſiré que l'on fît un recueil de toutes ces penſées, & qu'elles fuſſent imprimées ſéparément, rangées ſous différens titres.

C'eſt l'exécution de ce deſſein que nous préſentons au Public. Nous nous y ſommes prêtés d'autant plus volontiers, que les raiſons qui en ont fait naître l'idée, nous ont paru bonnes & ſolides. Nous ne comptons point parmi ces raiſons le goût & l'avidité du Public pour les ouvrages de caractères, ouvrages toujours courus, parcequ'ils ſervent de pâture à la malignité du

cœur humain, ravi de pouvoir faire à celui-ci ou à celui-là l'application des différens portraits du vice que l'Auteur n'a tracés que d'après la nature en général. Ce recueil pourra, comme les autres, occasionner de ces applications odieuses si contraires à la charité *qui ne pense point le mal*; mais ce sera contre notre intention: des motifs plus purs & plus chrétiens nous ont fait entreprendre ce travail.

Il est peu de gens du monde qui lisent des Livres de piété & de religion. Pour se dispenser de ce devoir, plus essentiel qué l'on ne pense communément, les prétextes ne manquent jamais. Ce sont les affaires qui emportent tout le tems, & qui n'en laissent point pour ces sortes de lectures: c'est qu'on est incapable d'une longue application; l'esprit se fatigue & se perd dès qu'il faut suivre le fil d'un discours & une suite de raisonnemens: c'est qu'on ne prétend lire que pour s'amuser;

le ſérieux des Livres de piété ennuie; l'on n'y trouve aucune ſorte d'agrément. Voilà les prétextes; la vraie raiſon, c'eſt qu'il n'y a ni piété ni religion dans le cœur de la plupart des hommes; & l'on n'aime guères à s'occuper de ce qui tient ſi peu au cœur. Donnez-moi un vrai chrétien au milieu des embarras du ſiécle, il ſaura, ſans nuire à ſes affaires, ſe ménager du tems pour les bonnes lectures; loin que ces lectures le fatiguent, elles lui tiendront lieu d'un délaſſement auſſi agréable qu'utile.

Mais ce n'eſt point ici le lieu d'attaquer ces prétextes; nous voulons même en quelque ſorte y avoir égard. Dans cette vue, nous préſentons à ceux qui les alléguent une lecture qui demande peu de tems, une application légère, & qui pouvant être d'une grande utilité, a cependant des agrémens qui valent bien ceux de tant de livrets auſſi frivoles que pernicieux dont le Public eſt inondé; livrets auſſi propres

à gâter les eſprits qu'à corrompre les cœurs.

Toutes les penſées qui compoſent ce Recueil ſont courtes, détachées les unes des autres, & ſans aucune liaiſon néceſſaire entr'elles. L'on peut n'en lire qu'une ou deux à la fois, paſſer d'une matière à l'autre, revenir ſur ſes pas ſans aucun inconvénient; & il n'eſt aucune de ces penſées qui ne contienne ou quelque grand principe, ou quelque réflexion judicieuſe, ou des vérités édifiantes; le tout mis dans le plus beau jour, & revêtu de toutes les graces de l'élocution. Pourrions-nous craindre qu'il y eût quelqu'un aſſez occupé, pour ne pouvoir dérober impunément à ſes affaires les inſtans que demande une pareille lecture, quelque tête aſſez peu forte pour en être fatiguée, quelqu'homme aſſez dégoûté du ſérieux pour y être inſenſible ?

A l'égard de ces derniers, qui ne veulent lire que pour s'amuſer, nous leur rendrions un grand ſervice, ſi

la lecture que nous leur offrons, en les amuſant par ce qu'elle a d'agréable, pouvoit les guérir par ſa ſolidité de ce goût dépravé pour le frivole, qui devient, ſi l'on n'y prend garde, le goût dominant & diſtinctif de notre Nation, & dépare étrangement les autres qualités dont nous nous flattons, peut-être un peu légèrement.

TABLE

DES SUJETS CONTENUS Dans ce Volume.

De l'Exiſtence de Dieu, Pag. 1
De la Providence, 8
De la Vérité, 11
De la Religion, 22
Du Culte extérieur, 27
De la Loi de Dieu, 30
Des divines Ecritures, 37
De l'Egliſe, 40
De la Foi, 49
De la Piété, 59
Du Zèle, 69
De la Mort, 80
Du Choix d'un état, 87
Des Talens, 98
Des Grands, 102
Du Monde, 114
Des fauſſes Vertus, 127
Des Hommes, 131
Des Paſſions, 134
De l'Orgueil, 137

De l'Ambition, Pag. 144
De la Vanité, 151
De la Jalousie, 158
De la Vengeance, 164
De l'Avarice, 168
De l'Amour-propre, 171
De l'Injustice, 175
De l'Adulation, 180
De la Dissimulation, 193
De la Médisance, 194
De la Volupté, 202
De l'Amitié, 215
De l'Incrédulité, 219
De l'Ennui, 238
Du Bonheur, 242
De l'Hérésie, 251
De l'Idolâtrie, 256
Des Esprits forts, 260
De l'Héroïsme, 269
De l'Affabilité, 271
De la Gloire, 283
Des Bienfaits, 290
De la Conscience, 295
De l'Agitation, de l'Inconstance de la vie humaine, 300
Des Occasions dangereuses, 307
Des Jugemens des hommes, 309

Des Souverains, Pag. 317
De la Cour, 330
Des Princes, 332
De la Naiſſance, 335
De l'Education, 337
De la Jeuneſſe, 340
Des Loix, 341
Du Tems, 346
Des anciens Philoſophes, 351
De l'Immortalité de l'Ame, 356
Du Sacerdoce, 363
Des Prédicateurs, 380

PENSÉES
SUR
DIFFÉRENS SUJETS.

DE L'EXISTENCE DE DIEU.

QUEL lieu de la Terre pourrions-nous parcourir, où nous ne trouvions partout ſur nos pas les marques ſenſibles de l'exiſtence de Dieu, & de quoi admirer la grandeur & la magnificence de ſon nom? Si des peuples ſauvages ont pu laiſſer effacer l'idée que Dieu en avoit gravée dans leur ame, toutes les créatures qu'ils ont ſous les yeux la portent écrite en caractères ſi ineffaçables & ſi éclatans, qu'ils ſont inexcuſables de ne pas l'y reconnoître. Paraphraſe du Pſeaume VIII.

L'impie a beau ſe vanter qu'il ne connoît pas Dieu, & qu'il ne trouve en lui-même aucune notion de ſon

eſſence infinie ; c'eſt qu'il le cherche dans ſon cœur dépravé & dans ſes paſſions, plutôt que dans ſa raiſon. Mais qu'il regarde du moins autour de lui, il retrouvera ſon Dieu par-tout ; toute la terre le lui annoncera. Il verra les traces de ſa grandeur, de ſa puiſſance & de ſa ſageſſe, imprimées ſur toutes les créatures ; & ſon cœur ſe trouvera ſeul dans l'Univers, qui n'annonce & ne reconnoiſſe pas l'Auteur de ſon être.

Dieu a gravé ſi viſiblement dans tous les ouvrages de ſes mains la magnificence de ſon nom, que les plus ſimples même ne ſçauroient l'y méconnoître. Il ne faut pour cela ni des lumières ſublimes, ni une ſcience orgueilleuſe ; les premières impreſſions de la raiſon & de la nature ſuffiſent. Il ne faut qu'une ame qui porte encore en elle ces traits primitifs de lumière que Dieu a mis en elle en la créant, & qui ne les a pas encore obſcurcis ou éteints par les ténébres des paſſions, & par les fauſſes lueurs d'une abſtruſe & inſenſée philoſophie.

Qu'eſt-il beſoin de nouvelles recherches, & de ſpéculations pénibles, pour connoître ce qu'eſt Dieu ? nous n'avons qu'à lever les yeux en haut.

Nous voyons l'immenſité des cieux qui ſont l'ouvrage de ſes mains; ces grands corps de lumière qui roulent ſi régulièrement & ſi majeſtueuſement ſur nos têtes, & auprès deſquels la terre n'eſt qu'un atôme imperceptible. Quelle magnificence! Qui a dit au Soleil: Sortez du néant, & préſidez au jour? & à la Lune: Paroiſſez, & ſoyez le flambeau de la nuit? Qui a donné l'être & le nom à cette multitude d'étoiles qui décorent avec tant de ſplendeur le firmament, & qui ſont autant de ſoleils immenſes attachés chacun à une eſpéce de monde nouveau qu'ils éclairent? Quel eſt l'ouvrier dont la toute-puiſſance a pu opérer ces merveilles, où tout l'orgueil de la raiſon éblouie ſe perd & ſe confond? Quel autre que le ſouverain Créateur de l'Univers pourroit les avoir opérées? Seroient-elles ſorties d'elles-mêmes du ſein du haſard & du néant; & l'impie ſera-t-il aſſez déſeſpéré pour attribuer à ce qui n'eſt pas, une toute-puiſſance qu'il oſe refuſer à celui qui eſt eſſentiellement, & par qui tout a été fait?

Les Peuples les plus groſſiers & les plus barbares entendent le langage des Cieux. Dieu les a établis ſur nos têtes comme des hérauts céleſtes qui

Paraphraſe du Pſeaume XVIII.

ne ceſſent d'annoncer à tout l'univers ſa grandeur : leur ſilence majeſtueux parle la langue de tous les hommes & de toutes les Nations ; c'eſt une voix entendue par-tout où la terre nourrit des habitans. Qu'on parcoure juſqu'aux extrémités les plus reculées de la terre, & les plus déſertes ; nul lieu dans l'univers, quelque caché qu'il ſoit au reſte des hommes, ne peut ſe dérober à l'éclat de cette puiſſance qui brille au-deſſus de nous dans les globes lumineux qui décorent le firmament. Voilà le premier livre que Dieu a montré aux hommes pour leur apprendre ce qu'il étoit : c'eſt-là où ils étudièrent d'abord ce qu'il vouloit leur manifeſter de ſes perfections infinies : c'eſt à la vue de ces grands objets, que frappés d'admiration & d'une crainte reſpectueuſe, ils ſe proſternoient pour en adorer l'Auteur tout-puiſſant. Il ne leur falloit pas des Prophétes pour les inſtruire de ce qu'ils devoient à ſa majeſté ſuprême ; la ſtructure admirable des cieux & de l'univers le leur apprenoit aſſez. Ils laiſsérent cette religion ſimple & pure à leurs enfans ; mais ce précieux dépôt ſe corrompit entre leurs mains. A force d'admirer la beauté & l'éclat des ouvrages de

Dieu, ils les prirent pour Dieu même : les aſtres qui ne paroiſſoient que pour annoncer ſa gloire aux hommes, devinrent eux-mêmes leurs divinités. Inſenſés ! ils offrirent des vœux & des hommages au Soleil & à la Lune, & à toute la milice du Ciel, qui ne pouvoient ni les entendre, ni les recevoir. Telle fut la naiſſance d'un culte impie & ſuperſtitieux qui infecta tout l'univers. La beauté de ces ouvrages fit oublier aux hommes ce qu'ils devoient à leur Auteur. Ce ſont toujours les dons de Dieu eux-mêmes répandus dans la nature, qui nous éloignent de lui : nous y fixons notre cœur, & nous le refuſons à celui dont la main bienfaiſante répand ſur nous ſes largeſſes. Ses ouvrages & ſes bienfaits, les biens, les talens du corps & de l'eſprit ſont nos dieux ; c'eſt à eux ſeuls que ſe bornent tous nos hommages. Ils n'étoient deſtinés qu'à élever nos cœurs juſqu'à Dieu, par les ſentimens continuels de l'amour & de la reconnoiſſance ; & l'unique uſage que nous en faiſons eſt de les mettre en ſa place & de les employer contre lui-même.

Que les impies qui ſe piquent de ſupériorité d'eſprit & de raiſon, ſont mépriſables, de ne pas reconnoître la

grandeur de Dieu dans la ſtructure magnifique de ſes ouvrages! Ils ſont frappés de la gloire des Princes & des Conquérans qui ſubjuguent les Peuples & fondent des Empires; & ils ne ſentent pas la toute-puiſſance de la main du Seigneur, qui ſeul a pu jetter les fondemens de l'univers. Ils admirent l'induſtrie & l'excellence d'un ouvrier qui a élevé des palais ſuperbes que le tems va dégrader & détruire; & ils font honneur au haſard de la magnificence des cieux, & ils ne veulent pas reconnoître un Dieu dans l'harmonie ſi conſtante & ſi régulière de cet ouvrage immenſe & ſuperbe, que la révolution des tems & des années a toujours reſpecté, & reſpectera juſqu'à la fin. Les hommes de tous les ſiécles & de toutes les Nations, inſtruits par la ſeule nature, y ont reconnu ſa divinité & ſa puiſſance; & l'impie aime mieux démentir tout le genre-humain, taxer de crédulité le ſentiment univerſel, & ſes premières lumières nées avec lui de préjugés de l'enfance, que ſe départir d'une opinion monſtrueuſe & incompréhenſible, à laquelle ſes crimes ſeuls, ces enfans de ténébres, ont forcé ſa raiſon d'acquieſcer, & que ſes crimes ſeuls ont pu rendre vraiſemblable.

Si le Seigneur n'avoit montré qu'une fois aux hommes le ſpectacle magnifique des aſtres & des cieux, l'impie pourroit y ſoupçonner du preſtige, il pourroit ſe perſuader que ce ſont-là de ces jeux du haſard & de la nature, de ces phénomènes paſſagers qui doivent leur naiſſance à un concours fortuit de la matière, & qui formés d'eux-mêmes, & ſans le ſecours d'aucun être intelligent, nous diſpenſent de chercher les raiſons & les motifs de leur formation & de leur uſage. Mais ce grand ſpectacle s'offre à nos yeux depuis l'origine des ſiécles : la ſucceſſion des jours & des nuits n'a jamais été interrompue, & a toujours eu un cours égal & majeſtueux, depuis qu'elle a été établie pour la décoration de l'univers & l'utilité des hommes : le premier jour qui éclaira le monde publia la grandeur de Dieu, par la magnificence de ce corps immenſe de lumière qui commença à y préſider ; & il tranſmit avec ſon éclat à tous les jours qui devoient ſuivre, ce langage muet, mais ſi frappant, qui annonce aux hommes la gloire du Seigneur, & la puiſſance de ſon nom : les aſtres qui préſidèrent à la première nuit, ont reparu & préſidé

depuis à toutes les autres, & font paſſer ſans ceſſe avec eux, par la régularité perpétuelle de leurs mouvemens, la connoiſſance de la ſageſſe & de la majeſté de l'ouvrier ſouverain qui les a tirés du néant.

DE LA PROVIDENCE.

Avent. Sermon du I. Dimanche.

QUELLE idée aurions-nous de la Providence dans le gouvernement de l'Univers, ſi nous ne jugions de ſa ſageſſe & de ſa juſtice, que par les diverſes deſtinées qu'elle ménage ici-bas aux hommes? Quoi! les biens & les maux ſeroient diſpenſés ſur la terre, ſans choix, ſans égard, ſans diſtinction? le juſte gémiroit preſque toujours dans l'affliction & dans la misère, tandis que l'impie vivroit environné de gloire, de plaiſirs & d'abondance; & après des fortunes ſi différentes, des mœurs ſi diſſemblables, tous deux tomberoient également dans un oubli éternel?

Myſtères. Sermon de la Purification.

Que le monde eſt grand, qu'il eſt magnifique! que le gouvernement des Etats & des Empires offre à nos yeux de ſageſſe, d'ordre & de ma-

gnificence, quand nous y voyons une Providence qui diſpoſe de tout, depuis une extrémité juſqu'à l'autre, avec poids, avec nombre, avec meſure; qui voit les événemens les plus éloignés dans leurs cauſes; qui renferme dans ſa volonté les cauſes de tous les événemens; qui donne au monde des Princes & des Souverains, ſelon ſes deſſeins de juſtice ou de miſéricorde ſur les Peuples; qui donne la paix ou qui permet les guerres, ſelon les vues de ſa ſageſſe; qui donne aux Rois des Miniſtres ſages, ou corrompus; qui diſpenſe les bons ou les mauvais ſuccès, ſelon qu'ils deviennent plus utiles à la conſommation de ſon ouvrage; qui règle le cours des paſſions humaines, & qui par des ménagemens inexplicables, fait ſervir à ſes deſſeins la malice même des hommes! Que le monde conſidéré dans ce point de vûe, & avec l'ouvrier ſouverain qui le conduit, eſt plein d'ordre, d'harmonie & de magnificence! Mais ſi on en ſépare la Providence, & qu'on le regarde tout ſeul; ſi on n'y voit plus que les paſſions humaines, qui ſemblent mettre tout en mouvement: ce n'eſt plus qu'un cahos, qu'un théâtre de confuſion & de trouble, où nul n'eſt à ſa place; où l'impie jouit de la ré-

compenſe de la vertu ; où l'homme de bien a ſouvent pour partage l'abjection & les peines du vice ; où les paſſions ſont les ſeules loix conſultées ; où les hommes ne ſont liés entr'eux que par les intérêts mêmes qui les diviſent ; où le haſard ſemble décider des plus grands événemens ; où les bons ſuccès ſont rarement la preuve & la récompenſe de la bonne cauſe ; où l'ambition & la témérité s'élèvent aux premières places, que le mérite craint, & qu'on refuſe au mérite ; enfin où l'on ne voit point d'ordre, parceque l'on n'y voit que l'irrégularité des mouvemens, ſans en comprendre le ſecret & l'uſage.

Voilà le monde ſéparé de la Providence.

Petit Carême. Sermon du III. Dim. Quelle affreuſe Providence, ſi toute la multitude des hommes n'étoit placée ſur la terre, que pour ſervir aux plaiſirs d'un petit nombre d'heureux qui l'habitent, & qui ſouvent ne connoiſſent point la main qui les comble de bienfaits !

Les Grands ſeroient inutiles ſur la terre, s'il ne s'y trouvoit des pauvres & des malheureux. Ils ne doivent leur élévation qu'aux beſoins publics ; & loin que les Peuples ſoient faits pour eux, ils ne ſont eux-mêmes

tout ce qu'ils ſont que pour les Peuples. La Providence ſe décharge ſur eux du ſoin des foibles & des petits. Tout ce qu'il y a de réel dans leur grandeur, c'eſt l'uſage qu'ils en doivent faire pour ceux qui ſouffrent; c'eſt le ſeul trait de diſtinction que Dieu ait mis en nous. Ils ne ſont que les miniſtres de ſa bonté & de ſa providence; & ils perdent le droit & le titre qui les fait Grands, dès qu'ils ne veulent l'être que pour eux-mêmes.

DE LA VÉRITÉ.

LA Vérité eſt cette règle éternelle, cette lumière intérieure, ſans ceeſſe préſente au-dedans de nous, qui nous montre ſur chaque action, ce qu'il faut faire ou ce qu'il faut éviter; qui éclaire nos doutes, qui juge nos jugemens, qui nous approuve ou qui nous condamne en ſecret, ſelon que nos mœurs ſont conformes ou contraires à ſa lumière; & qui plus vive ou plus lumineuſe en certains momens, nous découvre plus évidemment la voie que nous devons ſuivre. Avent. Sermon de l'Epiphanie.

Telle eſt la deſtinée de la Vérité: Panég. de

Saint Jean-Baptiſte.

elle eſt preſque toujours odieuſe ; parcequ'elle ne nous eſt preſque jamais favorable. Les Grands, ſur-tout, font comme une profeſſion publique de la haïr, parceque d'ordinaire elle les rend eux-mêmes très-haïſſables. Ils lui donnent toujours les noms odieux d'imprudence & de témérité, parceque l'adulation ſeule uſurpe auprès d'eux le nom glorieux de la Vérité : trop heureux, dans la dépravation de mœurs où nous vivons, de trouver encore des hommes qui oſent la leur dire ; mais encore plus à plaindre auſſi, de ne la connoître que pour la mépriſer, & de ſe croire au-deſſus de la Vérité, parcequ'ils ſe voient au-deſſus de tous ceux qui la leur annoncent.

Carême. Second Serm. du Mercredi des Cendres.

La Vérité a des charmes dont un bon cœur a peine à ſe défendre : elle force en ſa faveur une raiſon ſaine & épurée ; elle met tôt ou tard un eſprit ſage & élevé dans ſes intérêts. Les paſſions peuvent éblouir pendant quelque tems, les exemples peuvent entraîner, les diſcours de l'impiété & du libertinage peuvent étourdir ; mais enfin la Vérité perce le nuage & prend la place dans un bon eſprit, de tout le frivole qui l'avoit amuſé. Laſſé d'avoir couru long-tems après le ſonge

& la chimère, on veut quelque choſe de ſûr & de réel; & on ne le trouve que dans la Religion, dans la Vérité de ſes maximes, & la magnificence de ſes promeſſes. Il n'y a qu'un eſprit faux & ſuperficiel qui puiſſe demeurer juſqu'à la fin dans l'illuſion; le monde ne peut ſéduire pour toujours, que des hommes ſans réflexion & ſans caractère: il regarde lui-même comme tels, ceux qui n'ont pas ſçu mettre quelques jours ſérieux dans toute leur courſe, quelqu'intervalle entre la vie & la mort. Le goût du frivole qui nous avoit fait d'abord applaudir, dès que l'âge ne l'excuſe plus, nous rend à la fin mépriſables.

Les uns font de la Vérité un ſujet de contention & de vaine philoſophie; les autres, pas encore d'accord avec eux-mêmes, ſouhaitent, ce ſemble, la connoître; mais ils ne la cherchent pas comme il faut, parcequ'au fond ils ſeroient fâchés de l'avoir trouvée. Avent. Sermon de l'Epiphanie.

La connoiſſance de la Vérité eſt rarement pour les Grands une affaire ſérieuſe: les diſcours qu'ils tiennent là-deſſus, ſont plutôt des diſcours oiſeux, que des deſirs de s'inſtruire. S'ils conſultent quelquefois, c'eſt moins pour connoître leurs devoirs, Carême. Sermon du Vendr. Saint.

que pour chercher des suffrages à leurs passions. Les vérités désagréables ne viennent jamais jusqu'à eux, parceque personne ne les aime assez pour oser leur déplaire, & que par les bienfaits dont ils récompensent ceux qui les trompent, ils méritent d'être trompés.

Avent. Sermon de l'Epiphanie.

Ce qui fait que la Vérité se montre presque toujours inutilement à nous, c'est que nous n'en jugeons pas par les lumières qu'elle laisse dans notre ame, mais par l'impression qu'elle fait sur le reste des hommes au milieu desquels nous vivons. Nous ne consultons pas la Vérité dans notre cœur, nous ne consultons que l'idée qu'en ont les autres. Ainsi, en vain mille fois sa lumière nous éclaire; le premier coup d'œil que nous jettons ensuite sur l'exemple des autres, répand un nouveau nuage sur notre cœur. Dans ces momens heureux où nous ne consultons la Vérité que dans notre propre conscience, nous nous condamnons: un moment après, ne consultant plus que l'exemple commun, nous nous justifions; nous nous défions de la Vérité que l'exemple commun contredit; nous la retenons dans l'injustice; nous la sacrifions à l'erreur & à l'opinion publique: elle

nous devient ſuſpecte, parcequ'elle nous choiſit tout ſeuls pour nous favoriſer de ſa lumière; & c'eſt la ſingularité même de ſon bienfait qui nous rend ingrats & rebelles.

Les Puiſſans de la terre veulent être ſouverains par-tout. On diroit que la Vérité eſt de leur reſſort: il faut qu'elle ſe trouve, quelque part qu'ils veuillent la placer. Ils ne ſavent pas avoir tort; & leur oppoſer la raiſon, c'eſt preſque ſe rendre coupable du crime de félonie. L'air même qu'on reſpire auprès d'eux, a je ne ſai quoi de malin qui dérange toute la conſtitution de l'eſprit. Tel, qui loin de la grandeur, & dans l'obſcurité de la Province, s'applaudit en ſecret de ſon déſintéreſſement, ne trouve plus cette même force & ce même courage, dès qu'il eſt une fois expoſé au grand jour. On plie la loi, on l'ajuſte au tems, à l'humeur, au beſoin; on n'a point de ſentimens propres, on n'a que les ſentimens de ceux auſquels il eſt avantageux de plaire. Panég. de S. Thomas d'Aquin.

On ne mérite les réponſes de la Vérité, que lorſque c'eſt le deſir de la connoître qui l'interroge; & c'eſt dans le cœur de ceux qui parlent & diſputent le plus ſur la Vérité, qu'elle Petit Carême. Sermon du Vendredi Saint.

eſt d'ordinaire plus effacée. On l'a déja trouvée, quand on la cherche de bonne-foi. Il ne faut, pour la trouver, ni creuſer dans les abîmes, ni s'élever au-deſſus des airs, il ne faut que l'écouter au-dedans de nous-mêmes ; un cœur innocent & docile entend d'abord ſa voix. Les doutes & les recherches que forme l'orgueil, loin de la rapprocher de nous, ferment les yeux à ſa lumière : elle aveugle les ſages, & les juges orgueilleux de ſes myſtères, & ne ſe communique qu'à ceux qui font gloire d'en être les diſciples. La ſoumiſſion eſt la ſource des lumières ; plus on veut raiſonner, plus on s'égare : la raiſon une fois ſortie des règles, ne trouve plus rien qui l'arrête ; plus elle avance, plus elle ſe creuſe de précipices.

Oraiſon funèbre du Prince de Conty.

Un Prince véritablement grand, n'aime que la Vérité dans les autres, & nul intérêt n'entre jamais dans ſon ame en concurrence avec elle ; elle lui paroît le premier devoir de l'homme, & le titre le plus glorieux du Prince. Il laiſſe aux ames vulgaires les déguiſemens & les fineſſes utiles, ou pour nous parer d'une gloire que nous n'avons pas, ou pour cacher nos défauts véritables : toutes ſes paroles ſont dictées par la Vérité même ; il ne

ne trouve de beau dans les hommes que la Vérité. Il ne cherche point ſes amis parmi les flateurs ; ſon rang même lui eſt ſouvent à charge, par les ménagemens qu'on s'impoſe devant lui ; & tout ſon plaiſir eſt d'entendre parler les hommes naturellement, & ſe montrer tels qu'ils ſont : plaiſir aſſez inconnu aux Grands, qui ne voient des hommes que la ſurface, & qui n'en aiment ſouvent que le faux.

L'eſprit du monde eſt un eſprit de ſoupleſſe & de ménagement : comme l'amour-propre en eſt le principe, il ne cherche la Vérité qu'autant que la Vérité lui peut plaire : nous n'avons qu'à nous juger de bonne-foi, pour convenir que c'eſt-là notre caractère. Toute notre vie n'eſt qu'une ſuite de ménagemens & de complaiſances ; par-tout nous ſacrifions les lumières de notre conſcience aux erreurs & aux préjugés de ceux avec qui nous vivons. Nous connoiſſons la Vérité, & cependant nous la retenons dans l'injuſtice ; nous applaudiſſons aux maximes qui la combattent ; nous n'oſons réſiſter à ceux qui la condamnent ; nous donnons tous les jours à la flaterie & au deſir de ne pas déplaire, mille choſes que notre con-

Myſtères. Sermon de la Pentecôte.

ſcience nous reproche, & d'où notre goût même nous éloigne ; en un mot, nous ne vivons pas pour nous-mêmes & pour la Vérité, nous vivons pour les autres & pour la vanité : & de-là vient que dès que la Vérité eſt en concurrence avec quelques-unes de nos paſſions, & qu'il faut leur donner atteinte en ſe déclarant pour elle, nous l'abandonnons, nous nous ménageons, nous diſſimulons ; ainſi toute notre vie ſe paſſe à déférer aux autres, à nous accommoder à leurs paſſions, à ſuivre leurs exemples. La complaiſance eſt le grand reſſort de toute notre conduite, & n'ayant peut-être point de vice à nous, nous devenons coupables de ceux de tous les autres.

Petit Carême. Serm. du Dim. des Rameaux.

Plus on aime la Vérité, plus tout ce qui ſe couvre de ſes apparences peut nous ſéduire. La vertu ſimple & ſincère, juge des autres par elle-même. C'eſt preſque toujours notre obliquité qui nous inſtruit à la défiance. On eſt moins en garde contre la fraude & l'artifice, quand on n'a jamais fait uſage que de la droiture & de la ſimplicité ; & les gens de bien ſont plus expoſés à être ſurpris, parce qu'ils ignorent eux-mêmes l'art de ſurprendre.

Ce ſont les Grands, ſur-tout, qui doivent craindre les préjugés & la ſurpriſe : outre que les ſuites en ſont plus dangereuſes, c'eſt qu'ils ſont d'autant plus ſuſceptibles de préjugés, qu'ils aiment moins la peine de l'examen, & l'embarras de la défiance ; & qu'ils trouvent plus court & plus aiſé de juger ſur ce qu'on leur dit, que de l'approfondir & de s'en convaincre.

Mais c'eſt l'obſtination dans les préjugés qui rend le mal plus incurable. Il ne leur eſt pas honteux d'avoir pu être ſurpris : comment pourroient-ils s'en défendre ? tout ce qui les environne preſque, s'étudie à les tromper. Eſt-il étonnant que l'attention ſe relâche quelquefois, & qu'ils puiſſent ſe laiſſer ſéduire ? l'artifice eſt plus habile & plus perſévérant que la défiance ; il prend toutes les formes, & met à profit tous les momens ; & quand tous ceux preſque qui nous approchent ont intérêt que nous nous trompions, nos précautions elles-mêmes les aident ſouvent à nous conduire au piége.

A nous entendre, nous aimons la Vérité ; nous voulons qu'on nous la faſſe connoître ; mais une preuve que ce n'eſt là qu'un vain diſcours, c'eſt Avent. Sermon de l'Epiphanie.

que ſur tout ce qui regarde cette paſſion chérie, que nous avons ſauvée du débris de toutes les autres, tous ceux qui nous environnent gardent un profond ſilence. Nos amis ſe taiſent, nos ſupérieurs ſont obligés d'uſer de ménagement, nos inférieurs ſont en garde, & prennent des précautions continuelles; on ne nous parle qu'avec des adouciſſemens qui tirent un voile ſur notre plaie : nous ſommes preſque les ſeuls à ignorer notre misère; tout le monde la voit, & perſonne n'oſeroit nous la faire voir à nous-mêmes. On ſent bien que nous ne cherchons pas la Vérité de bonne-foi, & que la main qui nous découvriroit notre plaie, loin de nous guérir, ne réuſſiroit qu'à nous faire une plaie nouvelle. On perd tout ſon mérite auprès de nous, dès qu'on nous a fait connoître à nous-mêmes. Auparavant on étoit éclairé, prudent, charitable, on avoit tous les talens propres à s'attirer l'eſtime & la confiance; mais depuis qu'on nous a parlé ſans feinte, on eſt déchu dans notre eſprit de toutes ces grandes qualités; le zèle n'eſt plus qu'une humeur; la charité qu'une oſtentation, ou une envie de tout cenſurer & de tout contredire; la Vérité qu'un

phantôme qu'on prend pour elle. Ainſi ſouvent convaincus en ſecret de l'injuſtice de nos paſſions, nous voudrions que les autres en fuſſent les approbateurs: forcés par le témoignage intérieur de la Vérité de nous les reprocher à nous-mêmes, nous ne pouvons ſouffrir qu'on nous les reproche: nous ſommes bleſſés que les autres ſe joignent à nous contre nous-mêmes; & par une corruption du cœur pire peutêtre que nos paſſions elles-mêmes, ne pouvant éteindre la Vérité au fond de notre cœur, nous voudrions l'éteindre dans le cœur de tous ceux qui nous approchent.

Paraphraſe du Pſeaume XVIII.

On n'a pas de peine à ſe ſoumettre à la Vérité quand on l'aime: mais l'amour de la Vérité eſt un amour humble & docile. L'orgueil nous fait ſouvent mettre nos fauſſes lumières à la place de la Vérité; nous croyons l'aimer, & nous n'aimons que nos préjugés & nos propres penſées; nous croyons tout ſacrifier pour elle, & nous ne ſommes les victimes que de notre orgueilleux entêtement.

DE LA RELIGION.

Avent. Sermon de la Circonciſion.

DIEU ne peut ſe manifeſter aux hommes, que pour leur apprendre ce qu'il eſt, & ce que les hommes lui doivent; & la Religion n'eſt proprement qu'une lumière divine qui découvre Dieu à l'homme, & qui règle les devoirs de l'homme envers Dieu. Soit que le Très-haut ſe montre lui-même à la terre, ſoit qu'il rempliſſe de ſon eſprit des hommes extraordinaires; la fin de toutes ſes démarches ne peut être que la connoiſſance & la ſanctification de ſon nom dans l'univers, & l'établiſſement d'un culte où l'on rende à lui ſeul ce qui n'eſt dû qu'à lui ſeul.

Carême. Serm. du Jeudi après les Cendres.

L'ancienneté en matière de Religion, eſt un caractère que la raiſon reſpecte; & l'on peut dire qu'une croyance conſacrée par la Religion des premiers hommes, & par la ſimplicité des premiers tems, forme déjà un préjugé en ſa faveur. Ce n'eſt pas que le menſonge ne ſe glorifie ſouvent des mêmes titres; & qu'il n'y ait parmi les hommes de vieilles erreurs, qui ſemblent diſputer avec

la vérité de l'ancienneté de leur origine ; mais à qui veut en ſuivre l'hiſtoire, il n'eſt pas mal aiſé de remonter juſqu'à leur naiſſance : la nouveauté ſe trouve toujours le caractère le plus conſtant & le plus inſéparable de l'erreur.

La Religion eſt la fin de tous les deſſeins de Dieu ſur la terre ; tout ce qu'il a fait ici-bas, il ne l'a fait que pour elle. Tout doit ſervir à ſon agrandiſſement ; les vertus & les vices, les Grands & le peuple, les bons & les mauvais ſuccès, l'abondance ou les calamités publiques, l'élévation ou la décadence des Empires, tout enfin doit coopérer à ſa formation & à ſon accroiſſement. Les Tyrans l'ont purifiée par les perſécutions ; les incrédules & les libertins l'éprouvent & l'affermiſſent par les ſcandales ; les Juſtes ſont les témoins de ſa foi ; les Paſteurs, les dépoſitaires de ſa doctrine ; les Princes & les Puiſſances, les protecteurs de ſa vérité. Petit Carême. Serm. du II. Dimanche.

L'hiſtoire de la naiſſance de la Religion des Chrétiens, eſt l'hiſtoire de la naiſſance du monde même. Les autres Religions qui ſe ſont vantées d'une origine plus ancienne, ne nous ont donné pour garans de leur antiquité, que des récits fabuleux qui Carême. Serm. du Jeudi après le Cendres.

tomboient d'eux-mêmes. Ils ont défiguré l'hiſtoire du monde par un cahos de ſiécles innombrables & imaginaires, dont il n'eſt reſté aucun événement à la poſtérité, & que l'hiſtoire du monde n'a jamais connus. Les Auteurs de ces groſſières fictions n'ont écrit que pluſieurs ſiécles après les faits qu'ils nous racontent; & c'eſt tout dire que d'ajouter que cette Théologie fut le fruit de la Poéſie, & les inventions de cet art, le plus ſolide fondement de leur Religion.

Petit Carême. Serm. du II. Dimanche.

Ce ſeroit dégrader l'Evangile & adopter les anciens blaſphêmes de ſes ennemis, de le regarder comme la Religion du peuple, & une ſecte de gens obſcurs. Il eſt vrai que les Céſars & les Puiſſans du ſiécle n'y crurent pas d'abord; mais ce n'eſt pas que ſa doctrine réprouvât leur état, elle ne réprouvoit que leurs vices. Il falloit même montrer au monde que la puiſſance de Dieu n'avoit pas beſoin de celle des hommes; que le crédit & l'autorité du ſiécle étoit inutile à une doctrine deſcendue du Ciel, qu'elle ſe ſuffiroit à elle-même pour s'établir dans l'univers; que toutes les Puiſſances du ſiécle en ſe déclarant contre elle, & en la perſécutant, devoient l'affermir; &

que

que ſi elle n'eût pas eu d'abord les Grands pour ennemis, elle eût manqué du principal caractère qui les rendit enſuite ſes diſciples.

S'il y a une véritable Religion ſur la terre, elle doit être la plus ancienne de toutes : elle doit être le premier & le plus eſſentiel devoir de l'homme envers le Dieu qui veut être honoré : il faut que ce devoir ſoit auſſi ancien que l'homme ; & comme il eſt attaché à ſa nature, il doit, pour ainſi dire, être né avec lui. Et voilà le caractère qui diſtingue la Religion des Chrétiens des ſuperſtitions & des ſectes. C'eſt la plus ancienne Religion qui ſoit au monde. Les premiers hommes, avant qu'un culte impie ſe fût taillé des divinités de bois & de pierre, adorèrent le même Dieu que nous adorons, lui dreſſèrent des Autels, lui offrirent des ſacrifices, attendirent de ſa libéralité la récompenſe de leur vertu, & de ſa juſtice le châtiment de leur déſobéiſſance. Carême, Serm. du jeudi après les Cendres.

Suivons l'hiſtoire des ſuperſtitions de chaque Peuple & de chaque Pays ; elles ont duré un certain nombre d'années, & tombé enſuite avec la puiſſance de leurs ſectateurs. Rappellons-nous l'hiſtoire de ces pre-

miers Conquérans ; ils vainquoient les dieux des Peuples en vainquant les Peuples eux-mêmes ; & abolissoient leur culte, en renversant leur domination. La Religion de nos pères, toute seule se maintint dès le commencement, survécut à toutes les sectes ; & malgré les diverses fortunes de ceux qui en ont fait profession, passa toujours du père aux enfans, & ne put jamais être effacée du souvenir des hommes.

Le Peuple fidèle a presque toujours été foible, opprimé, persécuté. Tantôt esclave, tantôt fugitif, tantôt tributaire, il vit mille fois la Caldée, l'Assyrie, Babylone, les Puissances les plus formidables de la terre, tout l'univers conjurer sa ruine, & l'extinction entière de son culte. Mais ce Peuple si foible, opprimé en Egypte, errant dans un désert, transporté depuis, & captif dans des Provinces étrangères, n'a jamais pu être exterminé, tandis que tant d'autres plus puissans ont suivi la destinée des choses humaines ; & son culte a toujours subsisté avec lui, malgré tous les efforts que chaque siécle a fait presque pour le détruire.

DU CULTE EXTÉRIEUR.

Carême. Sermon du Mercr. de la III. semaine.

NOTRE ame enveloppée dans les ſens, ne peut preſque plus ſe paſſer de leur miniſtère. Il faut à notre culte des objets ſenſibles qui aident notre attention. Telle eſt la Religion de la terre ; ce ſont des ſymboles, des ombres, des énigmes qui nous fixent.

Ce n'eſt pas l'héréſie ſeule qui a prétendu borner tout le culte à l'intérieur, & regarder toutes les pratiques ſenſibles comme des ſuperſtitions populaires, ou des dévotions inutiles ; on peut dire que cette orgueilleuſe erreur a régné de tout tems dans le monde. Nous entendons dire tous les jours que la véritable piété eſt dans le cœur ; qu'on peut être homme de bien, juſte, ſincère, humain, généreux, ſans lever l'étendart ; ſans ſe faire un monſtre d'un vain diſcernement de viandes dont la ſanté peut ſouffrir, parce que ce n'eſt pas ce qui entre par la bouche qui ſouille l'homme, mais ce qui ſort du cœur ; ſans une exactitude puérile ſur certaines pratiques que

les Cloîtres, plutôt que les Apôtres ; ont introduites dans la Religion. Mais comme il eſt viſible que ceux qui tiennent ce langage ne donnent pas à Dieu les dehors, il faut pour ſe calmer, qu'ils tâchent de ſe perſuader que les dehors ne ſont pas néceſſaires, & qu'ils ſe retranchent ſur le cœur qui ne nous eſt jamais connu à nous-mêmes, & ſur lequel il eſt bien plus aiſé à chacun de ſe méprendre.

Toute Religion qui ſe borneroit à de purs dehors, & qui ne régleroit pas le cœur & les affections, ſeroit indigne de l'Etre ſuprême, ne lui rendroit pas la principale gloire & le ſeul hommage qu'il déſire, & devroit être confondue avec ces vaines Religions du paganiſme, dont les hommes furent les inventeurs, qui n'impoſoient à la ſuperſtition des Peuples que des hommages publics, & des cérémonies biſarres, qui ne régloient point l'intérieur, & laiſſoient au cœur toute ſa corruption, parcequ'elles ne pouvoient ni la guérir, ni même la connoître.

Paraphr. du Pſ. XVIII. Un culte extérieur & ſuperficiel ne ſeroit pas digne de Dieu, lui qui eſt le Dieu des cœurs, & qu'on ne peut honorer qu'en l'aimant. Il ne

compte pour de véritables hommages que ceux que le cœur lui rend.

Compterions-nous pour beaucoup les apparences d'amitié que le cœur dément ? Les faux empreſſemens de ceux qui ne nous aiment pas, & que nous connoiſſons même pour nos ennemis, nous touchent-ils beaucoup, & ne nous ſont-ils pas à charge ? Nous n'eſtimons dans les hommes que les ſentimens intimes & réels qu'ils ont pour nous ; nous paſſons même ſur l'irrégularité des manières, pourvu que nous ſoyons aſſurés du fond. Nous voulons qu'on nous aime, nous ne comptons pour rien les dehors, nous ne nous payons que du cœur, nous ne pardonnons pas même le plus léger défaut de ſincérité ; croyons-nous que Dieu ſoit moins ſenſible & moins délicat que l'homme ? Croyons-nous qu'il ſe paye d'un vain extérieur & de ſimples bienſéances ? Carême. Sermon du Mercr. de la III. ſemaine.

Tout le culte extérieur doit ſe rapporter au renouvellement du cœur, comme à ſa fin principale. Toute pratique ſainte qui ſubſiſte toujours avec nos paſſions, qui ne touche point à nos haines, à nos jalouſies, à notre ambition, à nos attachemens, à notre pareſſe, eſt plutôt

une dérision de la vertu, qu'une vertu même.

Les hommes ſont ſi réels & ſi vrais dans leurs plaiſirs & dans leurs paſſions, dans leurs projets de fortune, dans leurs haines, dans leurs animoſités, dans leurs jalouſies! c'eſt-là que le cœur va toujours plus loin que l'action extérieure. Ils ne ſont faux que dans la Religion : c'eſt-à-dire, ils donnent à la figure du monde la vérité & la réalité de leurs affections, & ils n'en donnent que la figure à la vérité de la Loi de Dieu, & à la réalité de ſes promeſſes.

DE LA LOI DE DIEU.

Paraphr. du Pſ. XVIII.

DIEU a renfermé dans la pratique de ſa Loi tout ce qui pouvoit rendre les hommes heureux ſur la terre. Que les préceptes de cette Loi ſont purs! qu'ils ſont ſaints & dignes de l'homme! Ils ne reſſemblent pas au faſte des leçons & des dogmes des Philoſophes, qui ne prêchoient que l'orgueil, & ne réglioient que les dehors capables d'attirer des louanges à leurs ſuperbes ſectateurs. La Loi de Dieu régle le cœur : elle

en corrige les affections vicieuſes ; elle change réellement l'homme, & le rend tel au-dedans qu'il paroît au dehors.

En vain nous livrons-nous quelquefois à toute l'amertume de la haine & de la vengeance ; nous ſentons bientôt que ce plaiſir cruel n'eſt pas fait pour le cœur de l'homme ; que c'eſt ſe punir ſoi-même que de haïr : & en revenant à nous-mêmes après les emportemens de la paſſion, nous retrouvons au-dedans de nous un fonds d'humanité qui en déſavoue la violence ; qui nous fait comprendre que la douceur & la bonté étoient nos premiers penchans ; & qu'en nous ordonnant de nous aimer les uns les autres, la Loi de Dieu n'a fait que conſulter les ſentimens les plus droits & les plus raiſonnables de notre cœur, & nous réconcilier avec nous-mêmes. Carême. Serm. du Dimanche de la Paſſion.

Les Docteurs d'une ſcience orgueilleuſe promettoient la ſageſſe à leurs diſciples. Quelle ſageſſe, grand Dieu, qui laiſſoit à l'homme toutes ſes misères, & ne ſe propoſoit que de le rendre eſtimable aux yeux des autres hommes ! Quelle ſageſſe ! qui étoit l'ouvrage pénible de l'orgueil & des recherches curieuſes & inu- Paraphr. du Pſ. XVIII.

tiles de l'esprit. La véritable sagesse ne se trouve que dans l'observance de la Loi de Dieu. Ce ne sont pas les savans seuls & les génies sublimes qui ont droit d'y prétendre; elle devient le partage des simples & des ignorans, comme des plus doctes; elle est communiquée aux Petits comme aux Grands, aux Souverains comme aux Sujets, au Grec comme au Scythe, aux Barbares comme aux Romains & aux Peuples les plus polis. Elle rend témoignage à la fidélité des promesses du Seigneur, & de son amour pour les hommes; & loin que les sciences & les dignités y donnent plus de droit, il faut devenir humble & petit pour parvenir à cette sublime sagesse, & en être un disciple accompli.

Carême. Serm. du Dimanche de la Passion.

Nous sentons au fond de nos cœurs, que la Loi de Dieu n'ordonne rien qui ne soit conforme aux véritables intérêts de l'homme; que rien ne convient mieux à la créature raisonnable, que la douceur, l'humanité, la tempérance, & toutes les vertus recommandées dans l'Evangile; que les passions interdites par la Loi, sont la seule source de tous nos troubles; que plus nous nous éloignons de la régle & de la Loi,

plus nous nous éloignons de la paix & du repos du cœur ; & que le Seigneur, en nous défendant de nous livrer aux paſſions vives & injuſtes, nous a défendu ſeulement de nous livrer à nos propres tyrans, & n'a voulu que nous rendre heureux en nous rendant fidèles.

Les doctrines humaines laiſſoient toujours des doutes & des ténébres dans l'eſprit. Elles laiſſoient au cœur ſes inquiétudes & ſa triſteſſe, parcequ'elles y laiſſoient toutes ſes paſſions : mais la Loi du Seigneur, en banniſſant du cœur toutes les affections criminelles, en bannit le trouble, & y rétablit la tranquillité. L'homme livré à ſes paſſions, eſt en proie à mille ennemis ſecrets qui le troublent & qui le déchirent : ſon ame eſt le ſéjour affreux de l'ennui, des remords cruels, des plus triſtes agitations. La paix eſt le fruit de l'innocence ſeule, & l'innocence eſt un bienfait que l'homme ne peut devoir qu'à l'amour & à la pratique de la Loi de Dieu. C'eſt elle qui fait tout notre bonheur ſur la terre, parceque c'eſt elle qui rétablit l'ordre dans nos cœurs, & avec l'ordre, la paix & la joie qui en ſont inſéparables.

Paraphr. du Pſ. XVIII.

Carême. Serm. du Dimanche de la Paſſion.

Parcourons tous les préceptes de la Loi, nous ſentirons qu'ils ont un rapport néceſſaire avec le cœur de l'homme; que ce ſont des régles fondées ſur une profonde connoiſſance de ce qui ſe paſſe au-dedans de nous; qu'elle ne renferme que les remèdes de nos maux les plus ſecrets, & les ſecours de nos penchans les plus juſtes. Les Païens eux-mêmes, en qui toute vérité n'étoit pas encore éteinte, rendoient cette gloire à notre morale. Ils étoient forcés d'admirer la ſageſſe de ſes préceptes, la néceſſité de ſes défenſes, la ſainteté de ſes conſeils, le bon ſens & l'élévation de toutes ſes régles. Ils étoient ſurpris de trouver dans les diſcours de Jeſus-Chriſt, une philoſophie plus ſublime que dans les Ecoles de Rome & de la Gréce, & ne pouvoient comprendre que le Fils de Marie eût mieux connu les devoirs, les deſirs, les penchans ſecrets du cœur de l'homme, que Platon & tous ſes diſciples.

Paraphr. du Pſ. XVIII.

Les ſciences humaines engageoient les hommes dans des recherches continuelles & laborieuſes, qui n'aboutiſſoient jamais qu'à augmenter leurs inquiétudes & leurs doutes. Chaque chef de ſecte ſe glorifioit d'avoir

trouvé la vérité : ils ſe la diſputoient les uns aux autres, & leurs diſputes elles-mêmes montroient aſſez que nul d'eux ne l'avoit trouvée. Auſſi ce n'eſt pas aux efforts orgueilleux de l'eſprit qu'elle étoit promiſe ; plus les hommes ont travaillé à ſa recherche par cette voie, plus ils s'en ſont éloignés. La Loi ſeule du Seigneur pouvoit éclairer tous les eſprits. La vérité, ſi long-tems inutilement recherchée, s'y montre au premier coup d'œil ; il ne faut que l'aimer pour la connoître.

Il n'y a de déſirable ſur la terre, que la docilité humble & conſtante aux oracles de la Loi de Dieu. La fauſſe gloire où l'on peut parvenir en les combattant, ſe change tôt ou tard en opprobre. Tous les tréſors de la terre deviendroient le prix de notre indocilité & de nos prévarications ; ce ne ſeroient que des monceaux de boue que nous amaſſerions ſur nos têtes, & qui ſaliroient tout l'éclat de nos talens. L'or & les pierres précieuſes peuvent embellir le corps, mais elles n'enrichiſſent pas l'ame : les plaiſirs des ſens peuvent nous ſurprendre, mais ils ne ſauroient nous ſatisfaire ; ils laiſſent toujours un vuide & un aiguillon

dans le cœur. Il n'eſt que la douceur qui accompagne l'innocence, qui mette dans notre ame une paix & une joie ſupérieures à tous les plaiſirs & à toutes les vaines félicités de la terre.

Les doctrines humaines varient ſans ceſſe ; les diſciples ajoutent aux découvertes de leurs maîtres : mais la Loi du Seigneur eſt toujours la même. Le ciel & la terre paſſeront ; les ſiécles & les mœurs changeront ; les monumens de l'orgueil ſeront détruits ; on en élevera d'autres ſur leurs ruines ; la révolution des tems effacera les titres & les inſcriptions les plus ſuperbes ; mais elle n'effacera jamais un ſeul point de la divine Loi. C'eſt le caractère de la ſeule vérité, de demeurer toujours la même. Cette immutabilité l'a toujours juſtifiée, & la défend contre toutes les entrepriſes de l'erreur & de la nouveauté : elle rend toujours inexcuſables les enfans de rebellion & d'indocilité qui ont abandonné la ſtabilité de ſa doctrine, & ſe ſont laiſſé entraîner à tout vent des doctrines flotantes & étrangères.

Carême. Serm. du Dimanche de la Paſſion.

En vain nous plongeons-nous dans les voluptés brutales & ſenſuelles, & cherchons-nous avec fureur tout

ce qui peut ſatisfaire des penchans inſatiables de plaiſir ; nous ſentons bientôt que le déréglement nous méne trop loin, pour être conforme à la nature ; que tout ce qui nous aſſujettit & nous tyranniſe, renverſe l'ordre de notre première inſtitution, & que la Loi, en nous interdiſant les paſſions voluptueuſes, n'a fait que pourvoir à la tranquillité de notre cœur, & nous rendre toute ſon élévation & toute ſa nobleſſe.

DES DIVINES ÉCRITURES.

Carême. Serm. du Jeudi après les Cendres.

DANS les hiſtoires que les hommes nous ont laiſſées, on n'y voit agir que les hommes. Ce ſont les hommes qui remportent des victoires, qui prennent des villes, qui ſubjuguent les Empires, qui détrônent les Souverains, qui s'élévent eux-mêmes à la ſuprême puiſſance : Dieu n'y paroît nulle part ; les hommes en ſont les ſeuls acteurs. Mais dans l'hiſtoire des Livres ſaints, c'eſt Dieu ſeul qui fait tout : Dieu ſeul qui fait régner les Rois, qui les place ſur le trône, ou qui les en dégrade. Dieu ſeul qui combat les ennemis,

qui renverſe les villes, qui diſpoſe des Etats & des Empires, qui donne la paix & qui ſuſcite les guerres. Dieu ſeul paroît dans cette Hiſtoire divine : il en eſt, ſi je l'oſe ainſi dire, le ſeul Héros ; les Rois & les Conquérans n'y paroiſſent que comme les miniſtres de ſes volontés. Enfin ces Livres divins tirent le voile de la Providence. Dieu qui ſe cache dans les autres événemens rapportés dans nos hiſtoires, paroît à découvert dans ceux-ci : & c'eſt dans ce Livre ſeul que nous devons apprendre à lire les hiſtoires que les hommes nous ont laiſſées.

Les Livres ſaints, qui ont conſervé la Religion juſqu'à nous, renferment les premiers monumens de l'origine des choſes. Ils ſont eux-mêmes plus anciens que toutes les productions fabuleuſes de l'eſprit humain, qui amusèrent ſi triſtement depuis la crédulité des ſiécles ſuivans : & comme l'erreur naît toujours de la vérité, & n'en eſt qu'une vicieuſe imitation, c'eſt dans les principaux traits de cette hiſtoire divine, que les fables du paganiſme trouvèrent leur fondement : de ſorte que l'on peut dire qu'il n'eſt pas juſqu'à l'erreur, qui ne rende par-là hommage

à l'ancienneté & à l'autorité de nos ſaintes Ecritures.

La bonne-foi de Moïſe paroît dans la naïveté de ſon Hiſtoire. Il ne prend point de précautions pour être cru, parcequ'il ſuppoſe que ceux pour qui il écrit n'en ont pas beſoin pour croire, & qu'il ne raconte que des faits publics parmi eux, plutôt pour en conſerver la mémoire à leurs deſcendans, que pour les en inſtruire eux-mêmes.

On ne cachoit point myſtérieuſement au Peuple les Livres ſaints, de peur qu'il n'en découvrît la fauſſeté, comme ces vains Oracles des Sybilles reſſerrés avec ſoin dans le Capitole, fabriqués pour ſoutenir l'orgueil des Romains, expoſés aux yeux des ſeuls Pontifes, & produits de tems en tems par morceaux pour autoriſer dans l'eſprit du peuple, ou une entrepriſe périlleuſe, ou une guerre injuſte. Ici les Livres prophétiques étoient la lecture journalière de tout un Peuple : les jeunes & les vieillards, les femmes & les enfans, les Prêtres & les hommes du commun, les Rois & les ſujets devoient les avoir ſans ceſſe entre les mains ; chacun avoit droit d'y étudier ſes devoirs, & d'y découvrir ſes eſpérances.

Loin de flatter leur orgueil, ils ne leur parloient que de l'ingratitude de leurs pères : ils leur annonçoient à chaque page des malheurs, comme le juſte châtiment de leurs crimes : ils reprochoient aux Rois, leurs diſſolutions ; aux Pontifes, leurs injuſtices ; aux Grands, leurs profuſions ; au Peuple, ſon inconſtance & ſon incrédulité ; & cependant ces Livres ſaints lui étoient chers ; & par les oracles qu'ils y voyoient s'accomplir tous les jours, ils attendoient avec confiance l'accompliſſement de ceux dont tout l'univers eſt aujourd'hui témoin.

DE L'ÉGLISE.

Paraphr. du Pſeaume IX.

ON ne peut trop admirer les merveilles que Dieu a opérées dans tous les tems, pour empêcher que les portes de l'Enfer ne prévaluſſent contre ſon Egliſe. Il ne leur a oppoſé d'abord que des hommes ſimples & obſcurs, mais remplis de ſon eſprit, de force & de ſageſſe ; & ils ont élevé ſur les débris des Autels profanes, ſoutenus de toute la puiſſance des Céſars, & des Nations

les

les plus formidables répandues dans tout l'univers ; ils ont élevé eux ſeuls l'opprobre de la Croix, & le ſigne adorable du ſalut de tous les hommes.

Un culte impie autoriſé par la majeſté des loix, par la pompe de ſes ſuperſtitions & de ſes cérémonies, par l'antiquité reſpectable de ſes erreurs, par la ſcience & la ſageſſe de ſes ſectateurs, par des préjugés communs à tous les peuples, & qui paroiſſoient avoir pris leur naiſſance preſque avec le monde même ; ce culte impie a diſparu de deſſus la terre à la vûe de douze pauvres pêcheurs qui ſont venus en manifeſter aux hommes l'extravagance & l'impiété, & qui ont ſubſtitué à la place de ſes idoles pompeuſes, & des diſſolutions conſacrées à leur culte, le myſtère d'un Dieu anéanti, la ſévérité de ſon Evangile, & la folie de la Croix. Il falloit qu'une doctrine deſcendue du ciel, trouvât tout l'univers armé contre elle ; qu'elle parût ſur la terre ſans force & ſans ſecours humain, & triomphât cependant de toutes les doctrines humaines répandues ſur la ſurface de l'univers, pour perſuader aux hommes que c'étoit là l'ouvrage de Dieu ſeul ; que le crédit, la force, l'élo-

quence, l'intérêt, c'eſt-à-dire, un bras de chair, ne l'avoit point établie.

Rappellons-nous tout ce que le bras de Dieu a opéré d'éclatant & de merveilleux, pour ſoutenir les commencemens foibles & timides de ſon Egliſe naiſſante. L'univers n'étoit peuplé que de Nations fières & idolâtres, ennemies de ſon nom & de ſon culte; l'empire, la puiſſance, les richeſſes, la force, tout étoit entre leurs mains. Les Fidèles ne formoient ſur la terre qu'un petit troupeau de brebis diſperſées au milieu de ces loups furieux, ſans ceſſe expoſées à leur rage, & qui ne pouvoient s'aſſouvir de leur ſang; & cependant le Seigneur a diſſipé comme de la pouſſière toutes ces Nations idolâtres, ſi nombreuſes & ſi puiſſantes: il n'en reſte plus de veſtiges; il en a éteint & effacé juſqu'au nom de deſſus la terre. L'impie perſécuteur, un Néron, un Dioclétien, qui avoient rougi toutes les contrées de l'Empire du ſang des Martyrs, ont péri, & expié par une mort funeſte & tragique, par des guerres & des calamités qui ont enfin renverſé leur Empire, les maux dont ils avoient affligé l'Egliſe.

Toutes ces Nations qui ne ſem-

bloient ſubſiſter que pour s'efforcer d'abolir la ſainteté du culte du Seigneur, & la gloire de ſon nom, ont été exterminées, & il leur a ſubſtitué un Peuple nouveau, qui l'adore en eſprit & en vérité. Le monde, univerſellement plongé dans les ténébres de l'idolâtrie & des diſſolutions les plus monſtrueuſes, eut beau s'élever contre ce Peuple nouveau; en vain proſcrits de tous les lieux, les terres, les mers, leurs proches, leur patrie, tout ſembloit leur refuſer un aſyle, le Seigneur devint le refuge de ces pauvres opprimés. Ils étoient abjects aux yeux du monde, ſans crédit, ſans appui, ſans richeſſes; il attendit que tout parût déchaîné contre eux: & lorſqu'il ne paroiſſoit pour eux plus de reſſource, que la perſécution étoit plus générale, que leurs tribulations ſembloient ne devoir finir qu'avec eux, ce fut alors que Dieu rendit à ſon Egliſe la paix & la tranquillité. Il ſuſcita un Prince qui purgea la terre des Tyrans: le pourpre des Céſars, juſque-là rougie du ſang de ſes Serviteurs, devint leur bouclier & leur aſyle; le ſigne ſacré de la Croix parut à la tête de ces mêmes troupes, qui avoient encore les mains ſouillées du

ſang & du carnage des Martyrs ; le Seigneur redevint le Dieu des armées ; les loix de l'Empire s'unirent avec celles de l'Evangile auſquelles elles avoient été juſque-là ſi contraires ; les démons furent chaſſés des Temples ſuperbes & profanes que la ſuperſtition leur avoit élevés, & Dieu rentra dans tous ſes droits ; ſon culte ſaint ſortit de l'obſcurité & des ténébres où la fureur des perſécuteurs l'avoit retenu ; l'Egliſe de la terre parut revêtue de gloire & de magnificence, & devint une image de celle du Ciel ; & l'univers entier fut étonné de ſe trouver Chrétien.

La protection viſible dont Dieu favoriſe ſon Egliſe, la met à couvert de toute variation. Comme Dieu, elle ne connoît point de changement. Des monſtres d'erreur y peuvent naître ; mais à peine les a-t-elle découverts, que comme une mer irritée, elle s'éléve, s'enfle, & les rejette tôt ou tard hors de ſon ſein. Dépoſitaire de l'ancienne doctrine, tout ce qui eſt nouveau lui eſt étranger. La nouveauté a beau ſe couvrir des apparences de la piété ou d'une auſtère régularité, elle lui arrache tôt ou tard le maſque ; & à meſure qu'elle en approche le flambeau de la vérité qui

préſide à tous ſes jugemens, l'illuſion tombe & s'évanouit : elle peut pour quelque tems ſuſpendre ſes cenſures contre l'erreur, mais elle ne peut jamais lui donner ſon ſuffrage.

Les Evêques ſont les ſujets des Rois ; mais ils ſont leurs pères ſelon la foi. Leur naiſſance les ſoumet à l'autorité du Trône ; mais ſur les Myſtères de la Foi, l'autorité du Trône fait gloire de ſe ſoumettre à celle de l'Egliſe. Les Princes n'en ſont que les premiers enfans, & nos Rois ont toujours regardé le titre de ſes Fils aînés, comme le plus beau titre de leur Couronne. Ils n'ont point d'autres droits que de faire exécuter ſes décrets ; & en s'y ſoumettant les premiers, donner l'exemple de la ſoumiſſion aux autres Fidèles. Petit Carême. Serm. du Dim. des Rameaux.

En vain chaque ſiécle a enfanté des docteurs de l'erreur & du menſonge, des eſprits rebelles & audacieux qui ont conſpiré contre l'Egliſe ; en vain les ſiécles à venir en verront encore naître : tous leurs efforts ſe briſeront contre la pierre qui lie & qui ſoutient cet édifice ſaint. Ils pourront faire quelques progrès ; car l'erreur offre d'abord les charmes de la nouveauté qui flatte l'orgueil, & qui lui forme des ſectateurs : mais ils perdront tôt Paraphr. du Pſeaume IX.

ou tard ce vain avantage. La première séduction se dissipera peu-à-peu ; la nouveauté perdra ses charmes, & ne paroîtra plus qu'avec les vaines couleurs de l'erreur & de la rebellion : les hommes rentreront dans le sentier d'où ils s'étoient égarés, & l'on verra ses partisans les plus célébres & les plus outrés qui resteront encore, languir dans l'obscurité, oubliés ou méprisés, & disparoître enfin de la face de la terre, avec la douleur déplorable de voir périr avec eux le dogme réprouvé, cet enfant de ténébres, ce fils de l'orgueil & de la fausse science de leurs maîtres.

Petit Carême. Serm. du Dim. des Rameaux.

Dès que les Princes de la terre ont voulu usurper sur la doctrine un droit réservé au Sacerdoce, ils ont aigri les maux de l'Eglise, loin d'y remédier. Leurs tempéramens ont été de nouvelles plaies, & ont enfanté de nouveaux excès. Toutes les conciliations inventées pour calmer les esprits rebelles, & les ramener à l'unité, les ont autorisés dans leur séparation & leur révolte ; & leur autorité a toujours perpétué les erreurs, quand elle a voulu se mêler toute seule de les rapprocher de la vérité. Le Trône est élevé pour être l'appui & l'asyle de la doctrine sainte ; mais il ne doit

jamais en être la régle ni le tribunal d'où partent ſes déciſions.

Le glaive que les ennemis de Dieu avoient tenu ſi long-tems élevé ſur la tête de ſes Saints, s'eſt tourné enfin contre eux-mêmes. Laſſés d'immoler ces ſaintes victimes, & leurs mains encore ſanglantes, ils ont vengé ſur eux-mêmes la mort de ſes Serviteurs. La Juſtice divine a ſouffé au milieu d'eux la diviſion & la guerre ; les Fidèles n'ont pas eu beſoin de s'aſſembler pour les détruire. La foi & la patience étoient le ſeul glaive que le Seigneur leur avoit mis entre les mains, & les ſeules armes auſſi qu'ils oppoſoient à la fureur des tyrans. Dieu ne s'eſt ſervi que d'eux-mêmes pour les exterminer. Le monde devint un théâtre d'horreur, où les Rois & les Nations conjurés les uns contre les autres, ne ſembloient conſpirer, en ſe détruiſant tour à tour, qu'à purger l'univers de cette race impie & idolâtre qui couvroit alors la ſurface de la terre. C'étoit un nouveau déluge de ſang, dont la juſtice de Dieu ſe ſervoit pour la punir & la purifier encore. Paraphr. du Pſeaume IX.

Ces villes ſi célébres autrefois par leur magnificence, par leur force, & encore plus par leurs crimes & leurs diſſolutions, ne furent plus que des

monceaux de ruines. Ces aſyles fameux de l'idolâtrie & de la volupté, furent renverſés de fond en comble ; ces Statues ſi renommées qui les embelliſſoient, que l'antiquité avoit tant vantées, la foibleſſe de leurs dieux ne put les mettre à couvert, & elles furent enſevelies dans les débris de leurs villes & de leurs temples. Il ne reſte donc plus rien de tous ces ſuperbes monumens de l'impiété. Que ſont devenus ces Céſars, qui faiſoient mouvoir l'univers à leur gré ; ces protecteurs d'un culte profane & inſenſé ; ces oppreſſeurs barbares des Saints & de l'Egliſe ? à peine en reſte-t-il quelque ſouvenir ſur la terre. Leur nom même ne s'eſt conſervé juſqu'à nous, qu'à la faveur du nom des Martyrs qu'ils ont immolés, & que les fêtes de l'Egliſe font paſſer d'âge en âge juſqu'à la fin des ſiécles. La gloire & la puiſſance de ces tyrans s'eſt évanouie avec le bruit que leur ambition, leur cruauté, leurs entrepriſes inſenſées avoient fait ſur la terre : ſemblables au tonnerre qui ſe forme ſur nos têtes, il n'eſt reſté de l'éclat & du bruit paſſager qu'ils ont fait dans le monde, que l'infection & la puanteur.

DE LA FOI.

Avent. Sermon du III. Dimanche.

S'Il ne devoit nous en couter que de ſoumettre notre raiſon à des Myſtères qui nous paſſent ; ſi la vie chrétienne ne nous offroit point d'autres difficultés, que certaines contradictions apparentes qu'il faut croire ſans les pouvoir comprendre ; ſi la Foi ne nous propoſoit point de devoirs pénibles à remplir ; ſi pour changer de vie, il ne falloit pas renoncer aux paſſions les plus vives, & aux attachemens les plus chers ; ſi c'étoit une affaire purement d'eſprit & de croyance, & que le cœur & les penchans n'y ſouffriſſent rien, nous n'aurions plus de peine à nous rendre : nous regarderions comme des inſenſés ceux qui mettroient en balance des difficultés de pure ſpéculation qu'il ne coute rien de croire, avec une éternité malheureuſe, qui au fond peut devenir le partage des incrédules. La Foi ne nous paroît donc difficile, que parcequ'elle régle les paſſions, & non parcequ'elle propoſe des Myſtères : c'eſt donc la ſainteté de ſes maximes qui nous révolte, plu-

tôt que l'incompréhenſibilité de ſes ſecrets : nous ſommes donc corrompus, mais nous ne ſommes point incrédules.

Panég. de S. Thomas d'Aquin.

La Foi eſt une vertu commode pour les eſprits médiocres ; comme ils ne voient pas de loin, il leur en coute peu de croire. Leur mérite en ce point, eſt un mérite tout de cœur ; ils n'ont pas beſoin d'immoler ces lumières favorites dont leur ame n'eſt jamais frappée : c'eſt un ſacrifice tout pareil à celui d'Abraham ; on y trouve du bois & du feu, de l'amour & de la ſimplicité, mais il n'y a point de victime. Il n'en eſt pas de même de ces eſprits-vaſtes & lumineux ; accoutumés à voir clair dans les vérités où l'eſprit peut atteindre, ils ſouffrent impatiemment la ſainte obſcurité de celles qu'il doit adorer. Introduits depuis long-tems par un privilége délicat dans le ſanctuaire de la vérité, il leur en coute pour ne pas franchir cette haie ſacrée qui ſert comme de barrière à celui de la Foi. On ſe feroit une religion de toucher à certains articles ; mais pour les autres, on les tâte, on les ſonde, on veut que l'ignorance ſeule de nos pères nous les ait donnés pour impénétrables. Un air de nouveauté vient là-deſſus, flat-

re, attire, emporte ; on oublie que donner atteinte à un point de la Loi, c'eſt faire écrouler tout l'édifice ; en un mot, on veut bien ſubir le joug de la Foi, mais on veut ſe l'impoſer ſoi-même, l'adoucir, & y faire des retranchemens à ſon gré. Tel a été ſouvent l'écueil des plus grands génies ; les annales de la Religion nous ont conſervé le ſouvenir de leur chute, & chaque ſiécle a preſque été fameux par quelqu'un de ces triſtes naufrages.

Malgré nos doutes prétendus ſur la Foi, nous ſentons que l'incrédulité déclarée eſt un parti affreux ; nous n'oſerions nous y fixer. C'eſt un ſable mouvant ſous lequel nous entrevoyons mille précipices qui nous font horreur, où nous ne trouvons point de conſiſtance, & où nous n'oſerions marcher d'un pas ferme & aſſuré. On convient que quand il ne ſeroit pas ſi certain qu'il y auroit quelque choſe après cette vie, l'alternative eſt trop affreuſe pour ne pas prendre des meſures, & que dans une incertitude même effective des vérités de la Foi, le parti de l'homme de bien ſeroit toujours le plus ſûr & le plus ſage. Notre état eſt donc plutôt une irréſolution vague

Avent. Sermon du III. Dimanche.

d'un cœur agité, & qui craint de rompre ſes chaînes, qu'un doute réel & effectif ſur la Foi, & une crainte que nous ne perdions nos peines en lui ſacrifiant nos plaiſirs. Ne cherchons donc plus à nous convaincre ; travaillons plutôt à ne plus combattre la conviction intérieure qui nous éclaire, & qui nous condamne. Revenons à notre cœur, réconcilions-nous avec nous-mêmes, laiſſons parler une conſcience qui plaide encore ſans ceſſe au-dedans de nous pour la Foi, contre nos propres déréglemens ; en un mot, écoutons-nous nous-mêmes, & nous ſerons fidèles.

Myſtères. Serm. de l'Incarnation.

La vérité ne nous eſt ici-bas montrée qu'en énigme, & il faut croire pour comprendre. Ce n'eſt pas que la Religion ne nous propoſe que des Myſtères qui nous paſſent, & qu'elle nous interdiſe tout uſage de la raiſon : elle a ſes lumières comme ſes ténébres, afin que d'une part l'obéiſſance du Fidèle ſoit raiſonnable, & que de l'autre elle ne ſoit pas ſans mérite. Nous voyons aſſez pour éclairer ceux qui veulent connoître ; nous ne voyons pas aſſez pour forcer ceux qui refuſent de voir. La Religion a aſſez de preuves pour ne pas laiſſer une ame fidèle ſans aſſurances & &

ſans conſolation ; elle n'en a pas aſſez pour laiſſer l'orgueil & l'incrédulité ſans replique. Ainſi la Religion par ſon côté lumineux conſole la raiſon, & ſon côté obſcur laiſſe à la Foi tout ſon mérite.

Tout change ſur la terre, parce que tout ſuit la mutabilité de ſon origine. Les occaſions, les différences des ſiécles, les diverſes humeurs des climats, la néceſſité des temps, ont introduit mille changemens à toutes les loix humaines ; la Foi ſeule n'a jamais changé. Telle que nos pères la reçurent, telle l'avons-nous aujourd'hui, telle nos deſcendans la recevront un jour. Elle s'eſt développée par la ſuite des ſiécles, & par la néceſſité de la garantir des erreurs qu'on y vouloit mêler ; mais ce qui une fois a paru lui appartenir, a paru toujours tel. Il eſt aiſé de durer quand on s'accommode au tems & aux circonſtances, & qu'on peut ajouter ou diminuer, ſelon le goût des ſiécles & de ceux qui gouvernent ; mais ne jamais rien relâcher malgré le changement des mœurs, voir tout changer autour de ſoi, & être toujours le même, c'eſt le grand privilége de la Religion Chrétienne. Serm. du Jeudi après les Cendres.

Les grandes connoiſſances ôtent Myſtères.

Serm. de l'Incarnation.

preſque toujours quelque choſe à la ſimplicité de la Foi ; & par un deſtin inévitable à la recherche des ſciences humaines, inſéparable d'ordinaire de complaiſance & d'orgueil, la ſoumiſſion qui nous rend fidèles, ſemble perdre d'un côté ce que les lumières, qui nous rendent habiles, gagnent de l'autre ; comme ſi plus on étoit éclairé, plus on ne devoit pas voir clair dans la foibleſſe de la raiſon, & dans l'incertitude & l'obſcurité de ſes lumières.

Petit Carême. Serm. du jour de Pâques.

Il n'eſt que la Foi qui puiſſe nous mettre au-deſſus des événemens ; tous les autres motifs nous laiſſent toujours entre les mains de notre foibleſſe. La raiſon, la philoſophie promettoit la conſtance à ſon ſage, mais elle ne la donnoit pas. La fermeté de l'orgueil n'étoit que la dernière reſſource du découragement, & l'on cherchoit une vaine conſolation en faiſant ſemblant de mépriſer des maux qu'on n'étoit pas capable de vaincre. La plaie qui bleſſe le cœur ne peut trouver ſon remède que dans le cœur même. Les vains préceptes de la philoſophie nous prêchoient une inſenſibilité ridicule, comme s'ils avoient pu éteindre les ſentimens naturels, ſans éteindre la nature elle-

même : la Foi nous laiſſe ſenſibles, mais elle nous rend ſoumis, & cette ſenſibilité fait elle-même tout le mérite de notre ſoumiſſion ; elle n'eſt pas inſenſible aux peines, mais elle eſt ſupérieure à la douleur. C'étoit ôter aux hommes la gloire de la fermeté dans les ſouffrances, que de leur en ôter le ſentiment ; & la ſageſſe païenne ne vouloit les rendre inſenſibles, que parcequ'elle ne pouvoit les rendre ſoumis & patiens. Elle apprenoit à l'orgueil à cacher & non à ſurmonter ſes ſenſibilités & ſes foibleſſes : elle formoit des héros de théâtre dont les grands ſentimens n'étoient que pour les ſpectateurs, & aſpiroit plus à la gloire de paroître conſtant, qu'à la vertu même de la conſtance. Mais la Foi nous laiſſe tout le mérite de la fermeté, & ne veut pas même en avoir l'honneur devant les hommes : elle ſacrifie à Dieu ſeul les ſentimens de la nature, & ne veut pour témoin de ſon ſacrifice que celui ſeul qui peut en être le rémunérateur : elle ſeule donne de la réalité à toutes les autres vertus, parcequ'elle ſeule en bannit l'orgueil qui les corrompt, & qui n'en fait que des fantômes.

La véritable élévation de l'eſprit Petit Carê-

mê. Serm. du II. Dimanche.

eſt de pouvoir ſentir toute la majeſté & toute la ſublimité de la Foi : les grandes lumières nous conduiſent elles-mêmes à la ſoumiſſion, & l'incrédulité eſt le vice des eſprits foibles & bornés. C'eſt tout ignorer, que de vouloir tout connoître. Les contradictions & les abymes de l'impiété ſont encore plus incompréhenſibles que les myſtères de la Foi ; & il y a encore moins de reſſource pour la raiſon à ſecouer tout joug, qu'à obéir & à ſe ſoumettre.

Petit Carême. Serm. du jour de Pâques.

Qu'on vante l'élévation à la ſupériorité de nos lumières ; qu'une haute ſageſſe nous faſſe regarder comme l'ornement & le prodige de notre ſiécle : ſi cette gloire n'eſt qu'au dehors, ſi la Foi, qui ſeule éleve le cœur, n'en eſt pas la première baſe, le premier échec de l'adverſité renverſera tout cet édifice de philoſophie & de fauſſe ſageſſe ; tous ces appuis de chair s'écrouleront ſous notre main, ils deviendront inutiles à notre malheur ; on cherchera nos grandes qualités dans notre découragement, & notre gloire ne ſera plus qu'un poids ajouté à notre affliction qui nous la rendra plus inſupportable. Le monde ſe vante de faire des heureux ; mais la Foi toute ſeule peut nous rendre grands

au milieu de nos malheurs mêmes.

La philoſophie découvroit la honte des paſſions, mais elle n'apprenoit point à les vaincre ; & ſes préceptes pompeux étoient plutôt l'éloge de la vertu, que le remède du vice. Il étoit même néceſſaire à la gloire & au triomphe de la Foi, que les plus grands génies, & toute la force de la raiſon humaine ſe fuſſent épuiſés pour rendre les hommes vertueux. Si les Socrates & les Platons n'avoient pas été les docteurs du monde, & n'euſſent pas entrepris en vain de régler les mœurs & de corriger les hommes par la force ſeule de la raiſon, l'homme auroit pu faire honneur de ſa vertu à la ſupériorité de ſa raiſon, ou à la beauté de la vertu même : mais ces prédicateurs de la ſageſſe ne firent point de ſages ; & il falloit que les vains efforts de la philoſophie préparaſſent de nouveaux triomphes à la Foi.

C'eſt elle qui a montré à la terre le véritable ſage, que tout le faſte & tout l'appareil de la raiſon humaine nous annonçoit depuis ſi long-tems. Elle n'a pas borné toute ſa gloire, comme la philoſophie, à eſſayer d'en former à peine un dans chaque ſiécle parmi les hommes ; elle en a peuplé les villes, les empires, les déſerts ; & l'u-

nivers entier a été pour elle un autre Lycée, où au milieu des places publiques elle a prêché la ſageſſe à tous les hommes. Ce n'eſt pas ſeulement parmi les Peuples les plus polis qu'elle a choiſi ſes ſages ; le Grec & le Barbare, le Romain & le Scythe, ont été également appellés à ſa divine philoſophie. Ce n'eſt pas aux ſavans tout ſeuls qu'elle a réſervé la connoiſſance ſublime de ſes myſtères, les ignorans eux-mêmes ſont devenus ſes docteurs. Il falloit que la véritable ſageſſe pût devenir la ſageſſe de tous les hommes.

Sa doctrine étoit inſenſée en apparence, & les Philoſophes ſoumirent leur raiſon orgueilleuſe à cette ſainte folie : elle n'annonçoit que des croix & des ſouffrances, & les Céſars devinrent ſes diſciples. Elle ſeule vint apprendre aux hommes que la chaſteté, l'humilité, la tempérance pouvoient être aſſiſes ſur le Trône, & que le ſiége des paſſions & des plaiſirs pouvoit devenir le ſiége de la vertu & de l'innocence.

DE LA PIÉTÉ.

C'EST ſe faire une fauſſe idée de la Piété, de ſe la figurer toujours foible, timide, indéciſe, ſcrupuleuſe, bornée, ſe faiſant un crime de ſes devoirs, & une vertu de ſes foibleſſes; obligée d'agir, & n'oſant entreprendre; toujours ſuſpendue entre les intérêts publics & ſes pieuſes frayeurs; & ne faiſant uſage de la Religion, que pour mettre le trouble & la confuſion où elle auroit dû mettre l'ordre & la régle. Ce ſont-là les défauts que les hommes mêlent ſouvent à la Piété, mais ce ne ſont pas ceux de la Piété même : c'eſt le caractère d'un eſprit foible & borné, mais ce n'eſt pas une ſuite de l'élévation & de la ſageſſe de la Religion; en un mot, c'eſt l'excès de la vertu, mais la vertu finit toujours où l'excès commence. La véritable Piété éleve l'eſprit, ennoblit le cœur, affermit le courage. On eſt né pour de grandes choſes, quand on a la force de ſe vaincre ſoi-même. L'homme de bien eſt capable de tout, dès qu'il a pu ſe mettre par ſa vertu au-deſſus de tout. C'eſt le haſard

Petit Carême. Serm. du Dim. des Rameaux.

qui fait les héros; c'eſt une valeur de tous les jours qui fait l'homme de bien : les paſſions peuvent nous placer bien haut, mais il n'y a que la vertu qui nous éléve au-deſſus de nous-mêmes.

Carême. Sermon du Mercredi de la III. ſemaine.

Tout ce qui combat une obligation eſſentielle, ne peut être une œuvre de Piété : Dieu ne compte point des œuvres qu'il ne demande point. Tel eſt ſouvent le goût biſarre de l'homme : le joug du devoir n'a rien qui flatte l'orgueil, c'eſt un goût forcé & étranger qu'on ne s'eſt point impoſé ſoi-même, qui n'offre que le devoir tout ſeul, toujours triſte & dégoûtant, & ſous lequel l'amour-propre a de la peine à plier ; mais les œuvres de notre choix, nous nous y prêtons avec complaiſance ; c'eſt un joug de notre façon qui ne nous bleſſe jamais, & ce qu'il pourroit avoir de penible eſt toujours adouci par le goût qui nous y porte, ou par le plaiſir ſecret que l'on ſent de l'avoir ſoi-même choiſi. N'ajoutons rien du nôtre à la Religion ; elle eſt pleine d'une raiſon ſublime, pourvu que nous la laiſſions telle qu'elle eſt : mais dès que nous y voulons mêler nos goûts & nos idées, ce n'eſt plus, ou qu'une philoſophie ſéche &

orgueilleuſe qui donne tout à la raiſon, & qui ne fournit rien de tendre pour le cœur, ou qu'un zèle ſuperſtitieux & biſarre que la ſaine raiſon mépriſe, & que la foi déſavoue & condamne.

Les hommes, pour excuſer leurs vices, cherchent à décrier la vertu. Comme elle eſt incommode aux paſſions, ils voudroient ſe perſuader qu'elle eſt funeſte à la conduite des Etats & des Empires, & lui oppoſer les intérêts publics, pour ſe cacher à ſoi-même l'intérêt perſonnel qui ſeul en nous s'oppoſe à elle. La crainte du Seigneur eſt la ſeule ſource de la véritable ſageſſe; & ce qui met l'ordre dans l'homme, peut ſeul le mettre dans les Etats. La Piété véritable eſt l'ordre de la Société; elle laiſſe chacun à ſa place, elle ne ſort pas de l'ordre de ſes devoirs pour s'en faire d'étrangers, & elle regarde comme des vices, les vertus qui ne ſont pas de notre état. Tout ce qui trouble l'harmonie publique, eſt un excès de l'homme, & non un zèle & une perfection de la vertu. La Religion déſavoue les œuvres les plus ſaintes qu'on ſubſtitue aux devoirs; & l'on n'eſt rien devant Dieu, quand on n'eſt pas ce qu'on doit être. Il y a

Petit Carême. Serm. du Dim. des Rameaux.

donc une piété, pour ainsi dire, propre à chaque état : l'homme public n'est point vertueux, s'il n'a que les vertus de l'homme privé ; & le Souverain en lui peut devenir très-criminel, tandis que l'homme est irréprochable.

Avent. Sermon de la Concept. de la Ste Vierge.

D'ordinaire on est soutenu dans un commencement de Piété, par un certain goût sensible qui accompagne presque toujours les premières démarches d'une nouvelle vie ; un goût qui souvent est l'ouvrage de la nature autant que de la grace, & qui prend plutôt sa source dans la tendresse d'un cœur foible & timide, que dans une plénitude d'amour & de componction. Aussi ce goût venant bien-tôt à manquer, le cœur n'ayant plus d'appui sensible, retombe sur lui-même, on s'affoiblit, on perd courage ; on regarde derrière soi ; on n'est pas loin d'une rechute ; on retombe : telle est la destinée de la plûpart des ames. Leur piété est une piété toute de goût & de sensibilité ; un je ne sai quel attrait inséparable de la nouveauté, & qui a toujours bien plus d'empire sur les ames légères & inconstantes. Ce n'est pas une conviction réelle & profonde des vérités saintes, une terreur

véritable des Jugemens de Dieu, une ſainte horreur d'elle-même, un mépris héroïque du monde & de ſes plaiſirs, un changement univerſel du cœur; & de-là ces triſtes ſcènes qui affligent l'Egliſe, qui deshonorent la vertu, & qui ſe paſſent tous les jours à nos yeux; de-là ce ridicule que le monde lui-même donne à tant d'ames, qui après l'avoir abandonné avec éclat, reviennent encore à ſes plaiſirs.

La nouveauté, le tempérament quelquefois, tout cela fait ſur le cœur certaines impreſſions ſenſibles qui nous ſoutiennent dans la pratique des devoirs & des régles ſaintes. Tout s'applanit alors, tout paroît aiſé; on ſe perſuade aiſément que les ſuites répondront à de ſi heureux commencemens; que les devoirs auront toujours pour nous le même attrait, & que rien n'affoiblira ce goût ſenſible qui nous rend d'abord ſi heureux & ſi pénétrés de notre bonheur. Cependant ce premier goût s'uſe d'ordinaire, cet attrait paſſe, rien d'humain ni de ſenſible ne ſoutient plus dans la pratique de la vertu: on en ſent le poids, & les conſolations qui l'adouciſſoient ſont refuſées: les penchans d'abord ſi dociles, ſe ſoulévent

Tome des Oraiſ. Funéb. II. Sermon d'une Profeſſ. Religieuſe.

contre le joug ; notre cœur d'abord touché, ne trouve plus rien preſque, dans le détail des devoirs, qui le pique & l'intéreſſe ; on marche encore, à la vérité ; mais chaque pas eſt un nouvel effort, mais on marche ſans goût & ſans conſolation ; on recherche dans les relâchemens de l'amour-propre, les conſolations ſenſibles qui manquent à la vertu ; on ſe dédommage avec ſoi-même, pour ainſi dire, des dégoûts qu'on éprouve avec Dieu.

Petit Carême. Serm. du Dim. des Rameaux.

Le premier écueil de la piété des Grands eſt de les retirer des ſoins publics, & de les renfermer en eux-mêmes. Comme l'indolence & l'amour du repos eſt le vice ordinaire des Grands, il devient encore plus dangereux & plus incorrigible, quand ils le couvrent du prétexte de la vertu. La gloire peut réveiller quelquefois dans les Grands l'aſſoupiſſement de la pareſſe ; mais celui qui a pour principe une Piété mal-entendue, eſt en garde contre la gloire même, & ne laiſſe plus de reſſource. Un reſte d'honneur & de reſpect pour le public, & pour la place qu'on occupe, rompt ſouvent les charmes d'une oiſiveté honteuſe, & rend aux Peuples le Souverain qui ſe

ſe doit à eux : mais quand ce repos indigne eſt occupé par des exercices pieux, il devient à ſes yeux honorable. On peut rougir d'un vice ; mais on ſe fait honneur de ce qu'on croit une vertu.

Quel ſeroit donc ce fantôme de Piété qui feroit une vertu aux Grands & aux Souverains de craindre la diſſipation des ſoins publics juſqu'à les négliger ! de ne vaquer qu'à des pratiques religieuſes, comme des hommes privés & qui n'ont à répondre que d'eux-mêmes ; de ſe renfermer au milieu d'un petit nombre de confidens de leurs pieuſes illuſions ; & de fuir preſque la vûe du reſte de la terre. Une Piété oiſive & retirée ne ſanctifie point le Souverain ; elle l'avilit & le dégrade.

Quoi ! tandis que celui que ſon rang & ſa naiſſance établiſſent dépoſitaire de l'autorité publique, ſe renfermeroit dans l'enceinte d'un petit nombre de devoirs pieux & ſecrets, les ſoins publics ſeroient abandonnés, les affaires demeureroient, les ſubalternes abuſeroient de leur autorité, les loix céderoient la place à l'injuſtice & à la violence, les Peuples ſeroient comme des brebis ſans Paſteurs, tout l'Etat dans la confuſion & dans

le désordre ? La Religion autoriſeroit donc des abus que la raiſon elle-même condamne !

Ce n'eſt pas qu'on prétende autoriſer cette ſageſſe profane qui fait toujours marcher les intérêts de l'Etat avant ceux de la Religion, ni cette erreur commune qui ne croit pas l'exactitude des régles de l'Evangile compatible avec les maximes du Gouvernement & les intérêts de l'Etat. Dieu, qui eſt l'Auteur des Empires, ne l'eſt-il point des Loix qui les gouvernent ? A-t-il établi des Puiſſances qui ne puiſſent ſe ſoutenir que par le crime ? & les Rois ſeroient-ils ſon ouvrage, s'ils ne pouvoient régner ſans que la fraude & l'injuſtice fuſſent les compagnes inſéparables de leur régne ? N'eſt-ce pas la Juſtice & le Jugement qui ſoutiennent les Trônes ? La Loi de Dieu ne doit-elle pas être écrite ſur le front du Souverain, comme la première loi de l'Empire ? & s'il falloit toujours la violer pour maintenir la tranquillité des Sociétés humaines, ou la Loi de Dieu ſeroit fauſſe, ou les Sociétés humaines ne ſeroient pas l'ouvrage de Dieu.

Petit Carême, Serm. du Quelle erreur de ſe perſuader que ceux qui ſont en place ne doivent

pas regarder de ſi près à la rigidité des régles ſaintes ; que les Empires & les Monarchies ne ſe menent point par des maximes de Religion ; que tout tomberoit dans la langueur & dans l'inaction, ſi les maximes du Chriſtianiſme conduiſoient les affaires publiques ; & qu'il n'eſt pas poſſible d'être en même-tems & l'homme de l'Etat, & l'homme de Dieu ! Quoi, la juſtice, la vérité, la bonne-foi ſeroient funeſtes au gouvernement des Etats & des Empires ! la Religion qui fait tout le bonheur & toute la ſûreté des Peuples & des Rois, en deviendroit elle-même l'écueil ! les Peuples ne pourroient devoir l'abondance & la tranquillité, qu'à la fraude & à la mauvaiſe-foi de ceux qui les gouvernent ; & les Miniſtres des Rois ne pourroient acheter que par la perte de leur ſalut, le ſalut de leur Patrie ! J'avoue qu'avec un Souverain ambitieux qui médite des entrepriſes injuſtes, l'artifice & la mauvaiſe-foi deviennent comme inévitables à ſes Miniſtres, ou pour cacher ſes mauvais deſſeins, ou pour colorer ſes injuſtices. Mais que le Prince ſoit juſte & craignant Dieu, la juſtice & la vérité ſuffiront alors pour ſoutenir un Trône qu'el- Dim. des Rameaux.

les-mêmes ont élevé : l'habileté de ſes Miniſtres ne ſera plus que dans leur équité & dans la droiture ; on ne donnera plus à la fraude & à la diſſimulation, les noms pompeux d'art de régner, & de ſciences des affaires.

Myſtères. Sermon de la Paſſion de Notre Seigneur.

S'il ne falloit, pour être ſaint, que faire une action héroïque de vertu, un ſacrifice éclatant, une démarche généreuſe, il en couteroit moins à la plûpart des hommes. On trouve en ſoi aſſez de réſolution pour ſe faire une grande violence d'un moment; toutes les forces de l'ame ſemblent ſe réunir alors, & la courte durée du combat en adoucit & en ſoulage la douleur. Mais ce qui laſſe dans la vertu, c'eſt qu'un ſacrifice fait, il s'en offre un autre qu'il faut faire ; c'eſt qu'une paſſion vaincue renaît auſſi-tôt, & qu'il faut encore de nouveaux efforts pour la vaincre. Il eſt aiſé d'être en certains momens héroïque & généreux ; ce qui coute, c'eſt d'être par-tout conſtant & fidéle.

Tome des Oraiſ. Funéb. II. Serm. d'une Profeſſion Religieuſe.

Après les premières années paſſées dans la ferveur, on croit être en droit de ſe repoſer : on laiſſe à ceux qui commencent, une exactitude trop rigoureuſe : on regarde tous les

adouciſſemens & les petites infidélités, comme le privilége du tems & des années : on ſe rabat à un genre de vie plus à portée des ſens & de l'amour-propre : on ſe permet tranquillement des omiſſions dont on ſe faiſoit autrefois un grand ſcrupule : enfin on ſe perſuade que le tems de la ferveur eſt paſſé, & qu'il ne convient qu'à des commençans, d'obſerver les régles & les ſaints uſages dans toute leur perfection & leur étendue.

DU ZÈLE.

Tome II. des Conf. Du Zèle contre les vices.

LE véritable Zèle prend différentes formes, ſelon les différens beſoins de ceux qui en ſont l'objet. Tantôt il menace, il effraie, il ne montre que des objets terribles & accablans ; d'autres fois, il conſole, il s'inſinue, il raſſure les défiances, il calme les frayeurs : mais c'eſt toujours la douceur de la charité qui lui fournit les expreſſions ou de conſolation, ou de terreur ; c'eſt toujours elle qui emprunte tantôt les armes d'une ſainte indignation, tantôt celles de la tendreſſe : c'eſt ſa douceur qui

forme toute ſa ſévérité ; & c'eſt de ſa ſévérité elle-même que naît toute ſa douceur. Les emportemens, les hauteurs, les duretés que l'on honore du nom de Zèle, elle les déſavoue ; ce ſont des ſaillies de l'homme ; c'eſt une fougue de tempérament, c'eſt une imprudence du miniſtre, ce n'eſt pas la fonction ſainte du miniſtére. Le Zèle qui veût perdre, deshonorer, rendre publique l'infamie des pécheurs qu'il ne peut corriger, n'eſt pas le Zèle qui prend ſa ſource dans la charité ; tout ce qui peut jetter de l'aigreur & de l'amertume dans le cœur de ſes frères, lui paroît étranger au Zèle dont elle eſt le principe.

Un Miniſtre ſaint ne ſe propoſe de travailler que pour Dieu : il ſait qu'il y a différens dons & divers talens dans l'Egliſe, & que les plus applaudis ne ſont pas toujours les plus utiles : il ne choiſit pas même le genre de travail le plus conforme à ſon goût, il ſe livre à celui que l'Egliſe lui deſtine : il n'en examine ni les avantages, ni les incommodités. Auſſi aiſe d'être employé aux fonctions les plus obſcures, qu'aux plus éclatantes ; auſſi zélé quand il faut laiſſer venir à lui les petits enfans,

que lorſqu'il s'agit de porter la parole devant les Rois & les Grands de la terre ; ſon unique gloire eſt que Dieu ſoit glorifié, & que lui-même puiſſe être oublié.

Souvent, par un faux prétexte de Zèle, on ſe croit tout permis contre les pécheurs endurcis & obſtinés : on ſe livre à leur égard à toute l'impétuoſité d'un Zèle ardent ; on les décrie dans les entretiens particuliers ; on les montre preſque au doigt dans les inſtructions publiques ; on les caractériſe par des traits ſi marqués & ſi frappans, que perſonne ne peut les méconnoître ; & l'on s'applaudit, comme ſi un miniſtère de charité & de réconciliation pouvoit devenir, ſans profanation, un miniſtère public d'animoſité & de ſatyre. Par-là on ajoute à l'éloignement que les pécheurs ont de la vertu, la haine de celui qui la leur annonce ; en les aigriſſant, on leur fait du crime une eſpéce de point d'honneur affreux ; de ſorte que ce n'eſt plus leur fragilité ſeule qui les y retient ; c'eſt une oſtentation de rage, & un plaiſir ſecret de morguer & de contriſter celui qui les condamne & qui les cenſure publiquement.

Les travaux ſemblables du Miniſ-

tère, qui devroient, ce ſemble, réunir les ouvriers deſtinés aux mêmes fonctions, les diviſent. On ſe regarde d'un œil jaloux, on exténue, on mépriſe mutuellement les talens & les ſuccès les uns des autres ; les ſuccès de nos frères ne ſont plus dans notre bouche, qu'une prévention populaire ; nous écoutons leurs éloges avec un air qui les déſavoue. On ne connoît de bien que celui qu'on fait ſoi-même ; on s'empreſſe, on s'intrigue pour attirer à ſoi ou aux ſiens, les ſuffrages publics ; & on croit avoir rendu gloire à Dieu, quand on les a ſouſtraits à ceux à qui, ſans nos artificieuſes précautions, ils auroient été deſtinés. On va plus loin ; on ſe déchire, on s'impute mutuellement des excès de rigueur ou de relâchement, oppoſés également à la ſainte ſageſſe de l'Evangile : un miniſtère de paix devient un ſpectacle de guerre & de diſſention : on répand parmi les Fidèles cet eſprit de diviſion ; & la prévention & la jalouſie des miniſtres paſſent juſqu'à leurs diſciples.

Le Zèle eſt un ſaint deſir de ſe rendre utile à ſes frères ; mais un deſir rempli de lumière & de prudence, qui nous dirige lui-même dans le choix

choix des moyens ; tout ce qui nous paroît bon, ne lui paroît pas pour cela convenable. Le cœur de la plupart des hommes eſt ſi corrompu, ſi paîtri d'orgueil, de malignité, de perverſité ; & par-là, né avec des penchans ſi inalliables avec les régles & le devoir, que le plus léger contre-tems, lorſqu'on s'efforce de les y rappeller, devient pour eux une raiſon de s'en éloigner encore davantage. Il faut, pour ainſi dire, leur en applanir toutes les voies ; c'eſt bien aſſez qu'ils aient à combattre leurs inclinations perverſes, ſans qu'on les oblige encore de pardonner les contre-tems & les imprudences. Si l'on prévoit que le Zèle irritera le malade, loin de le guérir, il faut attendre des momens plus favorables, ſans expoſer la vérité au mépris & à la dériſion. On cherche ſouvent à ſe décharger de ſon Zèle, comme d'un fardeau qui peſe ; ſans prendre garde ſi le lieu où l'on veut le dépoſer eſt diſpoſé à le recevoir ; n'eſt-ce pas là plutôt chercher à ſoulager ſon impatience ; que les infirmités de ſes frères ?

La jalouſie, non-ſeulement déshonore le Zèle, mais le ſuppoſe éteint dans nos cœurs. Ce n'eſt pas

le ſalut de nos frères que nous cherchons, c'eſt le vain honneur d'en être nous-mêmes les inſtrumens & les miniſtres. La gloire de Dieu ne nous intéreſſe qu'autant que notre gloire propre ſe trouve mêlée avec la ſienne. Nous ſouffrons, que Dieu ſoit glorifié ; peut-être même verrions-nous avec plaiſir périr les pécheurs, plutôt que de les voir ſauvés par d'autres ſoins & d'autres talens que les nôtres. Nous voulons être ſeuls, & ne partager avec perſonne la gloire & le ſuccès du ſaint Miniſtère. Tout ce qui brille à nos côtés, ou qui nous efface, nous eſt inſupportable ; & nous regardons les dons de Dieu dans les autres, comme notre confuſion & notre opprobre. On ſe cache cette baſſeſſe à ſoi-même ; mais elle jette au-dehors des fruits d'autant plus amers, que ſa racine eſt plus profondément cachée dans le cœur : on ſe la déguiſe ſous les noms ſpécieux du Zèle & de la charité. Mais quel Zèle, que l'accroiſſement de la gloire de Dieu, & de la connoiſſance de ſon nom remplie de triſteſſe & d'amertume ! quelle charité, que les dons de Dieu dans nos frères aigriſſent & révoltent !

Il y a des bienfaiſances & des mo-

ſures de ſageſſe dont le Zèle ne doit jamais s'écarter. Il régle ſes inſtructions ſur le caractère de ceux qui l'écoutent ; il choiſit ſes momens pour parler utilement & à propos ; il ne précipite pas des corrections que la patience & la lenteur auroient rendu plus efficaces : ſon grand objet eſt d'être utile ; & le même Zèle qui forme en nous ce ſaint deſir, eſt toujours ingénieux à nous fournir des expédiens qui en aſſurent le ſuccès.

La jalouſie & la témérité dans le Zèle, ſont d'ordinaire les ſuites & les triſtes fruits de l'orgueil. On ſe laiſſe ſouvent également enfler des louanges & des mépris, de la faveur & de la contradiction des hommes : mais un Miniſtre ſaint, qui dans ſes fonctions ne ſe propoſe que le ſalut de ſes frères, ne ſent en lui de joie, de chagrin, de crainte, d'eſpérance, que par rapport à ce ſeul objet. Il ſait que les applaudiſſemens n'ont pour principe que l'orgueil, la prévention ou l'inconſtance des hommes ; qu'ils fouleront demain aux pieds, l'idole qu'ils viennent d'élever aujourd'hui ; qu'ils louent plutôt pour s'honorer eux-mêmes, que pour honorer la vertu ;

que la biſarrerie & le peu de ſolidité de leurs ſuffrages leur ôte tout ce qui pourroit même ſatisfaire l'orgueil ; qu'ils envient ſouvent, & mépriſent en ſecret ceux qu'ils ſemblent admirer tout-haut ; & qu'il eſt rare que leur cœur ratifie les louanges de leur bouche. Mais s'il ne s'enfle point des louanges, il ne s'éleve point auſſi des mépris & des perſécutions. Il eſt vrai qu'elles ſont promiſes à la piété, & propoſées comme la gloire & la récompenſe du miniſtère ; & par-là, dès qu'on s'en attire de la part des hommes, il ſemble qu'on eſt en droit de ſe croire marqué du ſceau de l'Apoſtolat. On croit ſuccéder au Zèle des premiers hommes Apoſtoliques, parcequ'on ſuccéde à leurs tribulations ; & on ſe perſuade avoir rempli glorieuſement ſon miniſtère, quand on l'a rempli avec le mépris & les mauvais traitemens de ceux envers qui nous l'exerçons. Mais d'où ſavons-nous que nous ne devons pas à notre imprudence, plutôt qu'à leur malice, les contradictions que nous eſſuyons de leur part ? L'humeur, l'emportement, l'indiſcrétion, n'ont-ils pas ôté à notre Zèle tout ce qu'il auroit eu de reſpectable, & fait retomber ſur nous ſeuls les mépris &

les perſécutions que nous rejettons avec complaiſance ſur notre miniſtère? N'eſt-ce pas la manière peu décente, ou peu meſurée, d'annoncer la vérité, qui l'a rendue dans notre bouche odieuſe ou ridicule? Nous glorifier de ces contradictions, c'eſt nous glorifier ſouvent de l'abus que nous avons fait de notre miniſtère. Ainſi, ni les louanges, ni les mépris des hommes dans nos fonctions, ne doivent pas flatter notre orgueil; leurs louanges, parce qu'elles ne nous ſont point dûes; leurs mépris, parceque ſouvent ils nous ſont dûs.

On voit tous les jours des Miniſtres qu'un Zèle inconſidéré jette dans des inconvéniens capables d'anéantir tout le fruit de leurs fonctions, & où l'honneur même de leur caractère eſt avili. Ils entreprennent tout; tout ce qui a l'apparence du bien les anime & les met en mouvement; rien ne leur paroît impoſſible, & rien ne leur ſemble à la place où il doit être. Ils voudroient tout changer, tout déplacer; ils commencent par mettre une confuſion univerſelle en tout ce qu'ils touchent, ſous prétexte d'y rétablir l'ordre. Eſprits inquiets, bornés, téméraires, entreprenans, pourvû qu'ils s'agi-

tent, ils ſont contens d'eux-mêmes. Ils vont hardiment heurter de front à tous les inconvéniens les plus délicats, les plus dignes d'être ménagés, les plus expoſés à des ſuites grandes & fâcheuſes, les plus capables d'arrêter la prudence & l'habileté la plus conſommée; & au ſortir de cet écueil où ils viennent de ſe briſer, & de donner au public une ſcène toujours déſagréable au Miniſtère, ils vont avec la même ſécurité tenter une autre entrepriſe qui ne leur offre pas moins de périls, & ne leur promet pas moins de confuſion.

Le vrai Zèle n'eſt point ſuſceptible d'une ambition criminelle, qui eſt comme la conſommation & l'excès le plus marqué de l'orgueil: on ſe la diſſimule preſque toujours à ſoi-même; mais elle eſt ſouvent le motif ſecret & caché qui anime à notre inſçu nos fonctions les plus ſaintes. On n'eſt point impoſteur en public, les mœurs ſont régulières, on a horreur du crime, on ſe livre de bonne-foi aux fonctions du miniſtère, on ſe propoſe d'être utile à ſes frères; mais un point de vûe plus éloigné nous anime & nous ſoutient. Tant d'autres avant nous ont réuſſi par cette voie, on ne déſeſpère pas

d'atteindre où ils ſont parvenus ; on enviſage de loin la récompenſe : on n'oſe en convenir avec ſoi-même ; mais dès que nos eſpérances ſont tombées, & que le fantôme qui nous ſoutenoit a diſparu, le dégoût ſuccéde au Zèle, la ſanté commence à devenir un prétexte qui nous éloigne de nos fonctions, le ſalut de nos frères ne nous touche plus que foiblement, & l'on ceſſe d'être zèlé, dès que l'on ceſſe d'eſpérer & de prétendre.

Le monde eſt ravi de pouvoir ſe perſuader qu'on ne peut le condamner, ſans ſe jetter dans des extrémités que le ſimple bon ſens déſavoue. Il redit alors avec oſtentation, qu'il n'y a que du ridicule & de la foibleſſe d'eſprit dans les invectives contre le vice : il triomphe quand il voit la doctrine ſublime de l'Evangile, dont on lui vante tant la ſageſſe, défigurée par les procédes peu ſenſés du miniſtre ; & confondant la Religion avec le miniſtre qui l'annonce, il fait de l'un & de l'autre un ſujet affreux de dériſion & de cenſure.

Une ambition aſſez ordinaire dans le miniſtère, eſt celle du ſuccès. On veut réuſſir & entraîner après ſoi les Grands & le Peuple : c'eſt la gloire

de Dieu & l'utilité publique qui parlient l'orgueil & l'injuſtice de ce deſir. On s'afflige, on ſe rebute quand le ſuccès ne répond pas à nos eſpérances. Un fruit ſecret & ſolide que Dieu ne peut opérer par notre miniſtère, ne dédommage point notre vanité ; on veut de l'éclat & des applaudiſſemens. Dès que ce ſpectacle de vanité ne nous emporte point, on porte impatiemment le ſilence & la ſolitude qui nous ſuit ; on ne voit plus rien d'attirant dans les fonctions, on n'en ſent plus que le poids & le travail. On s'y cherchoit ſoi-même ; dès qu'on n'y trouve plus que Dieu ſeul, on croit avoir perdu ſon tems & ſes peines.

DE LA MORT.

Avent. Sermon du jour des Morts.

LEs paſſions humaines ont toujours quelque choſe d'étonnant & d'incompréhenſible. Tous les hommes veulent vivre ; ils regardent la Mort comme le dernier des malheurs. Toutes leurs paſſions les attachent à la vie, & cependant ce ſont leurs paſſions elles-mêmes qui les pouſſent ſans ceſſe vers cette Mort pour la-

quelle ils ont tant d'horreur ; & il ſemble qu'ils ne vivent que pour ſe hâter de mourir.

Chacun ſe forme dans l'avenir un fantôme qui l'éblouit ; le bonheur ſe montre toujours à nous de loin. La mort de nos maîtres, ce grand ſpectacle, où le monde & toute ſa gloire fond à nos yeux, leur mort change nos vûes, ſans changer notre cœur. Chacun tente la fortune par de nouvelles voies. Nous formons de nouveaux projets ; nous nous faiſons un nouveau plan de Cour & de meſures ; nous nous conſolons de nos pertes par de nouvelles prétentions. Nos projets échouent ſans ceſſe, & nos eſpérances revivent de nos projets même renverſés. Au milieu du débris de tout ce qui nous environne, nous nous ſauvons encore dans l'avenir. Oraiſon Fûnéb. de M. le Dauphin.

La Mort eſt preſque toujours l'écueil & le terme fatal de la gloire des Grands. Les vaines louanges dont on les avoit abuſés pendant leur vie, deſcendent preſque auſſitôt avec eux dans l'oubli du tombeau. Ils ne ſurvivent pas long-tems à eux-mêmes ; ou s'il en reſte quelque ſouvenir parmi les hommes, ils en ſont plus redevables à la malignité Petit Carême. Serm. du jour de Pâques.

des cenſures, qu'à la vanité des éloges. Leurs louanges n'ont eu que la même durée de leurs bienfaits; ils ne ſont plus rien; dès qu'ils ne peuvent plus rien; leurs adulateurs mêmes deviennent leurs cenſeurs. De nouvelles eſpérances forment un nouveau langage; on éléve ſur les débris de la gloire du mort, la gloire du vivant; on embellit de ſes dépouilles & de ſes vertus celui qui prend ſa place. Les Grands ſont proprement le jouet des paſſions des hommes; leur gloire n'a point de conſiſtance aſſurée, & elle augmente ou diminue avec les intérêts de ceux qui les louent.

Carême. Serm. du Jeudi de la IV. ſemaine.

Le premier pas que l'homme fait dans la vie, eſt auſſi le premier qui l'approche du tombeau. Dès que ſes yeux s'ouvrent à la lumière, l'arrêt de mort lui eſt prononcé; & comme ſi c'étoit pour lui un crime de vivre, il ſuffit qu'il vive pour mériter de mourir. Nous portons tous en naiſſant la Mort dans notre ſein; il ſemble que nous avons ſucé dans les entrailles de nos mères un poiſon lent avec lequel nous venons au monde, qui nous fait languir ici-bas les uns plus, les autres moins, mais qui finit toujours par le trépas. Nous

mourons tous les jours ; chaque inſtant nous dérobe une portion de notre vie, & nous avance d'un pas vers le tombeau. Le corps dépérit, la ſanté s'uſe, tout ce qui nous environne nous détruit. Les alimens nous corrompent, les remédes nous affoibliſſent ; ce feu ſpirituel qui nous anime au-dedans, nous conſume ; & toute notre vie n'eſt qu'une longue & pénible agonie.

La gloire de l'uſurpateur qui s'eſt élevé par des voies injuſtes, qui a dépouillé l'innocent, & chaſſé l'héritier légitime pour ſe mettre en ſa place, & ſe revêtir de ſa dépouille, ſera enſevelie avec lui dans le tombeau : ſa mort développera la honte de ſa vie. C'eſt alors que la digue qu'oppoſoient aux diſcours publics ſes ſuccès & ſa puiſſance étant ôtée, on ſe vengera ſur ſa mémoire des fauſſes louanges qu'on avoit été contraint de donner à ſa perſonne. C'eſt alors que tous les grands motifs de crainte & d'eſpérance n'étant plus, on tirera le voile qui couvroit les circonſtances les plus honteuſes de ſa vie ; on découvrira le motif ſecret de ces entrepriſes glorieuſes que l'adulation avoit tant exaltées, & l'on en expoſera l'indignité & la baſſeſſe. Myſtères. Serm. du jour de l'Aſſomption.

On regardera de près ces vertus héroïques que l'on ne connoiſſoit que ſur la bonne foi des éloges publics, & l'on n'y trouvera que les droits les plus ſacrés de la nature & de la ſociété foulés aux pieds : on le dépouillera alors de cette gloire barbare & injuſte dont il avoit joui ; on lui rendra l'infamie & la mauvaiſe-foi de ſes attentats, qu'on avoit bien voulu ſe cacher à ſoi-même. Sa fauſſe gloire n'aura duré qu'un inſtant, & ſon opprobre ne finira qu'avec les ſiécles. La dernière poſtérité ne le connoîtra que par ſes crimes. Les hiſtoires, fidèles dépoſitaires de la vérité, conſerveront juſqu'à la fin ſon nom & ſa honte ; & le rang où il s'eſt élevé aux dépens des loix, de l'honneur & de la probité, en le faiſant entrer ſur la ſcène de l'univers, ne feront qu'immortaliſer ſon ambition & ſon ignominie ſur la terre. La Mort finit toute ſa gloire ; elle l'anéantit dans tout ce qu'il étoit de grand aux yeux des hommes ; elle le laiſſe ſeul, ſans force, ſans appui, ſans reſſource. Ce nombre d'amis, de flatteurs, d'eſclaves, de ſujets, au milieu deſquels il ſe croyoit immortel, ne peuvent plus rien pour lui : ſemblables à ceux qui voient de

loin périr un homme au milieu des flots, ils peuvent tout-au-plus accorder des larmes à ſon malheur, ou faire des vœux inutiles pour ſa délivrance. Ainſi, ſeul aux priſes avec la Mort, il tend en vain les mains aux créatures qui lui échappent; le paſſé ne lui paroît plus qu'un inſtant fugitif qui n'a fait que briller & diſparoître; l'avenir eſt un abîme immenſe où il ne voit n. fin ni iſſue, & où il va ſe perdre & s'engloutir pour toujours; le monde, qu'il croyoit éternel, n'eſt plus qu'un fantôme qui ſe diſſipe; tout ce qu'il avoit cru réel & ſolide, s'évanouit; tout ce qui lui avoit paru frivole & chimérique, ſe montre à ſes yeux & ſe réaliſe; & ſon malheur lui donne de nouvelles lumières, mais ne lui donne pas de nouveaux penchans & un nouveau cœur.

La Mort nous paroît toujours comme l'horiſon qui borne notre vûe; s'éloignant de nous à meſure que nous en approchons, ne la voyant jamais qu'au plus loin, ne croyant jamais pouvoir y atteindre. Chacun ſe promet une eſpéce d'immortalité ſur la terre. Tout tombe à nos côtés, Dieu frappe autour de nous nos proches, nos amis, nos maîtres; & au

Oraiſon funéb. de M. le Dauphin.

milieu de tant de têtes & de fortunes abattues, nous demeurons fermes; comme ſi le coup devoit toujours porter à côté de nous, & que nous euſſions jetté ici-bas des racines éternelles.

Carême. Serm. du Jeudi de la IV. ſemaine.

La meſure de nos deſtinées n'eſt pas égale. Les uns voient croître en paix, juſqu'à l'âge le plus reculé, le nombre de leurs années; il en eſt qui ne font que ſe montrer à la terre, qui finiſſent du matin au ſoir, & qui ſemblables à la fleur des champs, ne mettent preſque point d'intervalle entre l'inſtant qui les voit éclore, & celui qui les voit ſécher & diſparoître. Nous vivons tous incertains de la durée de nos jours, & cette incertitude endort notre vigilance. Nous ne ſongeons point à la Mort, parceque nous ne ſavons où la placer dans les différens âges de notre vie. Si en naiſſant nous portions écrit ſur notre front le nombre de nos années, & le jour fatal qui les verra finir, ce point de vûe fixe & certain, quelque éloigné qu'il pût être, nous occuperoit, nous troubleroit, & ne nous laiſſeroit point un moment tranquilles; nous trouverions toujours trop court l'intervalle que nous verrions encore devant nous;

cette image, toujours préſente malgré nous à notre eſprit, nous dégouteroit de tout, nous rendroit les plaiſirs inſipides, la fortune indifférente, le monde entier à charge & ennuyeux : & cette même Mort qui peut arriver chaque jour, chaque inſtant, nous laiſſe toute notre vivacité pour le monde, pour les plaiſirs, pour la fortune ; & parcequ'il n'eſt pas ſûr ſi nous ne mourrons pas aujourd'hui, nous vivons comme ſi nos années devoient être éternelles.

DU CHOIX D'UN ÉTAT.

ON ſe détermine d'ordinaire pour le choix d'un Etat, dans un âge où à peine la raiſon peut connoître, loin qu'elle ſoit capable de choiſir. Une démarche où la circonſpection la plus attentive devroit encore craindre de ſe méprendre, eſt toujours l'ouvrage des amuſemens & des goûts puériles de l'enfance. A peine commence-t-on à bégayer, qu'on décide déja de l'affaire la plus ſérieuſe de la vie ; & ces paroles irrévocables qui prononcent ſur notre deſtinée,

Carême: Sermon du Mercr. de la II. Semaine.

ſont les premières qu'on nous apprend à former, avant même qu'on nous ait appris à les entendre. On accoutume de loin notre eſprit naiſſant à ces images ſuggérées; le choix d'un état n'eſt plus qu'une impreſſion portée de l'enfance. Ainſi avant que nos penchans ſoient développés, & que nous ſachions ce que nous ſommes, nous nous formons des engagemens éternels, & arrêtons ce que nous devons être pour toujours.

Myſtères. Second Serm. de la Purification.

Si on démêle dans un enfant les premières eſpérances de ces talens qui font réuſſir dans le monde; s'il paroît plus propre que les autres à ſoutenir la gloire de ſon nom, on le ſépare pour la terre, on le regarde comme deſtiné & conſacré au ſiécle par ſa naiſſance. En vain mille deſirs de ſéparation & de retraite laiſſent comprendre les deſſeins de Dieu ſur lui, on les regarde comme des légèretés de l'enfance: on ne le croit pas encore capable de ſe choiſir une voie, & on lui offre celle du ſiécle. On ne veut pas le détourner ouvertement d'un deſſein louable; mais on exige qu'il connoiſſe le monde auparavant, & on attend qu'il l'ait aimé: on veut laiſſer mûrir la raiſon, & on laiſſe flétrir l'innocence & fortifier

tifier les paſſions : on ſe perſuade qu'il faut l'engager dans des plaiſirs qui éprouvent ſa réſolution, & on le met dans des occaſions qui corrompent ſon ame. Mais lorſqu'on trouve les mêmes deſirs de retraite dans ceux qui par l'ordre de leur naiſſance, ou par la médiocrité de leurs talens, ſe trouvent moins propres au monde, & à ſeconder la vanité de nos projets, eſt-on ſi difficile & ſi circonſpect ? prend-on tant de meſures pour éprouver ſi c'eſt le bon eſprit qui les pouſſe ? Ah ! loin de nous défier de leur âge & de leur enfance, nous en abuſons ; loin de leur repréſenter les inconvéniens d'un choix téméraire, on le leur inſpire ; loin de leur faire connoître les plaiſirs du monde, pour éprouver leur réſolution, la grande attention eſt de les en éloigner, & de leur en faire des peintures affreuſes : au lieu de leur repréſenter avec neutralité le ſiécle & la retraite, on les place dans des ſituations où tout leur fait entendre ce qu'on n'oſe leur dire, on fait de leur éducation une voie qui les conduit à nos fins. Sous prétexte de les éloigner des dangers, on dérobe de bonne heure le monde à des yeux devant leſquels on craint qu'il ne pa-

roiſſe trop aimable. On ne les traîne pas comme des victimes infortunées à l'autel ; mais peut-être on leur rend la retraite ſouhaitable, par les ſévérités & les traitemens injuſtes qu'ils ont à eſſuyer auprès de nous.

Panégyrique de ſainte Agnès.

Y regarde-t-on de ſi près, quand il s'agit d'un établiſſement qui va aſſurer un grand rang & une fortune immenſe ? Les Mœurs, la Religion, la Piété décident-elles de nos choix dans le Sacrement de Mariage ? l'intérêt ou la paſſion ne forment-ils pas toujours les nœuds de ce lien ſacré ? Les biens & les titres ſont comptés dans l'écrit fatal qui va nous lier ; les vertus y ſont-elles comptées ? On met tout en œuvre pour aſſortir les fortunes, on ne ſe met point en peine d'aſſortir les cœurs ; pourvu que tout le reſte convienne, on ne compte pour rien que les humeurs ne conviennent pas. Une ſociété ſainte & indiſſoluble n'a ſouvent pour tout lien, qu'une oppoſition ſecrette de caractères qui va bientôt la troubler, & peut-être la rompre : la même cupidité qui nous lie, nous a bientôt déſunis. L'ouvrage des paſſions ne ſauroit être durable ; on unit ſouvent, & on unit en vain ce que Dieu avoit ſéparé. Tant de divorces ſcan-

daleux ſont de foibles leçons, & ne rendent pas les mariages plus ſaints & plus prudens ; & l'on voit tous les jours les plus grandes maiſons périr & s'éteindre, par le Sacrement même deſtiné à les ſoutenir & à les perpétuer.

La honte de nos familles devient ſouvent le partage du Seigneur. Les vaſes de rebut que nous n'avons pas trouvé dignes d'être placés dans notre maiſon, nous les choiſiſſons pour être les vaſes d'honneur du Temple du Dieu vivant. Ainſi ces pierres inutiles que nous rejettons, comme incapables d'entrer dans l'édifice profane de notre fortune, nous les réſervons pour être les pierres de l'angle, & les colonnes de la maiſon du Seigneur. Myſtères. Second Serm. de la Purification.

Eh ! quoi, l'art des arts, le gouvernement des ames, demande-t-il moins de talens que les occupations frivoles & les inutilités de la terre ? L'interprétation des Myſtères de la foi, la défenſe de la vérité & de la doctrine, l'inſtruction des Peuples, la diſpenſation des graces de l'Egliſe ; des devoirs ſi ſublimes ne doivent-ils donc être abandonnés qu'à des talens inutiles, & à des eſprits vulgaires & médiocres ? La force pour

réſiſter à l'erreur, la lumière & l'élévation pour la découvrir & la confondre, le zèle pour combattre le monde avec ſes abus & ſes maximes, la ſainteté pour le corriger, la plénitude de l'eſprit de Dieu pour le toucher, l'éloquence ſainte pour le convaincre, l'intrépidité pour ne pas le ménager, la grandeur d'ame pour être audeſſus de ſes menaces & de ſes promeſſes; ſont-ce là des Miniſtères vulgaires & rampans? & faut-il pour des fonctions ſi élevées, être né moins heureuſement que pour les amuſemens du monde, & les agitations puériles qui en font les plus ſérieuſes occupations?

Carême. Sermon du Mercr. de la II. ſemaine.

On n'a garde de donner à des enfans des inſtructions dont on ſeroit fâché qu'ils fiſſent uſage; on les éloigne même des perſonnes & des lieux où ils pourroient les recevoir. On leur exagère tous les jours les inconvéniens d'un état où les intérêts d'une maiſon ne les demandent pas: on leur enfle les avantages & les agrémens de celui auquel on les deſtine; & l'on ne ſe ſert que de leurs paſſions pour leur inſpirer un choix qui doit les conduire à les combattre. C'eſt l'ordre de la nature tout ſeul qui d'ordinaire en décide; on n'attend point

d'autres marques de vocation que le rang de la naiſſance, ou la ſituation de la fortune. On ſe perſuade qu'être né le premier dans une famille, c'eſt être choiſi du Ciel pour ſuccéder aux titres & aux dignités de nos ancêtres; que n'avoir que le ſecond rang dans la maiſon de ſon père, c'eſt un droit qui nous ouvre la porte de la Maiſon du Seigneur; qu'un grand nom & une fortune médiocre, eſt un engagement inévitable à choiſir Jeſus-Chriſt pour époux.

Nous exigeons de ceux qui ſont engagés dans les ſaints Miniſtères tant de qualités rares & ſublimes; nous voulons que leurs mœurs ſoient irrépréhenſibles, qu'ils brillent par la ſainteté de leur vie, comme des aſtres au milieu des ténébres & de la corruption générale du monde; nous voulons qu'ils éclairciſſent nos doutes, qu'ils redreſſent nos égaremens, qu'ils ſoutiennent notre foibleſſe, qu'ils conſolent nos afflictions; nous voulons qu'ils ſoient les dépoſitaires de la doctrine & de la vérité, les oracles de la terre, toujours prêts à rendre raiſon de notre Foi, & à humilier toute hauteur qui s'éléve contre la ſcience de Dieu : mais c'eſt nous-mêmes qui les avons donnés à

Myſtères. Second Serm. de la Purifi. cation.

l'Egliſe ; c'eſt de nos mains que le Seigneur les a reçus ; & ſi nous ne préſentons au Temple que ce que nous avons de pire & de plus défectueux, comment y trouverons-nous ce qu'il y a de plus rare & de plus excellent ſur la terre ? Nous faiſons après cela nous-mêmes de leurs déréglemens & de leur ignorance, le ſujet le plus ordinaire & le plus agréable de nos dériſions & de nos cenſures. Mais n'eſt-ce pas l'ouvrage de notre orgueil & de notre intérêt que nous trouvons ſi digne de riſée ? N'eſt-ce pas notre cupidité qui a placé ſur l'autel, ces idoles mépriſables que nous inſultons ? Si le Seigneur ſe choiſiſſoit lui-même ſes victimes, ſeroient-elles ſi indignes de lui ? & les aſyles ſaints cacheroient-ils tant de dégoûts, de foibleſſes & de murmures ?

Carême. Sermon du Mercr. de la II. ſemaine.

Le reſpect humain préſide fort ſouvent à la déciſion de nos deſtinées, & nous force à des choix que tous nos penchans déſavouent. Tel prend le parti des armes, & ſuit une route d'où mille raiſons de tempérament, de goût, d'intérêt même l'éloignent, parceque né avec un nom, il n'oſeroit ſe borner aux ſoins domeſtiques, & que le monde regarderoit ce repos comme une indigne lâcheté. Tel

préfére un célibat dangereux, à un établiſſement qui le dégraderoit dans le monde, & aime mieux s'expoſer à toutes les ſuites de la fragilité, que deshonorer ſon nom par une alliance inégale. Tel ſans aucun attrait pour la retraite, s'y conſacre par pure fierté, parceque n'ayant pas de quoi ſoutenir ſon nom, & s'établir convenablement dans le monde, un aſyle ſaint lui paroît plus honorable aux yeux des hommes, qu'une fortune obſcure & rampante. Perſonne preſque ne prend dans ſon propre cœur la déciſion de ſa deſtinée. Si l'on eſt maître de ſon ſort, c'eſt la crainte du monde & de ſes jugemens qui en décide : en un âge tendre, on regarde comme une loi la volonté de ceux dont on tient la vie ; on n'oſe produire des deſirs qui contrediroient leurs deſſeins, on étouffe des répugnances qui deviendroient bientôt des crimes. Des parens barbares & inhumains, pour élever un ſeul de leurs enfans plus haut que ſes ancêtres, & en faire l'idole de leur vanité, ne comptent pour rien de ſacrifier tous les autres, & de les précipiter dans l'abîme. Ils arrachent du monde, des enfans à qui l'autorité ſeule tient lieu d'attrait pour la re-

traite ; ils conduiſent à l'autel des victimes infortunées qui vont s'immoler à la cupidité de leurs pères, plutôt qu'à la grandeur du Dieu qu'on y adore. Pourvu que ce qui paroît d'une famille éclate, brille, & faſſe honneur dans le monde, on ne ſe met point en peine que des ténébres ſacrées cachent les chagrins, les dégouts, les larmes de ce qui ne paroît qu'aux yeux de Dieu.

Dieu a-t-il aſſujetti ſes deſſeins à la biſarrerie des arrangemens humains ? Les talens propres d'un état ſont-ils toujours attachés à un certain rang dans les familles ? Le goût qui nous inſpire le choix, vient-il avec l'ordre de la naiſſance ; & la nature a-t-elle formé le cœur d'un puîné, plus pur, plus diſpoſé à remplir les devoirs ſaints & ſublimes du Sacerdoce, que celui de ſes frères ?

Si l'on attend un âge avancé pour ſe choiſir un état, c'eſt le haſard & l'occaſion qui en décident d'ordinaire. Une dignité ſacrée à laquelle on ne s'attendoit point, nous dépouille à l'inſtant de l'ignominie du ſiécle, & nous place dans le lieu ſaint. La mort d'un aîné change nos vûes, nous rengage dans le monde d'où nous venions de ſortir ; notre vocation

tion à l'autel expire à meſure que nous voyons revivre de nouvelles eſpérances pour la terre. Un ſimple dépit eſt ſouvent toute la raiſon qui nous arrache bruſquement au ſiécle, & nous précipite dans la retraite. Une liaiſon d'amitié nous fait ſuivre la fortune & la deſtinée d'un ami. Enfin de tous les choix, il n'en eſt point où la prudence chrétienne ait moins de part qu'à celui d'un Etat de vie, & voilà pourquoi il n'en eſt point où la mépriſe ſoit plus ordinaire.

La proſpérité des Maiſons n'eſt pas toujours dans la fortune, mais dans le caractère & dans la vertu de ceux qui les ſoutiennent: auſſi leur décadence, leurs calamités, ſont comme une malédiction que Dieu a toujours attachée au crime des vocations forcées. On ſacrifie des cadets infortunés à la grandeur d'un aîné; les débauches l'épuiſent, il meurt ſans poſtérité, & ſon nom s'éteint avec lui, & avec le Sacerdoce forcé de ſes frères. Que de Maiſons illuſtres tombées dans l'oubli, ſubſiſteroient encore aujourd'hui, ſi ces ſacrifices de l'ambition & de la cupidité n'en avoient ſappé les fondemens, & enſeveli leur nom & toute leur grandeur ſous leurs ruines!

DES TALENS.

Petit Carême. Serm. du Dimanche de la Paſſion.

QU'ſont les grands Talens, que de grands vices, ſi nous ne les employons que pour nous-mêmes? Que deviennent-ils entre nos mains? ſouvent les inſtrumens des malheurs publics, toujours la ſource de notre condamnation & de notre perte. Qu'eſt-ce qu'un Souverain né avec une valeur bouillante, & dont les éclairs brillent déja de toutes parts dès ſes plus jeunes ans, ſi la crainte de Dieu ne le conduit & ne le modère? un aſtre nouveau & malfaiſant, qui n'annonce que des calamités à la terre. Plus il croîtra dans cette ſcience funeſte, plus les misères publiques croîtront avec lui. Ses entrepriſes les plus téméraires n'offriront qu'une foible digue à l'impétuoſité de ſa courſe; il croira effacer, par l'éclat de ſes victoires, leur témérité ou leur injuſtice. L'eſpérance du ſuccès ſera le ſeul titre qui juſtifiera l'équité de ſes armes; tout ce qui lui paroîtra glorieux deviendra légitime. Il regardera les momens d'un repos ſage & majeſtueux, comme une oiſiveté honteuſe, & des

momens qu'on dérobe à sa gloire. Ses voisins deviendront ses ennemis, dès qu'ils pourront devenir sa conquête; ses peuples eux-mêmes fourniront de leurs larmes & de leur sang, la triste matière de ses triomphes. Il épuisera & renversera ses propres Etats, pour en conquérir de nouveaux; il armera contre lui les Peuples & les Nations; il troublera la paix de l'univers; il se rendra célébre en faisant des millions de malheureux. Quel fléau pour le genre humain! & s'il y a un Peuple sur la terre capable de lui donner des éloges, il n'y a qu'à lui souhaiter un tel maître.

Dans une révolution d'Etat, c'est une conjoncture bien délicate, de se trouver pourvu de toutes les qualités qui rendent habile au gouvernement. On est tenté d'entrer sans aveu dans les affaires publiques; on aime encore mieux se rendre nécessaire à l'assemblée des méchans, que d'être inutile au parti des gens de bien. Sous prétexte de chercher à son mérite des moyens de paroître, on procure à son ambition des moyens de crime & de deshonneur; & souvent on abandonne son devoir, sans autre intérêt que celui de n'avoir pu le remplir avec assez d'éclat & de dignité. La France

Oraison funéb. de M. de Villeroy.

a vu ſur la ſcène, preſque dans tous les tems, de ces hommes capables, nés pour ménager les intérêts des Princes, & faire mouvoir les reſſorts infinis d'un Etat : mais hélas ! ſouvent chargés de la haine, comme des affaires publiques, on les a regardés pendant leur vie, plutôt comme les inſtrumens de la colère du Ciel, que comme des miniſtres de la Puiſſance du ſiécle ; & ils ſont morts avec la triſte conſolation d'avoir eu aſſez de mérite pour déplaire à tout un Royaume. C'eſt que le même zèle qui nous attache au Prince, nous endurcit ſouvent envers le public ; c'eſt que le même crédit qui nous rend néceſſaires au reſte des hommes, nous rend quelquefois le reſte des hommes mépriſable.

Petit Carême. Serm. du Dimanche de la Paſſion.

Repaſſons ſur tous les grands Talens qui rendent les hommes illuſtres ; s'ils ſont donnés aux impies, c'eſt toujours pour le malheur de leur Nation & de leur ſiécle. Les vaſtes connoiſſances, empoiſonnées par l'orgueil, ont enfanté ces chefs & ces docteurs célébres de menſonge, qui dans tous les âges ont levé l'étendart du ſchiſme & de l'erreur, & formé dans le ſein même du Chriſtianiſme, les ſectes qui le déchirent. Ces beaux

ésprits si vantés, & qui, par des talens heureux, ont rapproché leur siécle du goût & de la politesse des anciens, dès que leur cœur s'est corrompu, ils n'ont laissé au monde que des ouvrages lascifs & pernicieux, où le poison, préparé par des mains habiles, infecte tous les jours les mœurs publiques, & où les siécles qui nous suivront viendront encore puiser la licence & la corruption du nôtre.

Comment ont paru sur la terre ces génies supérieurs, mais ambitieux & inquiets, nés pour faire mouvoir les ressorts des Etats & des Empires, & ébranler l'univers entier? Les Peuples & les Rois sont devenus le jouet de leur ambition & de leurs intrigues. Les dissensions civiles & les malheurs domestiques ont été les théâtres lugubres où ont brillé leurs grands talens. Un seul homme obscur, avec les avantages éminens de la nature, mais sans conscience & sans probité, a pu s'élever, dans le dernier siécle, sur les débris de sa patrie; changer la face entière d'une Nation voisine & belliqueuse, si jalouse de ses droits & de sa liberté; se faire rendre des hommages que ses citoyens disputent même à leurs Rois; renverser le Trône, & donner à l'univers le spectacle d'un

Souverain-, dont la couronne ne put mettre la tête ſacrée à couvert de l'arrêt inoui qui le condamna à la perdre.

Eſprits vaſtes, mais inquiets & turbulens, capables de tout ſoutenir, hors le repos ; qui tournent ſans ceſſe autour du pivot même qui les fixe & qui les attache, & qui aiment encore mieux ébranler l'édifice & être écraſés ſous ſes ruines, que de ne pas s'agiter, & faire uſage de leurs talens & de leurs forces. Malheur au ſiécle qui produit de ces hommes rares & merveilleux !

DES GRANDS.

Petit Carême. Sermon de la Purification.

LEs Grands ne ſemblent nés que pour les autres ; le même rang qui les donne en ſpectacle, les propoſe pour modèles ; leurs mœurs forment bientôt les mœurs publiques. On ſuppoſe que ceux qui méritent nos hommages, ne ſont pas indignes de notre imitation. La foule n'a point d'autres loix que les exemples de ceux qui commandent ; leur vie ſe reproduit, pour ainſi dire, dans le public ; & ſi leurs vices trouvent des

censeurs, c'est d'ordinaire parmi ceux qui les imitent: Notre Nation sur-tout, ou plus vaine, ou plus frivole, comme on l'en accuse, ou pour parler plus équitablement & lui faire plus d'honneur, plus attachée à ses Maîtres, & plus respectueuse envers les Grands, se fait une gloire de copier leurs mœurs, comme un devoir d'aimer leur personne. On est flatté d'une ressemblance qui nous rapproche de leur rang; tout devient honorable d'après de grands modèles; & souvent l'obstination toute seule nous jette dans des excès auxquels l'inclination se refuse. La Ville croiroit dégénérer, en ne copiant point les mœurs de la Cour; le citoyen obscur, en imitant la licence des Grands, croit mettre à ses passions le sceau de la grandeur & de la noblesse; & le désordre dont le goût lui-même se lasse bientôt, la vanité le perpétue.

Le plaisir, ce premier écueil de la vie humaine, devient comme l'écueil privilégié de la vie des Grands. Dans les autres hommes, cette passion déplorable n'exerce jamais qu'à demi son empire: les obstacles la traversent, la crainte des discours publics la retient, l'amour de la fortune la partage. Dans les Princes & dans les

Petit Carême. Serm. du I. Dimanche.

Grands, ou elle ne trouve point d'obſtacles, ou les obſtacles eux-mêmes facilement écartés, l'enflamment & l'irritent, (car quels obſtacles a jamais trouvés là-deſſus la volonté de ceux qui tiennent en leurs mains la fortune publique?) les occaſions préviennent preſque leurs deſirs; leurs regards, ſi j'oſe parler ainſi, trouvent par-tout des crimes qui les attendent. L'indécence du ſiécle & l'aviliſſement des Cours, honore même d'éloges publics les attraits qui réuſſiſſent à les ſéduire: on rend ces hommages indignes à l'effronterie la plus honteuſe; un bonheur ſi honteux eſt regardé avec envie, au lieu de l'être avec exécration; & l'adulation publique couvre l'infamie du crime public. Non, les Princes, dès qu'ils ſe livrent au vice, ne connoiſſent plus d'autre frein que leurs volontés, & leurs paſſions ne trouvent pas plus de réſiſtance que leurs ordres. Ainſi la facilité des paſſions en devient un nouvel attrait: devant eux, toutes les voies du crime s'applaniſſent, & tout ce qui plaît eſt bientôt poſſible.

Petit Carême. Serm. du III. Dimanche.

Telle eſt la deſtinée des Grands qui n'uſent de leur proſpérité que pour la felicité des ſens. Ennuyés bientôt de tout, tout leur eſt à charge, & ils ſont

à charge à eux-mêmes. Leurs projets ſe détruiſent les uns les autres, & il n'en réſulte jamais qu'une incertitude univerſelle, que le caprice forme, & que lui ſeul peut fixer. Leurs ordres ne ſont jamais un moment après les interprêtes ſurs de leur volonté; on déplaît en obéiſſant; il faut les deviner, & cependant ils ſont une énigme inexplicable à eux-mêmes. Toutes leurs démarches ſont vagues, incertaines, incompréhenſibles: on a beau s'attacher à les ſuivre, on les perd de vûe à chaque inſtant: ils changent de ſentier; on s'égare avec eux, & on les manque encore: ils ſe laſſent des hommages qu'on leur rend, & ils ſont piqués de ceux qu'on leur refuſe. Les ſerviteurs les plus fidèles les importunent par leur ſincérité, & ne réuſſiſſent pas mieux à plaire par leur complaiſance. Maîtres biſarres & incommodes, tout ce qui les environne porte le poids de leurs caprices & de leur humeur, & ils ne peuvent le porter eux-mêmes: ils ne ſemblent nés que pour leur malheur, & pour le malheur de ceux qui les ſervent.

L'ambition & l'amour de la fortune, dans les autres hommes, partagent l'amour du plaiſir. Les ſoins qu'elle exige ſont autant de momens dérobés

Petit Carême. Serm. du I. Dimanche.

à la volupté. Le desir de parvenir suspend du moins des passions qui de tout tems en ont été l'obstacle. On ne sauroit allier les mouvemens sages & mesurés de l'ambition, avec le loisir, l'oisiveté, & presque toujours le dérangement & les extravagances du vice. En un mot, la débauche a toujours été l'écueil inévitable de l'élévation; & jusqu'ici les plaisirs ont arrêté bien des espérances de fortune, & l'ont rarement avancée. Mais les Grands, qui n'ont plus rien à desirer du côté de la fortune, ne trouvent rien aussi qui gêne leurs plaisirs: la naissance leur a tout donné; ils n'ont plus qu'à jouir, pour ainsi dire, d'eux-mêmes. Leurs ancêtres ont travaillé pour eux; ils se reposent de leur élévation sur leurs titres; tout le reste est pour les passions. Aussi les enfans des hommes illustres sont d'ordinaire les successeurs du rang & des honneurs de leurs pères, & ne le sont pas toujours de leur gloire & de leur vertu. Héritiers d'un grand nom, il leur paroît inutile de s'en faire un à eux-mêmes. Ils goûtent les fruits d'une gloire dont ils n'ont pas goûté l'amertume: le sang & les travaux de leurs ancêtres, deviennent le titre de leur mollesse & de leur oisiveté. La nature a

tout fait pour eux, elle ne laiſſe plus rien à faire au mérite ; & ſouvent l'époque glorieuſe de l'élévation d'une race, devient un moment après elle-même, ſous un indigne héritier, le ſignal de ſa décadence & de ſon opprobre. Les enfans de la gloire & de la magnificence, ſont rarement les enfans de la ſageſſe & de la vertu. Il eſt preſque plus rare de ſoutenir la gloire & les honneurs auſquels on ſuccéde, que de les acquérir ſoi-même.

Comme le premier penchant des Peuples eſt d'imiter les Grands, le premier devoir des Grands eſt de donner de ſaints exemples aux Peuples. Les hommes ordinaires ne ſemblent naître que pour eux ſeuls ; leurs vices ou leurs vertus ſont obſcures comme leur deſtinée. Confondus dans la foule, s'ils tombent, ou s'ils demeurent fermes, c'eſt également à l'inſçu du public ; leur perte ou leur ſalut ſe borne à leur perſonne ; ou du moins leur exemple peut bien ſéduire & détourner quelquefois de la vertu, mais il ne ſauroit impoſer & autoriſer le vice. Petit Carême. Sermon de la Purification.

La crainte du public eſt un frein pour la licence du commun des hommes. Quelque corrompues que ſoient nos mœurs, le vice n'a pas encore perdu Petit Carême. Serm. du I. Dimanche.

parmi nous toute ſa honte; il reſte encore une ſorte de pudeur publique qui nous force à le cacher; & le monde lui-même, qui ſemble s'en faire honneur, lui attache pourtant encore une eſpéce de flétriſſure & d'opprobre. Il favoriſe les paſſions, & il impoſe pourtant des bienſéances qui les gênent: il fait des leçons publiques du vice & de la volupté, & il exige pourtant le ſecret, & une ſorte de ménagement de ceux qui s'y livrent. Mais les Princes & les Grands ont ſecoué le joug. Ils ne font pas aſſez de cas des hommes, pour redouter leurs cenſures; les hommages publics qu'on leur rend, les raſſurent ſur le mépris ſecret qu'on a pour eux; ils ne craignent pas un public qui les craint & qui les reſpecte; & à la honte du ſiécle, ils ſe flattent, avec raiſon, qu'on a pour leurs paſſions les mêmes égards que pour leur perſonne. La diſtance qu'il y a d'eux au Peuple, le leur montre dans un point de vûe ſi éloigné, qu'ils le regardent comme s'il n'étoit pas; ils mépriſent des traits partis de ſi loin, & qui ne ſauroient venir juſqu'à eux; & preſque toujours devenus les ſeuls objets de la cenſure publique, ils ſont les ſeuls qui l'ignorent.

Petit Carême. Serm. de Quand l'exemple des Grands ne

trouveroit pas dans la vanité ſeule des Peuples une imitation toujours ſure, l'intérêt & l'envie de leur plaire leur donneroient autant d'imitateurs de leurs actions, que leur autorité forme de prétendans à leurs graces. Ainſi l'ambition, dont les voies ſont toujours longues & pénibles, eſt charmée de ſe frayer un chemin plus court & plus agréable. Le plaiſir, d'ordinaire irréconciliable avec la fortune, en devient l'artiſan & le miniſtre. Les paſſions, déja ſi favoriſées par nos penchans, trouvent encore dans l'eſpoir de la récompenſe un nouvel attrait qui les anime. Tous les motifs ſe réuniſſent contre la vertu; & s'il eſt malaiſé de ſe défendre du vice qui plaît, qu'il eſt difficile de ne pas s'y livrer, lorſque de plus il nous honore! La Purification.

Le Citoyen obſcur vit content dans la médiocrité de ſa deſtinée. Héritier de la fortune de ſes pères, il ſe borne à leur nom & à leur état: il regarde ſans envie ce qu'il ne pourroit ſouhaiter ſans extravagance. Tous ſes deſirs ſont renfermés dans ce qu'il poſſéde; & s'il forme quelquefois des projets d'élévation, ce ſont de ces chimères agréables qui amuſent le loiſir d'un eſprit oiſeux; mais non pas des inquiétudes qui le dévorent. Au Grand, Petit Carême. Sermon du III. Dimanche.

rien ne ſuffit, parcequ'il peut prétendre à tout: ſes deſirs croiſſent avec ſa fortune; tout ce qui eſt plus élevé que lui, le fait paroître petit à ſes yeux; il eſt moins flatté de laiſſer tant d'hommes derrière lui, que rongé d'en voir qui le précédent. Il ne croit rien avoir s'il n'a tout: ſon ame eſt toujours avide & altérée, & il ne jouit de rien, ſi ce n'eſt de ſes malheurs & de ſes inquiétudes.

Petit Carême. Sermon de la Purification.

Ce n'eſt pas à leur nation ſeule que ſe borne l'impreſſion & l'effet contagieux de l'exemple des Grands. Ils ſont en ſpectacle à tout l'univers; leurs actions paſſent de bouche en bouche, de province en province, de nation en nation; rien n'eſt privé dans leur vie, tout appartient au public; l'étranger, dans les Cours les plus éloignées, a les yeux ſur eux comme le Citoyen; ils vont ſe faire des imitateurs juſques dans les lieux où leur puiſſance leur forme des ennemis. Le monde entier ſe ſent de leurs vertus ou de leurs vices; ils ſont, ſi je l'oſe dire, citoyens de l'univers; au milieu de tous les Peuples ſe paſſent des événemens qui prennent leur ſource dans leurs exemples. Ils ſont chargés devant Dieu de la juſtice ou des iniquités des Nations; & leurs vices ou leurs

vertus ont des bornes encore plus étendues que celles de leur Empire. La France, ſur-tout, qui depuis longtems fixe tous les regards de l'Europe, eſt encore plus en ſpectacle qu'aucune autre Nation; les Etrangers y viennent en foule étudier nos mœurs, & les porter enſuite dans les contrées les plus éloignées. Nous y voyons même les enfans des Souverains, s'éloigner des plaiſirs & de la magnificence de leur Cour, venir ici comme des hommes privés, ſubſtituer à la langue & aux manières de la Nation, la politeſſe de la nôtre; & comme le Trône a toujours leurs premiers regards, ſe former ſur la ſageſſe & la modération, ou ſur l'orgueil & les excès du Prince qui le remplit.

Parcourons toutes les paſſions; c'eſt ſur le cœur des Grands qui vivent dans l'oubli de Dieu, qu'elles exercent un empire plus triſte & plus tyrannique. Leurs diſgraces ſont plus accablantes; plus l'orgueil eſt exceſſif, plus l'humiliation eſt amère. Leurs haines plus violentes; comme une fauſſe gloire les rend plus vains, le mépris auſſi les trouve plus furieux & plus inexorables. Leurs craintes plus exceſſives; exempts de maux réels, ils s'en forment de chimériques; & la feuille que

Petit Carême. Serm. du III. Dimanche.

le vent agite, eſt comme la montagne qui va s'écrouler ſur eux. Leurs infirmités plus affligeantes; plus on tient à la vie, plus tout ce qui la menace nous allarme. Accoutumés à tout ce que les ſens offrent de plus doux & de plus riant, la plus légère douleur déconcerte leur félicité, & leur eſt inſupportable. Ils ne ſavent uſer ſagement ni de la maladie, ni de la ſanté, ni des biens, ni des maux inſéparables de la condition humaine. Les plaiſirs abrégent leurs jours; & les chagrins, qui ſuivent toujours les plaiſirs, précipitent le reſte de leurs années. La ſanté, déja ruinée par l'intempérance, ſuccombe ſous la multitude des remédes, & l'excès des attentions achéve ce que n'avoit pu faire l'excès des plaiſirs; & s'ils ſe ſont défendus les excès, la molleſſe & l'oiſiveté toute ſeule deviennent pour eux une eſpéce de maladie & de langueur qui épuiſe toutes les précautions de l'art, & que les précautions uſent & épuiſent elles-mêmes. Enfin leurs aſſujettiſſemens plus triſtes; élevés à vivre d'humeur & de caprices, tout ce qui les gêne & les contraint, les accable. Loin de la Cour, ils croient vivre dans un triſte exil; ſous les yeux du maître, ils ſe plaignent ſans ceſſe de l'aſſujettiſſement

des

des devoirs & de la contrainte des bienſéances : ils ne peuvent porter, ni la tranquillité d'une condition privée, ni la dignité d'une vie publique. Le repos leur eſt auſſi inſupportable que l'agitation ; ou plutôt ils ſont partout à charge à eux-mêmes. Tout eſt un joug pésant à qui veut vivre ſans joug & ſans régle.

Plus on eſt grand, plus on eſt redevable au public. L'élévation qui bleſſe déja l'orgueil de ceux qui nous ſont ſoumis, les rend des cenſeurs plus ſévères & plus éclairés de nos vices. Il ſemble qu'ils veulent regagner par les cenſures, ce qu'ils perdent par la ſoumiſſion. Ils ſe vengent de la ſervitude, par la liberté des diſcours. Les Grands ſe croyent tout permis, & on ne pardonne rien aux Grands : ils vivent comme s'ils n'avoient point de ſpectateurs ; & cependant ils ſont tout ſeuls comme le ſpectacle éternel du reſte de la terre. Petit Carême. Sermon du I. Dimanche.

Les exemples des Grands ont un caractère de perpétuité qui intéreſſe tous les ſiécles à venir. Les vices ou les vertus des hommes du commun, meurent d'ordinaire avec eux : leur mémoire périt avec leur perſonne, & leurs actions ſont enſevelies & repoſent ſous l'obſcurité du même tom- Petit Carême. Sermon de la Purification.

beau que leurs cendres. Mais les Grands ſont de tous les ſiécles; leur vie liée avec les événemens publics, paſſe avec eux d'âge en âge. Leurs paſſions, ou conſervées dans des monumens publics, ou immortaliſées dans nos hiſtoires, ou chantées par une poéſie laſcive, iront encore préparer des piéges à la dernière poſtérité. Le monde eſt encore plein d'écrits pernicieux qui ont tranſmis juſqu'à nous les déſordres des Cours précédentes. Les diſſolutions des Grands ne meurent point; leurs exemples prêcheront encore le vice ou la vertu à nos plus reculés neveux, & l'hiſtoire de leurs mœurs aura la même durée que celle de leur ſiécle.

DU MONDE.

Avent. Sermon de la Touſſaint.

QU'EST-CE que le Monde, pour les mondains eux-mêmes qui l'aiment, qui paroiſſent enyvrés de ſes plaiſirs, & qui ne peuvent ſe paſſer de lui? C'eſt une ſervitude éternelle où nul ne vit pour ſoi, & où pour être heureux, il faut pouvoir baiſer ſes fers & aimer ſon eſclavage. C'eſt une révolution journalière d'événemens;

qui réveillent tour à tour, dans le cœur de ſes partiſans, les paſſions les plus violentes & les plus triſtes; des haines cruelles, des perplexités odieuſes, des craintes amères, des jalouſies dévorantes, des chagrins accablans. C'eſt une terre de malédiction, où les plaiſirs mêmes portent avec eux leurs épines & leur amertume. Le jeu laſſe, par ſes fureurs & par ſes caprices; les converſations ennuient, par les oppoſitions d'humeur & la contrariété des ſentimens: les paſſions & les attachemens criminels ont leurs dégoûts, leurs contre-tems, leurs bruits déſagréables. Les ſpectacles, ne trouvant preſque plus dans les ſpectateurs que des ames groſſièrement diſſolues, & incapables d'être réveillées que par les excès les plus monſtrueux de la débauche, deviennent fades, en ne remuant que ces paſſions délicates qui ne font que montrer le crime de loin, & dreſſer des piéges à l'innocence. Le Monde enfin eſt un lieu où l'eſpérance même, qu'on regarde comme une paſſion ſi douce, rend tous les hommes malheureux; où ceux qui n'eſpèrent rien ſe croient encore plus miſérables; où tout ce qui plaît, ne plaît jamais long-tems; & où l'ennui eſt preſque la deſtinée la plus douce &c

la plus ſupportable qu'on puiſſe y attendre. Voilà le Monde; & ce n'eſt pas ce Monde obſcur qui ne connoît ni les grands plaiſirs, ni les charmes de la proſpérité, de la faveur & de l'opulence; c'eſt le Monde dans ſon beau, c'eſt le Monde de la Cour.

Oraiſon funèbre de M. le Dauphin.

Si le Monde n'attachoit les hommes que par le bonheur de leur condition préſente, comme il ne fait point d'heureux, il ne ſe feroit point d'adorateurs. L'avenir qu'il nous montre toujours, eſt ſa grande reſſource, & ſa ſéduction eſt inévitable. Il nous lie par ſes eſpérances, ne pouvant nous ſatisfaire par ſes dons; & l'erreur de ſes promeſſes nous endort toujours ſur le néant de ſes bienfaits.

Les hommes parlent tous les jours, ſur le néant des choſes humaines, le langage de la vérité; & ils n'en ſuivent pas moins les voies de la vanité & du menſonge. Nous diſons ſans ceſſe que le Monde n'eſt rien, & nous ne vivons que pour le Monde. Sages ſeulement dans les diſcours, inſenſés dans les œuvres; philoſophes dans l'inutilité des converſations, peuple dans tout le cours de notre conduite; toujours éloquens à décrier le Monde, toujours plus vifs à l'aimer. Nous fléchiſſons les genoux avec la multitude, devant

l'idole que nous venons de fouler aux pieds ; & à nos mépris ſuccédent bientôt de nouveaux hommages. Ce qui paroît grand aux yeux du Monde, eſt toujours grand pour nous ; ce qu'il appelle bonheur, eſt la ſeule félicité où notre cœur aſpire ; ce qu'il vante, eſt la ſeule gloire qui nous touche.

Tout eſt danger dans le Monde. Dangers dans la naiſſance ; elle eſt une eſpéce d'engagement à toutes les paſſions : dangers dans l'élévation ; elle nous fait une loi de tout ce que l'Evangile condamne : dangers dans les ſoins publics ; il faut prendre ſur ſoi les paſſions des Grands & la misère des Peuples, allier les maximes de la Religion avec celles de la prudence de la chair, & opter entre ſa conſcience & ſa fortune : dangers dans l'uſage des grands biens ; nous avons ſans ceſſe à nous défendre ou des profuſions qu'inſpire la vanité, ou de la dureté que produit l'avarice : dangers dans les exemples ; le vice perd ſon horreur par l'autorité de ceux qui nous le montrent ; & nous ſommes raſſurés, en trouvant dans les foibleſſes d'autrui une excuſe à nos foibleſſes propres : dangers dans les entretiens ; on veut plaire, & l'on ne plaît que par les paſſions, ou qu'on reçoit, ou qu'on inſ-

Tome des Oraiſons funéb. I. Serm. d'une Profeſ. Religieuſe.

pire : dangers dans les amitiés ; le venin s'insinue par la conformité des humeurs, & par les douceurs de la société ; on ne peut se passer de délassement, & le Monde n'en fournit que de funestes à l'innocence : dangers dans les concurrences ; on veut s'élever, & il est mal-aisé d'aimer ceux qui nous supplantent, & qu'on nous préfère ; dès que les intérêts sont divisés, les cœurs aussi ne tardent pas de l'être : dangers dans le mariage ; la durée du lien refroidit presque toujours celle de la tendresse ; il est rare que la conformité des humeurs ratifie un nœud que la conformité seule des intérêts forme presque toujours ; une société sainte devient une tentation domestique ; & dès que le devoir devient un joug, le cœur s'est bientôt formé d'autres chaînes : dangers dans l'état de liberté ; les passions qui n'ont point de frein, s'échappent malgré nous, & l'éloignement d'un lien sacré n'est souvent que l'amour d'une servitude plus universelle : dangers dans la probité mondaine ; dès que le Monde est content de nous, on se persuade aussi que le Seigneur doit l'être ; on confond la réputation de la vertu avec la vertu même ; & parce qu'on n'a pas de ces vices que le Monde condamne, on

croit avoir toutes les vertus que l'Evangile exige : enfin dangers dans la piété même ; comme elle eſt rare dans le monde, les louanges qu'elle s'attire en corrompent ſouvent le principe : on avoit d'abord cherché Dieu dans la vertu, on s'y cherche bien-tôt ſoi-même.

Voilà le monde. Si on échappe d'un péril, on vient bientôt échouer à un autre. Si l'exemple nous trouve inébranlables, l'amitié nous ſéduit ; ſi l'intérêt ne nous touche pas, la gloire & la réputation nous entraînent ; ſi nous nous défendons des grands excès, des paſſions plus douces & plus dangereuſes ne nous trouvent pas inſenſibles ; ſi l'inclination nous éloigne du déréglement & de la débauche, la complaiſance nous y jette ; ſi nous ſommes libres d'ambition pour nous-mêmes, nous la ſentons revivre pour nos enfans ; ſi nous ſommes fidèles à ne pas chercher les occaſions, nous ne ſaurions répondre de celles qui nous cherchent.

Voyons toutes ces ames qui ont vieilli dans le monde, & que l'âge tout ſeul a retirées des plaiſirs ; l'amour du Monde ne meurt qu'avec elles ; ſous des dehors différens, & que la bienſéance ſeule a changées, Avent. Sermon du III. Dimanche.

nous voyons le même goût pour le Monde, les mêmes penchans, la même vivacité pour les plaiſirs; un cœur jeune encore, dans un corps changé & effacé. On rappelle avec complaiſance les joies des premières années; on fait revivre par l'erreur de l'imagination, tout ce que l'âge & les tems nous ont ôté; on regarde avec envie une jeuneſſe floriſſante, & les amuſemens qui la ſuivent; on en prend tout ce qui peut encore compatir avec le ſérieux de ſon état; on ſe fait des prétextes pour être encore de certains plaiſirs avec bienſéance, & ſans s'expoſer à la riſée publique. Enfin à meſure que le Monde s'enfuit & nous échappe, on court après lui avec plus de goût que jamais. Le long uſage qu'on en a fait, n'a ſervi qu'à nous le rendre plus néceſſaire, & nous mettre hors d'état de nous en paſſer.

Avent. Sermon de la Touſſaint.

Rien n'eſt conſtant dans le Monde, ni les fortunes les plus floriſſantes, ni les amitiés les plus vives, ni les réputations les plus brillantes, ni les faveurs les plus enviées. On y voit une Sageſſe ſouveraine qui ſe plaît, ce ſemble, à ſe jouer des hommes en les élevant les uns ſur les ruïnes des autres; en dégradant ceux qui étoient au haut de la roue, pour y faire monter ceux

ceux qui rampoient il n'y a qu'un moment devant eux ; en produiſant tous les jours de nouveaux héros ſur le théâtre, & faiſant éclipſer ceux qui auparavant y jouoient un rôle ſi brillant ; en donnant ſans ceſſe de nouvelles ſcènes à l'univers. Les hommes paſſent toute leur vie dans des agitations, des projets & des meſures : toujours attentifs ou à ſe ſurprendre, ou à éviter d'être ſurpris : toujours empreſſés & habiles à profiter de la retraite, de la diſgrace, ou de la mort de leurs concurrens, & à ſe faire de ces grandes leçons de mépris du Monde, de nouveaux motifs d'ambition & de cupidité : toujours occupés ou de leurs craintes, ou de leurs eſpérances ; toujours inquiets ou ſur le préſent, ou ſur l'avenir ; jamais tranquilles ; travaillant tous pour le repos, & s'en éloignant toujours plus.

Le Monde tout ſeul eſt trop triſte & trop dégoutant pour nous plaire & pour nous ſéduire ; il faut que nous nous en mêlions nous-mêmes, & que nous aidions, par nos erreurs, l'impuiſſance de ſes attraits. Ainſi ce Monde miſérable que nous aimons, n'exiſte nulle part ; c'eſt une chimère qui n'eſt qu'en nous-mêmes ; c'eſt une divinité imaginaire qui eſt l'ouvrage de notre

Panég. de ſaint Benoît.

cœur tout ſeul. Ce ſont nos deſirs & nos eſpérances qui ſont nos dieux auſquels nous ſacrifions tout, & qui forment nos ſeuls plaiſirs, & nos paſſions les plus violentes.

Avent. Sermon de la Touſſaint.

Quelle reſſource pour un homme, lequel après avoir ſacrifié au Monde & à ſes maîtres, ſon repos, ſa conſcience, ſes biens, ſa jeuneſſe, ſa ſanté; après avoir tout dévoré, des rebuts, des fatigues, des aſſujettiſſemens, pour des eſpérances frivoles, ſe voit tout d'un coup fermer les portes de l'élévation & de la fortune; arracher d'entre les mains des places qu'il avoit méritées, & qu'il croyoit déja tenir; menacé, s'il ſe plaint, de perdre celles qu'il poſſéde; obligé de plier devant des rivaux plus heureux, & de dépendre de ceux qu'il n'avoit pas cru dignes autrefois de recevoir ſes ordres? Ira-t-il loin du Monde, ſe venger par des murmures éternels de l'injuſtice des hommes? Mais que fera-t-il dans ſa retraite, que laiſſer plus de loiſir, & trouver moins de diverſion à ſes chagrins? Se conſolera-t-il dans l'exemple de ſes ſemblables? Mais nos malheurs, à nos yeux, ne reſſemblent jamais aux malheurs d'autrui; & d'ailleurs, quelle conſolation, de ſentir renouveller ſes peines, à me-

ſure qu'on en trouve l'image & le ſouvenir dans les autres ? Se retranchera-t-il dans une vaine philoſophie, & dans la force de ſon eſprit ? Mais la raiſon toute ſeule ſe laſſe bientôt de ſa fierté : on peut être philoſophe pour le public ; on eſt toujours homme pour ſoi-même. Se fera-t-il une reſſource, en ſe livrant aux plaiſirs & aux infâmes voluptés ? Mais le cœur, en changeant de paſſions, ne fait que changer de ſupplices. Cherchera-t-il dans l'indolence & dans la pareſſe, un bonheur qu'il n'a pu trouver dans la vivacité des eſpérances & des prétentions ? Une conſcience criminelle peut devenir indifférente, mais elle n'en eſt pas plus tranquille. On peut ne plus ſentir ſes diſgraces & ſes malheurs ; on ſent toujours ſes infidélités & ſes crimes.

Le Monde eſt plus ſéduiſant par les charmes qu'il promet, qu'il ne l'eſt par les faveurs réelles qu'il accorde. Nul preſque de tous ceux que le Monde ſéduit & entraîne, n'eſt content de ſa deſtinée ; & ſi l'eſpoir d'une condition plus heureuſe n'adouciſſoit les peines de notre état préſent, & ne lioit encore nos cœurs au Monde, il ne faudroit pour nous en détromper, que les dégoûts & les amertumes vives que

Panég. de ſaint Benoît.

nous y trouvons. Mais nous ſommes chacun en ſecret ingénieux à nous ſéduire ſur l'amertume de notre condition préſente. Loin de conclure que le Monde ne ſauroit faire des heureux, & qu'il faut chercher ailleurs le bonheur où nous aſpirons, & que le Monde ne ſauroit nous donner, nous nous y promettons toujours ce qui nous manque & ce que nous ſouhaitons. Nous charmons nos ennuis préſens par l'eſpoir d'un avenir chimérique; & par une illuſion perpétuelle & déplorable, nous rendons toujours inutiles les dégoûts que Dieu répand ſur nos paſſions injuſtes, pour nous rappeller à lui, par des eſpérances que l'événement dément toujours, mais où nous prenons, de notre mépriſe même, l'occaſion de retomber dans de nouvelles. Nous remplaçons par l'erreur de notre imagination ce qui manque à nos deſirs; nous ne jouiſſons jamais, nous eſpérons toujours. C'eſt-à-dire, ce n'eſt pas le Monde préſent que nous aimons, nous n'y ſommes pas aſſez heureux; c'eſt ce Monde chimérique que nous nous formons à nous-mêmes: ce n'eſt pas un bonheur réel, c'eſt une vaine image après laquelle nous courons, ſans jamais pouvoir y atteindre: c'eſt un preſtige qui

noüs joue, qui ne ſe montre jamais que de loin, & qui s'évanouit & s'éloigne encore, lorſque nous croyons y toucher & le ſaiſir.

La vanité, l'ambition, la vengeance, le luxe, la volupté, le deſir inſatiable d'accumuler; voilà les vertus que le Monde connoît & eſtime; voilà les vertus auſquelles il porte ſes partiſans. La droiture y paſſe pour ſimplicité; être double & diſſimulé, eſt un mérite qui honore. Toutes ſes ſociétés ſont empoiſonnées par le défaut de ſincérité. La parole n'y eſt plus l'interpréte des cœurs, elle n'en eſt que le maſque qui le cache & qui le déguiſe. Les entretiens n'y ſont que des menſonges affectés, ſous les dehors de l'amitié & de la politeſſe. On ſe prodigue à l'envi les louanges & les adulations; & on porte dans le cœur la haine, la jalouſie, & le mépris de ceux qu'on loue. Loin de ſe regarder tous comme ne faiſant entre eux qu'une même famille dont les intérêts doivent être communs, il ſemble que les hommes ne ſe lient enſemble que pour ſe tromper mutuellement & ſe donner le change. L'intérêt le plus vil arme le frère contre le frère, l'ami contre l'ami, rompt tous les liens du ſang & de l'amitié; & c'eſt un motif Paraphr. du Pſ. XI.

ſi bas qui décide de nos haines & de nos amours. Les beſoins & les malheurs du prochain ne trouvent que de l'indifférence & de la dureté, même dans les cœurs, lorſqu'on peut le négliger ſans rien perdre, ou qu'on ne gagne rien à le ſecourir.

Tome des Orat. Funéb. I. Sermon d'une Profeſ. Religieuſe.

Si nous connoiſſions le fond & l'intérieur du Monde; ſi nous pouvions entrer dans le détail ſecret de ſes ſoucis & de ſes noires inquiétudes; ſi nous pouvions percer cette première écorce qui n'offre aux yeux que joie, que plaiſirs, que pompe & magnificence, que nous le trouverions différent de ce qu'il paroît! Nous n'y verrions que des malheureux; le père diviſé d'avec l'enfant; l'époux d'avec l'épouſe; le ſecret des familles ne cacher aux yeux du public que des antipathies, des jalouſies, des murmures, des diſſenſions éternelles. Les amitiés y ſont troublées par les ſoupçons, par les intérêts, par les caprices. Les liaiſons les plus étroites y ſont refroidies par l'inconſtance. Les engagemens les plus tendres y finiſſent par la haine & la perfidie. Les fortunes les plus brillantes y perdent tout leur agrément, par les aſſujettiſſemens qu'elles exigent. Les places les plus honorables n'y font ſentir que le chagrin de ne pouvoir

monter plus haut. Chacun s'y plaint de ſa deſtinée. Les plus élevés n'y ſont pas les plus heureux. Ils montent par leur rang & par leur fortune juſqu'au-deſſus des nuées; on les perd de vûe, ſi haut ils ſont placés. Ils paroiſſent au-deſſus du reſte des hommes par les hommages qu'on leur rend, par l'éclat qui les environne, par les graces qu'ils diſtribuent, par les adulations éternelles dont la proſpérité & la puiſſance ſont toujours accompagnées; & par la ſatiété même des plaiſirs, & par la gêne des aſſujettiſſemens & des bienſéances, & par la biſarrerie de leurs deſirs, & par l'amertume de leurs jalouſies, & par la baſſeſſe qu'ils emploient pour plaire au maître, & par les dégoûts qu'ils en eſſuient, ils ſont plus bas que le peuple, & plus malheureux que lui.

DES FAUSSES VERTUS.

LE monde ſe vante qu'au milieu de la dépravation & de la décadence des mœurs publiques, il a encore ſauvé du débris des reſtes d'honneur & de droiture; que malgré les vices & les paſſions qui le dominent, paroiſ-

Pet't Carême. Serm. du Dim. de la Paſſion.

ſent encore ſous ſes étendards des hommes fidèles à l'amitié, zèlés pour la patrie, rigides amateurs de la vérité, eſclaves religieux de leur parole, vengeurs de l'injuſtice, protecteurs de la foibleſſe, en un mot, partiſans du plaiſir, & néanmoins ſectateurs de la vertu. Voilà les héros d'honneur & de probité que le monde fait tant valoir. Mais ces hommes vertueux dont il ſe fait tant d'honneur, n'ont au fond ſouvent pour eux que l'erreur publique. Amis fidèles, je le veux; mais c'eſt le goût, la vanité ou l'intérêt qui les lie; & dans les amis ils n'aiment qu'eux-mêmes. Bons citoyens, il eſt vrai; mais la gloire & les honneurs qui nous reviennent en ſervant la patrie, ſont l'unique lien & le ſeul devoir qui les attache. Amateurs de la vérité, je l'avoue; mais ce n'eſt pas elle qu'ils cherchent, c'eſt le crédit & la confiance qu'elle leur acquiert parmi les hommes. Obſervateurs de leur parole; mais c'eſt un orgueil qui trouveroit de la lâcheté & de l'inconſtance à ſe dédire, ce n'eſt pas une vertu qui ſe fait une religion de ſes promeſſes. Vengeurs de l'injuſtice; mais en la puniſſant dans les autres, ils ne veulent que publier qu'ils n'en ſont pas capables eux-mêmes. Protecteurs de

la foibleſſe ; mais ils veulent avoir des panégyriſtes de leur généroſité ; & les éloges des opprimés ſont ce que leur offre de plus touchant leur oppreſſion & leur misère.

On aime le devoir & l'équité, lorſqu'il eſt utile ou glorieux de ſe déclarer pour eux ; qu'on peut compter ſur les ſuffrages publics, que notre fermeté va nous donner en ſpectacle au monde, & que nous devenons plus grands aux yeux des hommes par la défenſe héroïque de la vérité, que nous ne l'aurions été par la diſſimulation & la ſoupleſſe. Nous cherchons la gloire & les applaudiſſemens dans le devoir ; & preſque toujours c'eſt la vanité qui donne des défenſeurs à la vérité. Petit Carême. Serm. du Vendredi Saint.

Qu'il s'offre aux vertueux du ſiécle une occaſion ſûre de décréditer un ennemi, ou de ſupplanter un concurrent, pourvu qu'il conſerve la réputation & la gloire de la modération, il ſera peu touché d'en avoir le mérite. Que ſa vengeance n'intéreſſe point ſon honneur, elle ne ſera plus indigne de ſa vertu. Plaçons-le dans une ſituation où il puiſſe accorder ſa paſſion avec l'eſtime publique ; il ne s'embarraſſera point de l'accorder avec ſon devoir : en un mot, qu'il paſſe toujours pour Petit Carême. Sermon du Dim. de la Paſſion.

un homme de bien, c'eſt la même choſe pour lui que de l'être.

Les vertus humaines, nées le plus ſouvent dans l'orgueil & dans l'amour de la gloire, y trouvent un moment après leur tombeau. Formées par les regards publics, elles vont s'éteindre le lendemain, comme ces feux paſſagers, dans le ſecret & dans les ténébres. Appuyées ſur les circonſtances, ſur les occaſions, ſur les jugemens des hommes, elles tombent ſans ceſſe avec ces appuis fragiles. Les triſtes fruits de l'amour-propre, elles ſont toujours ſous l'inconſtance de ſon empire. Enfin le foible ouvrage de l'homme, elles ne ſont, comme lui, à l'épreuve de rien.

C'eſt la Religion toute ſeule qui aſſure la vertu, parceque les motifs qu'elle nous fournit ſont par-tout les mêmes. La honte & l'opprobre en ſeroient le prix devant les hommes, qu'elle n'en paroîtroit que plus belle & plus glorieuſe à l'homme de bien : ſa vie même ſeroit en péril, qu'il ne voudroit pas la racheter aux dépens de ſa vertu. Le ſecret & l'impunité ne ſont pas pour lui des attraits pour le vice ; la gloire même, & les acclamations publiques le ſolliciteroient à une entrepriſe ambitieuſe & injuſte,

qu'il préféreroit le devoir & la régle qui le condamnent, aux applaudiſſemens de l'univers qui l'approuve.

DES HOMMES.

LES Hommes, dans les commencemens, n'étoient liés entre eux ni par le culte, ni par une eſpérance commune. Ils ſe regardoient preſque comme d'une eſpéce différente. La diverſité des Religions, des mœurs, des pays, des langages, des intérêts, avoit, ce ſemble, diverſifié en eux la même nature. A peine ſe reconnoiſſoient-ils mutuellement à la figure de l'humanité, le ſeul ſigne d'union qui leur reſtoit encore. Ils s'exterminoient comme des bêtes féroces; ils faiſoient conſiſter leur gloire à dépeupler la terre de leurs ſemblables, & à porter en triomphe leurs têtes ſanglantes, comme les monumens éclatans de leurs victoires. On auroit dit qu'ils tenoient leur être de différens créateurs irréconciliables, toujours occupés à ſe détruire, & qui ne les avoient placés ici-bas que pour venger leurs querelles, & terminer leurs différends par l'extinction univerſelle de

Avent. Sermon du jour de Noël.

l'un des deux partis. Tout diviſoit les hommes, & rien ne les lioit entr'eux que les paſſions & les intérêts qui étoient eux-mêmes la ſource unique de leurs diviſions & de leurs diſcordes.

La guerre & la fureur ſemblent avoir établi parmi les hommes une demeure éternelle. Les Rois s'élévent contre les Rois, les Peuples contre les Peuples; les mers qui les ſéparent, les rejoignent pour s'entre-détruire. Un vil monceau de pierres arme leur fureur & leur vengeance; & des Nations entières vont périr & s'enſevelir ſous ſes murs, pour diſputer à qui demeureront les ruines. La terre n'eſt pas aſſez vaſte pour les contenir, & les fixer chacun dans les bornes que la nature elle-même ſemble avoir miſes aux Etats & aux Empires. Chacun veut uſurper ſur ſon voiſin; & un miſérable champ de bataille, qui ſuffit à peine pour la ſépulture de ceux qui l'ont diſputé, devient le prix des ruiſſeaux de ſang dont il demeure à jamais ſouillé. Ce n'eſt pas tout; l'enceinte elle-même des villes, qui nous unit ſous les mêmes loix, ne réunit pas les cœurs & les affections. Les haines, les jalouſies diviſent les citoyens, comme elles diviſent les Nations. Les animo-

sités se perpétuent dans les familles, & les pères les transmettent aux enfans comme un héritage de malédiction. L'autorité du Prince a beau désarmer le bras, elle ne désarme pas les cœurs : il a beau ôter le glaive des mains, on perce mille fois plus cruellement son ennemi avec le glaive de la langue. La haine obligée de se renfermer au-dedans, en devient plus profonde & plus amère ; & pardonner est une foiblesse qui deshonore. L'union, la paix semblent bannies du milieu de nous, & les haines partagent la Cour, la Ville, les familles ; & ceux que les places, que les intérêts de l'Etat, que les bienséances mêmes, que le sang du moins devroit unir, se déchirent, se dévorent, voudroient se détruire & s'élever sur les ruines les uns des autres ; & la Religion qui nous montre nos frères dans nos ennemis, n'est plus écoutée. Nous vivons tranquillement dans cet état affreux ; l'équité de nos plaintes envers nos ennemis, nous calme sur l'injustice de notre haine & de notre éloignement pour eux ; & si nous nous en rapprochons à la mort, ce n'est pas que nous les aimions ; c'est que le cœur mourant n'a plus la force de les haïr ; c'est que tous nos sentimens

ſont preſque éteints ; ou du moins, c'eſt que nous ne ſentons plus rien que notre défaillance & notre extinction prochaine.

DES PASSIONS.

Avent. Sermon du jour de Noël.

L'HOMME en proie à ſes paſſions injuſtes & violentes, ſent au dedans de lui la diſſenſion la plus terrible. Livré aux agitations & aux fureurs de ſon propre cœur, combattu par la multiplicité & la contrariété éternelle de ſes penchans déréglés, il ne peut trouver la paix, parce qu'il ne la cherche que dans la ſource même de ſes troubles & de ſes inquiétudes. Les Philoſophes s'étoient vantés de pouvoir la donner à leurs diſciples ; mais le calme univerſel des paſſions qu'ils promettoient à leurs ſages, & qu'ils annonçoient avec tant d'emphaſe, en pouvoit réprimer les ſaillies, mais en laiſſoit tout le venin & tout le tumulte dans le cœur. C'étoit une paix d'orgueil & d'oſtentation ; elle maſquoit les dehors, mais ſous ce maſque d'appareil, l'homme ſe trouvoit toujours lui-même.

Paraphraſe

On n'en vient pas tout-à-coup à

des excès de haine, de mauvaise-foi, de calomnie ; l'humanité, l'honneur, un reſte de droiture, le cœur enfin pas encore familiariſé avec le crime, ſe refuſeroit à ces noirceurs, & en ſeroit effrayé ; ce n'eſt que par dégré que l'on parvient à s'y livrer. On commence par nourrir dans ſon cœur des ſentimens injuſtes de jalouſie contre ſon prochain : ſes talens, ſa réputation, ſa proſpérité, ſont autant de vers qui nous rongent & nous dévorent en ſecret. Plus ſa gloire & ſa fortune croiſſent, plus notre averſion ſe fortifie & s'allume : elle devient au-dedans de nous comme un poiſon qui nous déchire, une racine d'amertume qui nous flétrit le cœur ; ce ſont-là comme les douleurs & le prélude du plus affreux enfantement. Quand l'ame eſt une fois imbibée de venin, qu'elle ne peut plus le renfermer dans ſon ſein, il ne lui en coute plus rien d'enfanter des monſtres. Elle ſe ſoulage même en produiſant au-dehors les fruits les plus honteux de l'iniquité & de la haine, c'eſt-à-dire, l'impoſture, l'artifice, la violence, l'inhumanité, la calomnie. du Pſeaume VIII.

On a beau dire que les ſoins des paſſions ſont la félicité de ceux qui en ſont épris ; c'eſt un langage dont le monde ſe fait honneur, & que l'expérience Carême: Sermon du Jeudi de la Paſſion.

dément. Quel ſupplice pour une perſonne qui veut plaire, que les ſoins éternels d'une beauté, qui s'efface & s'éteint tous les jours ! Quelle attention ! quelle gêne ! il faut prendre ſur ſoi, ſur ſes inclinations, ſur ſes plaiſirs, ſur ſon indolence. Quel ſecret dépit, quand ces ſoins ont été inutiles, & qu'il s'eſt trouvé des attraits plus heureux, & ſur qui tous les regards ont tourné ! Quelle tyrannie que celle des uſages ! il faut pourtant s'y aſſujettir, malgré des affaires qui demandent qu'on ſe retranche, un époux qui éclate, le marchand qui murmure, & qui peut-être fait acheter bien cher les retardemens & les délais. Je ne dis rien des ſoins de l'ambition. Quelle vie que celle qui ſe paſſe toute en des meſures, des projets, des craintes, des eſpérances, des allarmes, des jalouſies, des aſſujettiſſemens, des baſſeſſes ! Je ne parle pas d'un engagement de paſſion. Quelle frayeur que le myſtère n'éclate ! que de meſures à garder du côté de la bienſéance & de la gloire ! que d'yeux à éviter ! que de ſurveillans à tromper ! que de retours à craindre ſur la fidélité de ceux qu'on a choiſis pour les miniſtres & les confidens de ſa paſſion ! Quels rebuts à eſſuyer de celui peut-être à qui on ſacrifie

ſacrifie ſon honneur & ſa liberté, & dont on n'oſeroit ſe plaindre! A tout cela, ajoutez ces momens cruels où la paſſion moins vive nous laiſſe le loiſir de retomber ſur nous-mêmes, & de ſentir toute l'indignité de notre état: ces momens où le cœur, né pour des plaiſirs plus ſolides, ſe laſſe de ſes propres idoles, & trouve ſon ſupplice dans ſes dégoûts & dans ſa propre inconſtance.

DE L'ORGUEIL.

L'ORGUEIL a été de tout tems la plaie la plus dangereuſe de l'homme. Né pour être grand & maître de toutes les créatures, il a toujours conſervé au-dedans de lui ces premières impreſſions de ſon origine. Trouvant ſans ceſſe dans ſon cœur je ne ſai quel ſentiment de ſa propre excellence, il ſe prêta d'abord à des penchans ſi doux; il ne chercha plus qu'à s'élever de dégré en dégré; & ne rencontrant rien ici bas qui pût ſatisfaire la grandeur de ſon ame, il monta juſqu'au-deſſus des nuées, & ſe fit rendre des honneurs divins. L'univers adora comme ſes auteurs, des inſenſés

Myſtères; Serm. de l'Incarnation.

que l'univers avoit vu naître, & qui étoient venus tant de siécles après lui.

Panég. de S. François de Paule.

Nous nous donnons souvent de plein droit des titres que le public nous refuse, & que nos ancêtres n'ont jamais eus; & l'on voit parmi nous beaucoup de gens parer une roture encore toute fraîche, d'un nom illustre, & recueillir avec affectation, les débris de ces familles antiques & éteintes, pour les enter sur un nom obscur, & à peine échappé de parmi le peuple. Quel siécle fut plus gâté là dessus que le nôtre? Nos peres ne vouloient être que ce qu'ils avoient été en naissant. Contens chacun de ce que la nature les avoit faits, ils ne rougissoient pas de leurs ancêtres; & en héritant de leurs biens, ils n'avoient garde de désavouer leur nom. On n'y voyoit pas ceux qui naissent avec un rang, se parer éternellement de leur naissance; être sur les formalités, d'une délicatesse de mauvais goût, & selon l'Evangile & selon le siécle; étudier avec soin ce qui leur est dû; faire des parallèles éternels; mesurer avec scrupule le plus ou le moins qui se trouve dans les personnes qu'on aborde, pour concerter là-dessus son maintien & ses pas, & ne paroître nulle part sans se faire pré-

céder de son nom & de sa qualité.

L'orgueil est la source secrette de l'incrédulité. Il y a dans cette ostentation de raison, qui fait mépriser à l'incrédule la croyance commune, une déplorable singularité qui le flatte, & fait qu'il suppose en lui plus de force & plus de lumières que dans le reste des hommes, parcequ'il a osé secouer un joug qui les assujettit tous, & contredire témérairement ce que les autres jusqu'à lui s'étoient contentés d'adorer. Carême. Serm. du Jeudi après les Cendres.

Telle est l'injustice de notre orgueil, que, malgré ces foiblesses qui nous font rougir en secret, ce vuide & ce néant que nous trouvons en nous, qui fait que nous nous sommes à charge, & que nous portons par-tout avec nous l'ennui, le dégoût & l'horreur, pour ainsi dire, de nous-mêmes, nous voulons pourtant en imposer au public, & qu'on nous prenne pour ce que nous ne sommes pas. Nous exigeons que les hommes pensent de nous ce que nous n'oserions en penser nous-mêmes; & le comble de l'injustice, c'est que tous ceux qui nous refusent les qualités que nous n'avons pas, & les louanges que nous ne méritons pas, & qui jugent de nous comme nous en jugeons nous-mêmes en secret, nous Panég. de saint Jean-Baptiste.

les haïſſons, nous les décrions, nous leur faiſons un crime de l'équité de leurs jugemens, & nous nous en prenons, ce ſemble, à eux de nos misères & de nos foibleſſes.

Avent. Sermon du jour de Noël.

L'orgueil a été la première ſource des troubles qui déchirent le cœur de l'homme. Quelles guerres, quelles fureurs cette funeſte paſſion n'a-t-elle pas allumées ſur la terre? De quels torrens de ſang n'a-t-elle pas inondé l'univers? Et l'hiſtoire des Peuples & des Empires, des Princes & des Conquérans, l'hiſtoire de tous les ſiécles & de toutes les Nations, qu'eſt-elle, que l'hiſtoire des calamités dont l'orgueil avoit depuis le commencement affligé les hommes? Le monde entier n'étoit qu'un théâtre lugubre, où cette paſſion hautaine & inſenſée donnoit tous les jours les ſcènes les plus ſanglantes. Mais ce qui ſe paſſoit au dehors, n'étoit que l'image des troubles que l'homme orgueilleux éprouvoit au-dedans de lui-même. Le deſir de s'élever étoit une vertu; la modération paſſoit pour lâcheté. Un homme ſeul bouleverſoit ſa patrie, renverſoit les loix & les coutumes, faiſoit des millions de malheureux, pour uſurper la première place parmi ſes citoyens; & le ſuccès de ſon cri-

me lui attiroit des hommages ; & ſon nom ſouillé du ſang de ſes frères, n'en avoit que plus d'éclat dans les annales publiques qui en conſervoient la mémoire ; & un ſcélérat heureux devenoit le plus grand homme de ſon ſiécle. Cette paſſion en deſcendant dans la foule étoit moins éclatante, mais elle n'en étoit pas moins vive & furieuſe. L'homme obſcur n'étoit pas plus tranquille que l'homme public ; chacun vouloit l'emporter ſur ſes égaux. L'Orateur, le Philoſophe ſe diſputoient, s'arrachoient la gloire, l'unique but de leurs travaux & de leurs veilles ; & comme les deſirs de l'orgueil ſont inſatiables, l'homme à qui il étoit alors honorable de s'y livrer tout entier, ne pouvant s'y fixer, ne pouvoit auſſi être calme & paiſible. L'orgueil devenu la ſeule ſource de l'honneur & de la gloire humaine, étoit devenu l'écueil fatal du repos & du bonheur des hommes.

Nous voulons qu'on nous approuve, qu'on applaudiſſe à nos défauts, comme à nos vertus ; & quoique nous ſentions nos foibleſſes, nous ſommes aſſez injuſtes pour exiger que les autres ne les voient pas, & qu'ils nous faſſent honneur de certaines qualités que nous nous reprochons à nous-

Carême. Sermon du Vendr. après les Cendres.

mêmes comme des vices. Nous voudrions que toutes les bouches ne s'ouvriſſent que pour publier nos louanges, & que le monde, qui ne pardonne rien, qui n'épargne pas même ſes maîtres, admirât en nous ce qu'il cenſure dans les autres.

Panég. de ſaint Jean-Baptiſte.

Mais c'eſt peu de vouloir nous attribuer les talens & les vertus que nous n'avons pas, nous diſputons même aux autres celles qu'ils ont. Il ſemble que leur réputation nous humilie, qu'on nous prive des louanges qu'on leur donne, & que les honneurs qu'ils reçoivent ſont des injuſtices qu'on nous fait. Incapables d'élévation, de vertu, de généroſité, nous ne pouvons la ſouffrir dans les autres, nous trouvons des taches où tout le monde admire des vertus; le mérite nous bleſſe & nous éblouit; & ne voulant pas nous défaire de nos vices, nous voudrions pouvoir ôter aux autres leurs vertus mêmes.

Myſtères. Serm. de l'Incarnation.

Un des caractères les plus marqués de l'orgueil, c'eſt cette impoſture de vanité qui cherche la gloire dans les humiliations mêmes, & qui ne paroît s'avilir aux yeux des hommes, qu'afin que leurs applaudiſſemens aillent la placer encore plus haut que n'étoit le lieu d'où elle étoit deſcendue. L'or-

gueil ſe cache pour être découvert; on ne fuit l'éclat qu'afin que l'éclat nous ſuive; on ne renonce aux honneurs, que pour être honoré; on ne ſouffre le mépris, que lorſqu'il nous eſt glorieux d'être mépriſés. L'orgueil a mille dédommagemens imperceptibles à nous-mêmes; & rien n'eſt plus rare qu'une humiliation volontaire qui ne conduit qu'à l'humilité.

Si la calomnie nous trouve patiens, c'eſt parceque nous prévoyons que la vérité va la confondre, & qu'elle tournera à notre gloire. Les œuvres humiliantes ne nous plaiſent, que parceque notre rang ne permet pas d'ignorer que nous nous abaiſſons: nous aimons les opprobres paſſagers, & où notre vanité voit des reſſources promptes; il faut quelque autre attrait qui nous adouciſſe le mépris, que le plaiſir d'être mépriſé. On pardonne; mais en faiſant ſentir qu'on eſt l'offenſé, & qu'on ſe relâche de ſon droit. On fait une avance de réconciliation; mais on n'eſt pas fâché qu'on ſache que la piété toute ſeule a part à cette démarche. On dit du bien de ceux qui nous calomnient; mais c'eſt pour ôter toute créance à leurs calomnies. Enfin il eſt difficile de ne pas ſe rechercher ſoi-même, & encore plus dans l'hu-

miliation que dans l'éclat, parceque plus l'homme ſemble s'oublier, plus l'orgueil eſt attentif à faire enſorte qu'il ſe retrouve.

DE L'AMBITION.

Petit Carême. Serm. du I. Dimanche.

L'AMBITION, ce deſir inſatiable de s'élever au deſſus & ſur les ruines mêmes des autres; ce ver qui pique le cœur, & ne le laiſſe jamais tranquille; cette paſſion qui eſt le grand reſſort des intrigues & de toutes les agitations des Cours, qui forme les révolutions des Etats, qui donne tous les jours à l'univers de nouveaux ſpectacles; cette paſſion qui oſe tout, & à laquelle rien ne coute, rend malheureux celui qui en eſt poſſédé. L'ambitieux ne jouit de rien; ni de ſa gloire, il la trouve obſcure: ni de ſes places, il veut monter plus haut: ni de ſa proſpérité, il ſéche & dépérit au milieu de ſon abondance: ni des hommages qu'on lui rend, ils ſont empoiſonnés par ceux qu'il eſt obligé de rendre lui-même: ni de ſa faveur, elle devient amère, dès qu'il faut la partager avec ſes concurrens: ni de ſon repos, il eſt malheureux à meſure qu'il eſt

eſt obligé d'être plus tranquille. Son Ambition, en le rendant ainſi malheureux, l'avilit encore & le dégrade. Que de baſſeſſes pour parvenir ! Il faut paroître, non pas tel qu'on eſt, mais tel qu'on nous ſouhaite. Baſſeſſe d'adulation ; on encenſe & on adore l'idole qu'on mepriſe : baſſeſſe de lâcheté ; il faut ſavoir eſſuyer des dégoûts, dévorer des rebuts, & les recevoir preſque comme des graces : baſſeſſe de diſſimulation ; point de ſentimens à ſoi, & ne penſer que d'après les autres : baſſeſſe de déréglement ; devenir les complices, & peut-être les miniſtres des paſſions de ceux de qui nous dépendons, & entrer en part de leurs déſordres, pour participer plus ſurement à leurs graces : enfin, baſſeſſe même d'hypocriſie ; emprunter quelquefois les apparences de la piété, jouer l'homme de bien pour parvenir, & faire ſervir à l'ambition la Religion même qui la condamne. Qu'on nous diſe après cela que c'eſt le vice des grandes ames : c'eſt le caractère d'un cœur lâche & rampant ; c'eſt le trait le plus marqué d'une ame vile. Le devoir tout ſeul peut nous mener à la gloire ; celle qu'on doit aux baſſeſſes & aux intrigues de l'ambition, porte toujours

avec elle un caractère de honte qui nous deshonore : elle ne promet les royaumes du monde & toute leur gloire, qu'à ceux qui ſe proſternent devant l'iniquité, & qui ſe dégradent honteuſement eux-mêmes. On reproche toujours nos baſſeſſes à notre élévation ; nos places rappellent ſans ceſſe les aviliſſemens qui les ont méritées ; & les titres de nos honneurs & de nos dignités, deviennent eux-mêmes les traits publics de notre ignominie.

Myſtères. Sermon de la Paſſion de N. S.

L'Ambition nous rend faux, lâches, timides, quand il faut ſoutenir les intérêts de la vérité. On craint toujours de déplaire, on veut toujours tout concilier, tout accommoder. On n'eſt pas capable de droiture, de candeur, d'une certaine nobleſſe qui inſpire l'amour de l'équité, & qui ſeule fait les grands hommes, les bons ſujets, les Miniſtres fidéles, & les Magiſtrats illuſtres. Ainſi on ne ſauroit compter ſur un cœur en qui l'ambition domine ; il n'a rien de ſûr, rien de fixe, rien de grand ; ſans principes, ſans maximes, ſans ſentimens, il prend toutes les formes, il ſe plie ſans ceſſe au gré des paſſions d'autrui ; prêt à tout également, ſelon que le vent tourne, ou à ſoutenir l'équité, ou à prêter ſa pro-

tection à l'injuſtice. On a beau dire que l'ambition eſt la paſſion des grandes ames ; on n'eſt grand que pour l'amour de la vérité, & lorſqu'on ne veut plaire que par elle.

Dans l'eſprit de l'Ambitieux, les ſuccès couvrent la honte des moyens : il veut parvenir, & tout ce qui le méne là, eſt la ſeule gloire qu'il cherche. Il regarde ces vertus romaines qui ne veulent rien devoir qu'à la probité, à l'honneur & aux ſervices, comme des vertus de romans & de théâtre, & croit que l'élévation des ſentimens pouvoit faire autrefois des héros de la gloire ; mais que c'eſt la baſſeſſe & l'aviliſſement qui font aujourd'hui ceux de la fortune. Petit Carême. Serm. du I. Dimanche.

Un homme livré à l'Ambition ne ſe laiſſe point rebuter par les difficultés qu'il trouve ſur ſon chemin ; il ſe refond, il ſe métamorphoſe, il force ſon naturel & l'aſſujettit à ſa paſſion. Né fier & orgueilleux, on le voit d'un air timide & ſoumis eſſuyer les caprices d'un Miniſtre, mériter par mille baſſeſſes la protection d'un ſubalterne en crédit, & ſe dégrader juſqu'à vouloir être redevable de ſa fortune à la vanité d'un commis, ou à l'avarice d'un eſclave. Vif & ardent pour le plaiſir, il conſume ennuyeuſement dans des anti- Myſtères. Serm. de la Viſitation de la Ste. Vierge.

chambres, & à la ſuite des Grands, des momens qui lui promettoient ailleurs mille agrémens. Ennemi du travail & de l'embarras, il remplit des emplois pénibles ; prend non-ſeulement ſur ſes aiſes, mais encore ſur ſon ſommeil & ſur ſa ſanté, dequoi y fournir. Enfin, d'une humeur ſerrée & épargnante, il devient libéral, prodigue même ; tout eſt inondé de ſes dons ; il n'eſt pas juſqu'à l'affabilité & aux égards d'un domeſtique qui ne ſoit le prix de ſes largeſſes.

Petit Carême. Serm. du I. Dimanche.

Si l'Ambition gagne & infecte le cœur des Rois ; ſi le Souverain oubliant qu'il eſt le protecteur de la tranquillité publique, préfère ſa propre gloire à l'amour & à la tranquillité de ſes peuples : s'il aime mieux conquérir des Provinces que de régner ſur les cœurs ; s'il lui paroît plus glorieux d'être le deſtructeur de ſes voiſins que le père de ſon peuple ; ſi le deuil & la déſolation de ſes ſujets eſt le ſeul chant de gloire qui accompagne ſes victoires ; s'il fait ſervir à lui ſeul une puiſſance qui ne lui eſt donnée que pour rendre heureux ceux qu'il gouverne ; en un mot, s'il n'eſt Roi que pour le malheur des hommes, & qu'il n'éléve l'idole de ſa grandeur que ſur les larmes & les débris des

Peuples & des Nations, quel fléau pour la terre ! Sa gloire ſera toujours ſouillée de ſang. Quelque inſenſé chantera peut-être ſes victoires ; mais les provinces, les villes, les campagnes en pleureront. On dreſſera des monumens ſuperbes pour immortaliſer ſes conquêtes ; mais les cendres encore fumantes de tant de villes autrefois floriſſantes ; mais la déſolation de tant de campagnes dépouillées de leur ancienne beauté ; mais les ruines de tant de murs ſous leſquels des citoyens paiſibles ont été enſevelis ; mais tant de calamités qui ſubſiſteront après lui, ſeront des monumens lugubres qui immortaliſeront ſa vanité & ſa folie. Il aura paſſé comme un torrent pour ravager la terre, & non comme un fleuve majeſtueux pour y porter la joie & l'abondance. Son nom ſera écrit dans les annales de la poſtérité parmi les conquérans ; mais l'on ne rappellera l'hiſtoire de ſon régne, que pour ſe ſouvenir des maux qu'il a faits aux hommes. Ainſi ſon orgueil ſera monté juſqu'au ciel, ſa tête aura touché dans les nuées, ſes ſuccès auront égalé ſes deſirs ; & tout cet amas de gloire ne ſera plus à la fin qu'un monceau de boue qui ne laiſſera après elle que l'infection & l'opprobre.

Myſtères. Sermon de la Paſſion de N. S.

L'Ambition nous rend la juſtice & la vérité odieuſes. On eſt embarraſſé du bon droit ; on voudroit que ceux qu'il faut perdre, pour plaire, euſſent toujours tort. On regarde comme un malheur d'être chargé de leur cauſe ; on cherche les moyens de s'en débarraſſer ; & loin d'embraſſer avec joie l'occaſion de prêter ſon miniſtère à l'innocent, on fuit la gloire d'une belle action, comme on devroit fuir l'infamie d'une baſſeſſe.

Petit Carême. Serm. du I. Dimanche.

Un Ambitieux ne connoît de loix que celles qui le favoriſent. Le crime qui l'éléve eſt pour lui comme une vertu qui l'ennoblit. Ami infidèle, l'amitié n'eſt plus rien pour lui, dès qu'elle intéreſſe ſa fortune. Mauvais citoyen, la vérité ne lui paroît eſtimable qu'autant qu'elle lui eſt utile. Le merite qui entre en concurrence avec lui, eſt un ennemi auquel il ne pardonne point. L'intérêt public céde toujours à ſon intérêt propre. Il éloigne des ſujets capables, & ſe ſubſtitue à leur place ; il ſacrifie à ſes jalouſies le ſalut de l'Etat ; & il verroit avec moins de regret les affaires publiques périr entre ſes mains, que ſauvées par les ſoins & par les lumières d'un autre.

DE LA VANITÉ.

ADMIRATEURS insensés de cette viciſſitude de fantômes, ſur quoi roule tout le ſiécle prélent, il faut aux hommes des ſpectacles pour les frapper, de vaſtes projets, des entrepriſes éclatantes, des emplois tumultueux. On a toujours chez eux des vertus obſcures, quand on n'a pas des vices glorieux; & ce n'eſt guères qu'aux grands défauts qu'ils ſavent accorder le nom de grand mérite. L'innocence des mœurs, la bonne-foi, l'affabilité, la clémence, l'application à ſes devoirs, la miſéricorde, ont je ne ſai quoi de tranquille & d'uni qui ne donne rien aux ſpectateurs: les merveilles de la Foi n'ont pas le même privilége que les illuſions des ſens. On diroit que pour mourir avec honneur, il faut avoir ſçu être autre choſe qu'homme de bien; la ſolennité des éloges veut preſque être ſoutenue par le faſte du héros qu'on loue; il ſemble que l'Orateur n'a jamais plus beſoin d'art que lorſqu'il n'a qu'à louer la vérité & la juſtice. Oraiſon funéb. de M. de Villars.

Lorſque déſabuſé du monde, on Myſtères.

Second Serm. de la Purification.

revient des égaremens des passions, on ne revient guères de la vanité & de l'entêtement du rang & de la naissance, & l'on veut que les titres entrent, pour ainsi dire, dans tout ce qu'on fait pour le Seigneur. Si l'on consacre des dons au Temple, les marques superbes du nom & des dignités en immortalisent la mémoire; si on élève des asyles de miséricorde, ces maisons deviennent des monumens publics de la grandeur de celles de leurs bienfaiteurs; & les signes de la vanité sont presque toujours la première chose qui paroît dans les œuvres saintes. Telle est la foiblesse, des Grands sur-tout. Les hommages obscurs ne plaisent pas; les œuvres de Religion qui nous confondent avec la foule, ne sont jamais de notre goût; il faut que tout ce que nous faisons pour le ciel, porte le caractère de ce que nous sommes sur la terre. On entre dans des œuvres de miséricorde, mais on en veut les premiers honneurs: on s'abaisse jusqu'aux ministères les plus vils de la charité, mais on s'abaisse avec faste, & dans cet abaissement même, on fait sentir qu'on est Grand: on se trouve dans des lieux secrets consacrés aux exercices humilians de la miséricorde,

mais on s'y fait annoncer par des distinctions de vanité ; & il ſemble qu'on ne veut pas courir le riſque de l'humiliation, ſans s'être préparé le dédommagement des éloges.

Les hommes n'admirent d'ordinaire que les grands événemens. La vie des Princes leur paroît vuide & obſcure, & ne les frappe plus, dès qu'ils n'y trouvent pas de ces actions d'éclat qui embelliſſent les hiſtoires, & auſquelles ſouvent ils n'ont prêté que leur nom. Ce ſont preſque toujours les paſſions qui immortaliſent les hommes dans l'eſprit des autres hommes. Les vices éclatans paſſent à la poſtérité ; une vertu toujours renfermée dans les bornes de ſon état, eſt à peine connue de ſon ſiécle. Un Prince qui a toujours préféré le devoir à l'éclat, paroît n'avoir point vécu ; il ne fournit rien à la vanité des éloges, dès qu'il n'a pas eu de ces deſſeins ambitieux qui troublent la paix des Etats, qui renverſent l'ordre des ſucceſſions & de la nature, qui portent par-tout la misère, l'horreur, la confuſion, & qui ne ménent à la gloire que par le crime. Il eſt beau de remporter des victoires, & de conquérir des Provinces ; mais qu'il eſt grand de n'avoir jamais été que ce qu'on devoit être ! La façon de pen-

Oraiſon Funéb. de M. le Dauphin.

ſer de la plupart des hommes, eſt là-deſſus digne d'étonnement. Il ſemble qu'on n'auroit plus rien à dire, dès qu'on n'auroit plus à louer que des vertus utiles au bonheur des Peuples & à la tranquillité des Empires ; & qu'il nous faut, pour le ſuccès de nos louanges, ou des crimes éclatans à pallier, ou des talens pernicieux au genre humain à honorer de pompeux éloges. Les hommes méritent bien de tels maîtres, dès qu'ils ſont capables de les admirer.

Myſtères. Serm. du jour de l'Aſſomption.

Toute notre vie eſt une étude de vanité qui nous montre toujours par les endroits par où nous croyons nous diſtinguer & plaire. Lors même que touchés de Dieu, & revenus de nos égaremens, nous avons pris le parti d'une vie chrétienne, nous voulons que le monde conſerve encore le ſouvenir des talens malheureux & des vains avantages que nous avons ſacrifiés en rompant avec lui. Nous ſommes flatés qu'on faſſe encore valoir par-là tous les jours notre ſacrifice, & qu'on nous faſſe honneur de ce que nous avons jugé nous-mêmes digne de mépris. Nous nous en élevons même en ſecret au-deſſus des autres, comme ſi nous avions plus donné à Dieu ; comme ſi, plus nous paroiſſons

nés pour le monde & pour les plaiſirs, plus il n'avoit pas fallu que ſa grace qui nous en a dégoûté, fût forte & abondante ; comme ſi les miſéricordes du Seigneur pour nous, pouvoient devenir le titre de notre ingratitude, & nous faire oublier nos misères. Ainſi ce qui a été l'occaſion de nos chûtes & de nos malheurs, devient ſouvent dans la piété même le motif de notre vanité déplorable ; ce qui devroit nous rendre plus miſérables à nos yeux, ne ſert ſouvent qu'à nous inſpirer du mépris pour les autres Ainſi, nous voulons participer en même tems à la gloire du monde & à la gloire de la vertu ; nous voulons qu'on loue en nous, & les merveilles de la grace, & les talens de la vanité ; & loin de cacher aux yeux des hommes ce que nous ſommes, nous voulons même qu'ils voient encore en nous ce que nous ſommes fâchés d'avoir été.

Dans les œuvres de miſéricorde, on n'a des yeux le plus ſouvent que pour les misères d'éclat, & on veut pieuſement mettre le public dans la confidence de ſes largeſſes. On prendra bien quelquefois des meſures pour les cacher, mais on n'eſt pas fâché qu'une indiſcrétion les trahiſſe : on ne cherchera pas les regards publics, Carême. Serm. du IV. Dimanche.

mais on ſera ravi que les regards publics nous ſurprennent ; & l'on regarde preſque comme perdues, les libéralités qui ſont ignorées. Nos Temples & nos Autels n'étalent-ils pas de toutes parts, avec leurs dons, les noms & les marques de leurs bienfaiteurs, c'eſt-à-dire, les monumens publics de la vanité de nos pères & de la nôtre ? Si l'on ne vouloit que l'œil inviſible du Père céleſte pour témoin, à quoi bon cette vaine oſtentation ? Craignons-nous que le Seigneur oublie nos offrandes ? Faut-il que du fond du Sanctuaire où nous l'adorons, il ne puiſſe jetter ſes regards ſans en retrouver le ſouvenir ? Si nous ne nous propoſons que de lui plaire, pourquoi expoſer nos largeſſes à d'autres yeux qu'aux ſiens ? pourquoi ſes Miniſtres eux-mêmes, dans les fonctions les plus redoutables du Sacerdoce, paroîtront-ils à l'Autel, où ils ne devroient porter que les péchés du peuple, chargés & revêtus des marques de notre vanité ? pourquoi ces titres & ces inſcriptions, qui immortaliſent ſur des murs ſacrés nos dons & notre orgueil ? N'étoit-ce pas aſſez que ces dons fuſſent écrits de la main même du Seigneur dans le livre de vie ? pourquoi graver ſur le marbre, qui périra,

le mérite d'une action que la charité avoit pu rendre immortelle?

Rien de plus rare que de vouloir sincèrement que les hommes oublient ce qui peut nous faire honneur dans leur esprit. Nous regardons cet oubli comme une injure ; nous voudrions que tout le monde lût sur notre front, pour ainsi dire, nos talens, nos vertus, notre rang & notre naissance ; & jusque dans ces asyles saints, où on a mis aux pieds de l'autel les dépouilles du monde & de toute sa gloire, on reprend souvent d'une main, le vain étalage qu'on avoit semblé sacrifier de l'autre. On étale encore sous l'obscurité du voile saint, le faux éclat du monde & de la naissance ; on veut retrouver dans le lieu de l'humilité, les distinctions qu'on avoit mépriſées dans le monde ; & dans le sanctuaire même de l'Epoux, on se fait valoir par d'autres titres que par le titre sublime de son épouse. Mystères. Serm. du jour de l'Assomption.

L'Eglise n'a pas assez de priviléges pour satisfaire la vanité de ses bienfaiteurs. Leurs places y sont marquées dans le sanctuaire ; leurs tombeaux y paroissent jusques sous l'Autel, où ne devroient reposer que les cendres des Martyrs. On leur rend même des honneurs qui devroient être réservés à la Carême. Serm. du IV. Dimanche.

gloire du Sacerdoce ; & s'ils ne portent pas la main à l'encenſoir, ils veulent du moins partager avec le Seigneur l'encens qui brûle ſur ſes Autels.

DE LA JALOUSIE.

Carême. Sermon du Vendr. Saint.

TOUS les traits les plus odieux ſemblent ſe réunir dans un cœur où domine la jalouſie. Il n'eſt point de baſſeſſe que cette paſſion ou ne conſacre, ou ne juſtifie : elle éteint même les ſentimens les plus nobles de l'éducation & de la naiſſance ; & dès que ce poiſon a gagné le cœur, on trouve des ames de boue, où la nature avoit d'abord placé des ames grandes & bien nées. Les hommes les plus décriés & les plus perdus, on les adopte, dès qu'ils veulent bien adopter & ſervir l'amertume ſecrette qui nous dévore. Ils nous deviennent chers, dès qu'ils veulent bien devenir les vils inſtrumens de notre paſſion ; & ce qui devoit les rendre encore plus hideux à nos yeux, efface en un inſtant toutes leurs taches. On érige en mérite le zèle qu'ils étalent pour nos intérêts ; & on leur fait une vertu d'un miniſtère infâme dont on rougit tout bas ſoi-même.

Comme la jalouſie a quelque choſe de bas & de lâche, & qu'elle eſt un aveu ſecret que nous nous faiſons à nous-mêmes de notre médiocrité, elle ſe montre toujours à nous ſous des dehors étrangers, & qui nous la rendent méconnoiſſable. Mais ſi nous approfondiſſons notre cœur, nous verrons que tous ceux ou qui nous effacent, ou qui brillent trop à nos côtés, ont le malheur de nous déplaire; que nous ne trouvons aimables que ceux qui n'ont rien à nous diſputer; que tout ce qui nous paſſe ou nous égale, nous contraint & nous gêne; & que pour avoir droit à notre amitié, il faut n'en avoir aucun à nos prétentions & à nos eſpérances. Carême. Sermon du Vendredi après les Cendres.

De toutes les paſſions que les hommes oppoſent à la vérité, la jalouſie eſt la plus dangereuſe, parcequ'elle eſt la plus incurable. C'eſt un vice qui méne à tout, parcequ'on ſe le déguiſe toujours à ſoi-même; c'eſt l'ennemi éternel du mérite & de la vertu; tout ce que les hommes admirent, l'enflamme & l'irrite; il ne pardonne qu'au vice & à l'obſcurité; & il faut être indigne des regards publics, pour mériter ſes égards & ſon indulgence. Petit Carême. Serm. du Vendr. Saint.

On diſpute tout haut à ceux dont Myſtères

Sermon de la Paſſion de notre Seigneur.

on regarde l'élévation avec des yeux d'envie, des talens & des qualités louables, qu'on eſt forcé de leur accorder en ſecret. On trouve à leurs vertus mêmes un mauvais côté, quand on ne peut les traveſtir en vices. La même jalouſie nous éclaire ſur ce qu'ils ont d'eſtimable, & nous le fait mépriſer. On eſt ravi de mettre le public contre eux, tandis que notre conſcience, mieux inſtruite, les juſtifie. Ainſi le plaiſir qu'on a de tromper les autres à leur égard, n'eſt jamais parfait, parcequ'on ne ſauroit réuſſir à ſe tromper ſoi-même. On ſe glorifie des autres paſſions. Un ambitieux ſe fait honneur de ſes prétentions & de ſes eſpérances; un vindicatif met ſa gloire à faire éclater ſes reſſentimens; un voluptueux ſe vante de ſes excès & de ſes débauches; mais il y a je ne ſai quoi de bas dans la jalouſie, qui fait qu'on ſe la cache à ſoi-même. C'eſt la paſſion des ames lâches; c'eſt un aveu ſecret qu'on ſe fait à ſoi-même de ſa propre médiocrité, c'eſt un aveuglement qui nous ferme les yeux ſur tout ce qu'il y a de plus bas & de plus indigne. On eſt capable de tout, dès qu'on peut être ennemi du mérite & de l'innocence.

Carême.

La jalouſie eſt le vice des Grands.

Jaloux

Jaloux de la réputation d'autrui, la gloire qui ne leur appartient pas eſt pour eux une tache qui les flétrit & qui les deshonore. Jaloux des graces qui tombent à côté d'eux, il ſemble qu'on leur arrache celles qui ſe répandent ſur les autres. Jaloux de la faveur, on eſt digne de leur haine & de leur mépris, dès qu'on l'eſt de l'amitié & de la confiance du maître. Jaloux même des ſuccès glorieux à l'Etat, la joie publique eſt ſouvent pour eux un chagrin ſecret & domeſtique. Les victoires remportées par leurs rivaux ſur les ennemis, leur ſont plus amères qu'à nos ennemis mêmes. Leur maiſon eſt une maiſon de deuil & de triſteſſe, tandis qu'une autre triomphe, & reçoit au milieu de la Capitale les acclamations publiques : & peu contens d'être inſenſibles à la gloire des événemens, ils cherchent à ſe conſoler, en s'efforçant de les obſcurcir par la malignité des réflexions & des cenſures. Serm du III. Dimanche.

Tout s'empoiſonne entre les mains de la jalouſie. La piété la plus avérée, n'eſt plus qu'une hypocriſie mieux conduite : la valeur la plus éclatante, une pure oſtentation, ou un bonheur qui tient lieu de mérite : la réputation la mieux établie, une erreur publique, Petit Carême. Serm. du Vendr. Saint.

où il entre plus de prévention que de vérité : les talens les plus utiles à l'Etat, une ambition démesurée qui ne cache qu'un grand fonds de médiocrité & d'insuffisance : le zèle pour la Patrie, un art de se faire valoir & de se rendre nécessaire : les succès mêmes les plus glorieux, un assemblage de circonstances heureuses, qu'on doit à la bisarrerie du hasard, plus qu'à la sagesse des mesures : la naissance la plus illustre, un grand nom sur lequel on est enté, & qu'on ne tient pas de ses ancêtres. Enfin la langue du jaloux flétrit tout ce qu'il touche ; & ce langage si honteux est pourtant le langage commun des Cours : c'est lui qui lie les sociétés & les commerces ; chacun se cache la plaie secrette de son cœur, & chacun se la communique. On a honte du nom de vice, & l'on se fait honneur du vice même.

Mystères. Serm. de la Passion de N. S.

La jalousie se glisse jusques dans le sanctuaire des Rois & dans le Conseil des Princes, divise ceux que l'intérêt commun, le bien public, l'amour du Prince & de la Patrie devroit réunir. On cherche à se détruire aux dépens des affaires & des nécessités publiques. Les malheurs publics ont pris mille fois leur source dans les jalousies particulières. On oublie tout ce qu'on

doit à la Patrie & à soi-même; & il n'est plus rien de sacré pour un cœur que la jalousie aigrit & infecte. Elle fait de la société un théâtre affreux, où les hommes ne semblent paroître ensemble que pour se dévorer & se détruire, & où la décadence des uns fait toujours le triomphe & la victoire des autres.

Le zèle du bien public devient tous les jours comme la décoration & l'apologie de la jalousie. Il semble qu'on ne craint que pour l'Etat, & on n'envie que les places de ceux qui gouvernent. On blâme le choix du maître, comme tombant sur des sujets incapables; mais ce n'est pas l'intérêt public qui nous pique, c'est la jalousie & le chagrin de n'avoir pas été nous-mêmes choisis: les places où nous aspirons ne sont jamais, selon nous, données au mérite La faveur du maître & le bien de l'Etat, ne nous paroissent jamais aller ensemble. On se donne pour amateur de la Patrie, & on n'en aime que les honneurs & les prééminences: on étale le titre de bon citoyen, & on cache dessous celui de jaloux: on a sans cesse l'Etat dans la bouche, & la jalousie dans le cœur: on paroît contristé quand les événemens sont malheureux, & ne répondent pas aux

Petit Carême. Serm. du Vendr. Saint.

vûes & aux meſures de ceux qui ſont en place ; & l'on s'applaudit plus du blâme qui en retombe ſur eux, qu'on n'eſt touché des maux qui en peuvent revenir à la Patrie. Et combien de fois a-t-on vu des hommes publics ſacrifier l'Etat à leurs jalouſies particulières ; faire échouer des entrepriſes glorieuſes à la Patrie, de peur que la gloire n'en rejaillît ſur leurs rivaux ; ménager des événemens capables de renverſer l'Empire, pour enſevelir leurs concurrens ſous ſes ruines ; & riſquer de tout perdre, pour faire périr un ſeul homme ?

DE LA VENGEANCE.

Carême. Serm. du Vendredi après les Cendres.

IL n'eſt guères de réconciliations qui changent le cœur, & qui ne ſoient une fauſſe apparence de retour. On ſe réconcilie pour céder aux inſtances de ſes amis ; pour éviter un certain éclat déſagréable qu'une guerre déclarée attireroit après ſoi, & qui pourroit retomber ſur nous-mêmes ; pour ne pas s'interdire certaines ſociétés dont il faudroit ſe bannir, ſi l'on s'obſtinoit à vouloir être irréconciliable avec ſon frère. On ſe réconcilie

par déférence pour les Grands, qui exigent de nous cette complaisance ; pour se faire une réputation de modération & de grandeur d'ame ; pour ne pas donner des scènes au public, qui ne répondroient pas à l'idée que nous voulons qu'on ait de nous ; pour couper court aux plaintes éternelles, & aux discours outrageans d'un ennemi qui peut-être nous connoît trop, & a été trop avant dans notre confidence, pour ne pas mériter que nous le ménagions, & qu'une réconciliation lui impose silence.

On voit dans le monde des personnes publiques, des familles d'un grand nom, garder encore ensemble certaines mesures de bienséance qu'on ne peut rompre sans scandale, & néanmoins vivre dans des intérêts différens, dans des sentimens publics & déclarés d'envie, de jalousie, d'animosité mutuelle ; se croiser, se détruire, se regarder avec des yeux jaloux ; faire chacun de ses créatures les partisans de ses ressentimens & de son aversion ; partager le monde, la Cour, la Ville ; faire de ses dissensions domestiques la querelle du public, & établir cette opinion & ce scandale dans le monde, qu'on ne s'aime point, qu'on voudroit se détruire mutuellement ; qu'on gar-

de encore, à la vérité, les apparences, mais qu'au fond les intérêts & les affections ſont pour toujours & ſans retour éloignés : & cependant de part & d'autre on vit dans une réputation de piété, & dans la pratique des bonnes œuvres ; & les Miniſtres de la pénitence qui auroient dû être les juges de notre haine, en deviennent ſouvent les apologiſtes, ſe partagent avec le public, entrent dans les animoſités & dans les préventions de leurs pénitens, publient l'équité de leurs querelles, & font que le ſeul reméde deſtiné à guérir le mal, ne ſert qu'à le revêtir des apparences du bien, & le rendre plus incurable.

On croit d'ordinaire que le Légiſlateur des Juifs avoit uſé d'une eſpèce d'indulgence & de ménagement, en publiant la loi du pardon des offenſes; qu'obligé de ménager la foibleſſe d'un Peuple charnel, & d'ailleurs perſuadé que de toutes les vertus, l'amour des ennemis étoit celle qui coutoit le plus au cœur de l'homme, il s'étoit contenté de régler la vengeance & de lui preſcrire des bornes. Ce n'eſt pas que pour prévenir de grands excès, il eût eu deſſein d'en autoriſer de moindres : cette loi, comme toutes les autres, avoit ſa ſainteté, ſa bonté, ſa juſti-

ce ; mais c'étoit plutôt un établiſſement de police, qu'une régle de piété. Elle étoit propre à maintenir la tranquillité extérieure de l'Etat ; mais elle ne touchoit point au cœur, & n'alloit pas juſqu'à la racine des haines & des vengeances. On s'y propoſoit ſeulement, ou d'arrêter l'aggreſſeur en le menaçant de la même peine dont il auroit affligé ſon frère, ou de mettre un frein à la vivacité de l'offenſé, en lui laiſſant craindre que s'il excédoit dans la ſatisfaction, il s'expoſoit à ſouffrir lui-même le ſurplus de ſa vengeance.

Des hommes qui ne laiſſent paroître aucun ſigne de piété, ſe réconcilient pourtant tous les jours avec leurs ennemis ; & eux qui ne ſauroient ſe vaincre ſur les devoirs les plus aiſés de la vie chrétienne, paroiſſent des héros dans l'accompliſſement de celui-ci, le plus difficile de tous. C'eſt que ce ſont des héros de la vanité, & non pas de la charité : c'eſt qu'ils laiſſent de la réconciliation, ce qu'elle a d'héroïque & de pénible devant Dieu, qui eſt l'oubli de l'injure & le changement de notre cœur envers notre ennemi, & ils n'en retiennent que ce qu'elle a de glorieux devant les hommes, qui eſt une apparence de mo-

dération, & une facilité à revenir que le monde lui-même loue.

La morale des Philoſophes avoit mis le pardon des offenſes au nombre des vertus; mais c'étoit un précepte de vanité plutôt qu'une régle de diſcipline. C'eſt que la vengeance leur ſembloit traîner après elle je ne ſai quoi de bas & d'emporté, qui eût défiguré le portrait & l'orgueilleuſe tranquillité de leur Sage : c'eſt qu'il leur paroiſſoit honteux de ne pouvoir ſe mettre au-deſſus d'une offenſe. Le pardon des ennemis n'étoit donc fondé que ſur le mépris qu'on avoit pour eux. On ſe vengeoit en dédaignant la vengeance, & l'orgueil ſe relâchoit ſans peine du plaiſir de nuire à ceux qui nous avoient nui, par la gloire qu'il trouvoit à les mépriſer.

DE L'AVARICE.

Tome III. Des Conf. de la compaſſion des pauvres.

L'AVARE n'amaſſe que pour amaſſer; ce n'eſt pas pour fournir à ſes beſoins; il ſe les refuſe. Son argent lui eſt plus précieux que ſa ſanté, que ſa vie, que lui-même. Toutes ſes actions, toutes ſes vûes, toutes ſes affections ne ſe rapportent qu'à cet indigne

indigne objet. Perſonne ne s'y trompe, & il ne prend aucun ſoin de dérober aux yeux du Public le miſérable penchant dont il eſt poſſédé : car tel eſt le caractère de cette honteuſe paſſion, de ſe manifeſter de tous les côtés, de ne faire au-dehors aucune démarche qui ne ſoit marquée de ce maudit caractère, & de n'être un myſtère que pour celui ſeul qui en eſt poſſédé. Toutes les autres paſſions ſauvent du moins les apparences ; on les cache aux yeux du public : une imprudence peut quelquefois les dévoiler ; mais le coupable cherche autant qu'il eſt en ſoi les ténébres ; mais pour la paſſion de l'avarice, l'avare ne ſe la cache qu'à lui-même. Loin de prendre des précautions pour la dérober aux yeux du public, tout l'annonce en lui, tout la montre à découvert ; il la porte écrite dans ſon langage, dans ſes actions, dans toute ſa conduite, &, pour ainſi dire, ſur ſon front.

L'âge & les réflexions guériſſent d'ordinaire les autres paſſions ; au lieu que l'avarice ſemble ſe ranimer & reprendre de nouvelles forces dans la vieilleſſe. Plus on avance vers ce moment fatal, où tout cet amas ſordide doit diſparoître, & nous être enlevé, plus on s'y attache ; plus la mort ap-

proche, plus on couvre des yeux ſon miſérable tréſor, plus on le regarde comme une précaution néceſſaire pour un avenir chimérique. Ainſi l'âge rajeunit, pour ainſi dire, cette indigne paſſion. Les années, les maladies, les réflexions, tout l'enfonce plus profondément dans l'ame; & elle ſe nourrit & s'enflamme par les remédes mêmes qui guériſſent & éteignent toutes les autres. On a vu des hommes dans une décrépitude où à peine leur reſtoit-il aſſez de force pour ſoutenir un cadavre tout prêt à retomber en pourriture, ne conſerver dans la défaillance totale des facultés de leur ame, un reſte de ſenſibilité, &, pour ainſi dire, de ſigne de vie, que pour cette indigne paſſion: elle ſeule ſe ſoutenir, ſe ranimer ſur les débris de tout le reſte; le dernier ſoupir être encore pour elle; les inquiétudes des derniers momens, la regarder encore; & l'infortuné qui meurt, jetter encore des regards mourans qui vont s'éteindre ſur un argent que la mort lui arrache, mais dont elle n'a pu arracher l'amour de ſon cœur.

DE L'AMOUR-PROPRE.

Mystères: I. Sermon de la Purificat.

COMME nous nous aimons beaucoup nous-mêmes, & que nous ne mettons point de bornes à nos désirs; nous ne sommes jamais contens de notre état, de notre élévation, de nos places; nous trouvons toujours qu'il manque quelque chose à l'avidité de notre amour-propre. Si nous n'avons pas tout ce que nous désirons, nous ne comptons pour rien ce que nous avons: nous nous épuisons en vues, en prétentions, en projets, en mesures: nous ne saurions jouir tranquillement de ce que la Providence nous offre: ce qui nous manque nous inquiéte plus que ce que nous possédons ne réussit à nous satisfaire. Tant que nous voyons devant nous quelque chemin à faire, nous ne saurions nous en tenir à ce qui est déja fait. Semblables à un pilote qui marche en haute mer, quand nous sommes arrivés tout le plus loin que nos yeux & nos espérances pouvoient s'étendre, nous découvrons de ce nouveau point de vûe, de nouveaux païs & des espaces immenses qui raniment nos pré-

tentions. Plus nous nous élevons, plus nos vûes s'étendent ; plus nous nous avançons, plus nous voyons de chemin à faire. Le terme de nos déſirs, quand nous y ſommes arrivés, n'eſt plus que la voie qui nous conduit à d'autres ; & notre état préſent n'eſt jamais celui qui nous plaît. La deſtinée que Dieu nous fait, n'eſt jamais celle que nous nous faiſons à nous-mêmes. Nous ſommes ingénieux à nous rendre malheureux, nous conjurons ſans ceſſe contre notre propre repos ; & pour nous dégoûter d'un bien que nous avons long-tems déſiré, il ſuffit que la Providence nous l'accorde.

Avent. Sermon du II. Dimanche.

Si nous ſommes dans l'affliction, nos peines nous paroiſſent toujours exceſſives, par l'excès de l'amour que nous nous portons à nous-mêmes ; & c'eſt la vivacité de notre amour-propre qui forme celle de nos ſouffrances. Nos pertes ne deviennent ſi douloureuſes, que par nos attachemens outrés qui nous lioient aux objets perdus ; on n'eſt vivement affligé, que lorſqu'on eſt vivement attaché, & l'excès de nos afflictions, eſt toujours l'excès de nos amours injuſtes. Tout ce qui nous regarde, nous le groſſiſſons toujours ; cette idée même de ſingularité dans nos malheurs, flate

notre vanité, en même tems qu'elle autorise nos murmures. Nous ne voulons jamais ressembler aux autres; nous trouvons une maniére de plaisir secret à nous persuader que nous sommes seuls de notre espéce. Nous voudrions que tous les hommes ne fussent occupés que de nos malheurs, comme si nous étions les seuls malheureux de la terre.

Notre amour-propre nous fait tout rapporter à nous-mêmes; nous faisons servir tout ce qui nous environne à nous seuls, comme si tout étoit fait pour nous; nous ne comptons tout ce qui se passe dans le monde que par rapport à nous: en un mot, nous vivons comme si nous étions seuls dans l'univers, & que l'univers entier ne fût fait que pour nous seuls. Ainsi nous, qui ne sommes qu'un atôme imperceptible au milieu de ce vaste univers, nous voudrions en faire mouvoir toute la machine au gré de nos seuls désirs; que tous les événemens s'accommodassent à nos vûes; que le soleil ne se levât & ne se couchât que pour nous seuls: nous voudrions être la fin de tous les desseins de Dieu, comme nous nous établissons nous-mêmes la fin unique de tous nos projets sur la terre. Ainsi nous ne jugeons

il la rend encore plus odieuſe, par ſa fierté & par ſes dédains orgueilleux pour les autres hommes qu'il voit au-deſſous de lui. Il regarde comme un malheur & une malédiction, une médiocrité innocente. Il n'a que des diſcours amers & piquans, pour ceux que ſon crédit & ſa fortune forcent d'avoir recours à lui; & s'il leur fait eſpérer quelque protection, c'eſt pour ajouter le menſonge & la mauvaiſe foi à l'inſolence, & achever d'accabler de douleur les malheureux, en rendant leurs ſollicitations & leurs peines inutiles. Ils ont beau réclamer ſes promeſſes, leurs plaintes ne leur attirent que des injures & des imprécations : ſa bouche ne s'ouvre que pour les inſulter & les maudire; & il s'applaudit de les avoir abuſés, comme ſi c'étoit une gloire pour lui d'avoir dépouillé tout ſentiment d'humanité & de bonne-foi envers les autres hommes.

Si l'héritage de l'innocent eſt à ſa bienſéance; ſi ſa fortune met quelque obſtacle à la ſienne, ou s'il craint qu'inſtruit de ſes malverſations, il ne ſe faſſe une obligation de conſcience de les découvrir; il brigue la faveur des Grands, il fait de nouvelles liaiſons avec ceux qui ſont en place pour

le perdre : il prodigue pour cela en ſecret ſes biens & ſes tréſors ; il met des hommes puiſſans d'intelligence avec lui ; & s'il paroît ſe repoſer & ne plus agir, ce n'eſt que lorſque tous ſes piéges ſont tendus ; que la perte de l'innocent eſt ſûre, & qu'il ne peut plus échapper à la malignité de ſes artifices.

L'injuſtice a ſans ceſſe les yeux attachés ſur le pauvre, pour trouver le temps de l'opprimer. C'eſt un lion caché à l'entrée de ſa caverne, qui attend ſa proie avec impatience. Comblé & jamais raſſaſié de richeſſes, il regarde de tous côtés pour découvrir des hommes deſtitués de tout crédit, & qu'il puiſſe opprimer plus ſurement ſans rien craindre. Malheur à ceux qui tombent ſous ſes yeux ; quelque médiocrement partagés qu'ils ſoient des biens de la fortune, ils en ont encore aſſez pour irriter la ſoif de ce lion altéré du ſang des pauvres. Il lui ſuffit qu'ils ſoient ſans appui & ſans défenſe ; ils tombent tôt ou tard dans les piéges qu'il leur prépare en ſecret, & ils deviennent ſa proie.

Les hommes ſont ſi corrompus, que le déſir d'amaſſer peupleroit la terre de tyrans, ſi une chute ſoudaine, ſi l'écroulement fatal & imprévu de

toute leur fortune, ſi un coup frappé par une main inviſible, ne jettoit l'épouvante & la conſternation parmi leurs imitateurs, & n'apprenoit aux hommes qu'il y a au-deſſus de nous un Etre ſuprême qui préſide aux choſes de la terre. Le monde ne ſeroit bientôt plus qu'un cahos informe, par le bouleverſement général qu'ils y cauſeroient. Ils en banniroient toute bonne-foi, toute ſureté, toute pudeur, & les ſeuls crimes qu'ils ne commettroient point, ce ſeroient ceux qu'ils ſe trouveroient dans l'impuiſſance de commettre. Mais lorſque ſortant de tems en tems de ſon ſecret, le Seigneur frappe ces grands coups qui étonnent l'univers, & qu'abattant ces têtes altières qui s'élevoient dans les nues, comme pour aller l'outrager juſque dans ſa demeure ſainte, il agit en maître & en ſouverain; alors le méchant effrayé, s'il ne dépouille pas la volonté de mal faire, en ſuſpend du moins les effets: il craint que la foudre qui gronde encore, ne vienne le frapper à ſon tour.

L'homme injuſte ſent-il qu'il ſeroit trop dangereux pour lui d'opprimer publiquement ſes frères; il a recours à la ruſe; il n'en eſt aucune dont il ne s'aviſe. Les plus baſſes, les plus indi-

gnes ſont employées ſans remords, dès qu'elles peuvent faciliter ſes deſſeins criminels. Pourvu qu'il parvienne à dépouiller le malheureux, & à ſe revêtir de ſes dépouilles ; la fraude, l'artifice, la perfidie, le parjure, ne ſont comptés pour rien. Ceux qu'il veut opprimer, il les attire dans ſes filets par des paroles douces, & par tous les ſemblans de l'amitié ; il leur laiſſe croire qu'ils vont trouver en lui un protecteur & un aſyle ; il les leurre de mille apparences frivoles : s'il faut employer le nom redoutable du Seigneur pour confirmer ſes promeſſes, & raſſurer leur défiance, il n'en fait pas de ſcrupule. Mais quand une fois ils ſe ſont fiés à lui, & qu'il les tient dans ſes piéges, il dépouille tous ces vains dehors de douceur & d'humanité : ce n'eſt plus qu'un maître cruel & farouche, qui ſe croit tout permis ſur ſon eſclave ; il tombe ſur lui avec une barbarie que rien ne peut adoucir ; il l'écraſe, & rien ne peut aſſouvir ſa fureur, tant qu'il reſte encore au malheureux quelque reſſource pour ſortir de l'abîme où il l'a précipité.

DE L'ADULATION.

Avent. Sermon de l'Epiphanie.

SI nous voulons nous ſuivre nous-mêmes dans le détail de nos devoirs, de nos liaiſons, de nos entretiens, nous verrons que tous nos diſcours & toutes nos démarches ne ſont que des adouciſſemens de la vérité, & des tempéramens pour la réconcilier avec les préjugés ou les paſſions de ceux avec qui nous avons à vivre. Nous ne leur montrons jamais la vérité que par les endroits par où elle peut leur plaire; nous trouvons toujours un beau côté dans leurs vices les plus déplorables; & comme toutes les paſſions reſſemblent toujours à quelque vertu, nous ne manquons jamais de nous ſauver à la faveur de cette reſſemblance.

Petit Carême. Sermon de la Purification.

Les Grands veulent être applaudis; & comme l'imitation eſt de tous les applaudiſſemens le plus flateur & le moins équivoque, on eſt ſûr de leur plaire dès qu'on s'étudie à leur reſſembler. Ils ſont ravis de trouver dans leurs imitateurs l'apologie de leurs vices; & ils cherchent avec complaiſance dans tout ce qui les en-

vironne, de quoi se rassurer contre eux-mêmes.

Est-il étonnant que les hommes injustes & dissolus oublient Dieu dans la prospérité ? Tout ce qui les environne les séduit & les endort par des adulations éternelles. Leurs desirs les plus iniques, leurs démarches les plus criminelles, trouvent toujours des éloges dans des bouches viles & mercénaires. On donne à leurs vices les plus crians, les noms respectables de la vertu. Ils se croient tout permis, parce que tout ce qu'ils se permettent est applaudi. Ils ne méritent pas de connoître la vérité, parcequ'ils ne l'aiment pas. Ils s'applaudissent eux-mêmes de leurs passions, & jouissent paisiblement de leur erreur : ils aiment à être séduits ; & la séduction des adulations ne manque jamais à ceux qui l'aiment, & qui peuvent se l'attirer par des récompenses. Paraphrase du Psaume IX.

Quiconque flate ses maîtres, les trahit. La perfidie qui les trompe, est aussi criminelle que celle qui les détrône : la vérité est le premier hommage qu'on leur doit. Il n'y a pas loin de la mauvaise-foi du flateur à celle du rebelle : on ne tient plus à l'honneur & au devoir, dès qu'on ne tient Petit Carême. Serm. du I. Dimanche.

plus à la vérité qui ſeule honore l'homme, & qui eſt la baſe de tous les devoirs. La même infamie qui punit la perfidie & la révolte, devroit être deſtinée à l'adulation. La ſureté publique doit ſuppléer aux loix qui ont omis de la compter parmi les grands crimes auſquels elles décernent des ſupplices : car il eſt auſſi criminel d'attenter à la bonne-foi des Princes, qu'à leur perſonne ſacrée ; de manquer à leur égard de vérité, que de manquer de fidélité, puiſque l'ennemi qui veut nous perdre eſt encore moins à craindre que l'adulateur qui ne cherche qu'à nous plaire.

Avent. Sermon de l'Epiphanie.

Tous les jours, devant un ambitieux, nous parlons de l'amour de la gloire & du deſir de parvenir, comme les ſeuls penchans qui font les grands hommes. Nous flatons ſon orgueil, nous allumons ſes deſirs par des eſpérances & des prédictions flateuſes & chimériques, nous nourriſſons l'erreur de ſon imagination, en lui rapprochant des fantômes dont il ſe repaît ſans ceſſe lui-même. Nous oſons peut-être en général, plaindre les hommes de tant s'agiter pour des choſes que le hazard diſtribue, & que la mort va nous ravir demain ; mais

nous n'oſons blâmer l'inſenſé qui ſacrifie à cette fumée ſon repos, ſa vie, & ſa conſcience.

Devant un vindicatif, nous juſtifions ſon reſſentiment & ſa colère ; nous adouciſſons ſon crime dans ſon eſprit, en autoriſant la juſtice de ſes plaintes. Nous ménageons ſa paſſion, en exagérant le tort de ſon ennemi. Nous oſons peut-être dire qu'il faut pardonner ; mais nous n'oſons pas ajouter que le premier degré du pardon, c'eſt de ne plus parler de l'injure qu'on a reçue.

Devant un courtiſan mécontent de ſa fortune, & jaloux de celle des autres, nous lui montrons ſes concurrens par les endroits les moins favorables. Nous jettons habilement un nuage ſur leur mérite & ſur leur gloire, de peur qu'elle ne bleſſe les yeux jaloux de celui qui nous écoute. Nous diminuons, nous obſcurciſſons l'éclat de leurs talens & de leurs ſervices ; & par nos ménagemens injuſtes, nous aigriſſons ſa paſſion, nous l'aidons à s'aveugler, & à regarder comme des honneurs qu'on lui ravit, tous ceux qu'on répand ſur ſes rivaux.

Devant un prodigue, ſes profuſions ne ſont plus, dans notre bouche, qu'un air de généroſité & de magnifi-

cence. Devant un avare, ſa dureté, & ſa ſordidité ne ſont plus qu'une ſage modération, & une bonne conduite domeſtique. Devant un Grand, ſes préjugés & ſes erreurs trouvent toujours en nous des apologies toutes prêtes. On reſpecte ſes paſſions comme ſon autorité, & ſes préjugés deviennent toujours les nôtres.

Petit Carême. Serm. du I. Dimanche.

Les conſeils agréables ſont rarement des conſeils utiles; & ce qui flate les Souverains, fait d'ordinaire le malheur des Sujets. Par l'adulation, les vices des Grands ſe fortifient; leurs vertus mêmes ſe corrompent: & quelle reſſource peut-il reſter à des paſſions qui ne trouvent autour d'elles que des éloges? Comment pourrions-nous haïr & corriger ceux de nos défauts que l'on loue, puiſque ceux mêmes que l'on cenſure, trouvent encore au-dedans de nous, non-ſeulement des penchans, mais des raiſons même qui les défendent. Nous nous faiſons à nous-mêmes l'apologie de nos vices; l'illuſion peut-elle ſe diſſiper, lorſque tout ce qui nous environne nous les donne pour des vertus?

Petit Carême. Serm. du Vendr. Saint.

C'eſt ſervir à la gloire du Prince, que de ne pas ſervir à ſes paſſions. Il eſt beau d'oſer s'expoſer à ſon indigna-

tion,

tion, plutôt que de manquer à la fidélité qu'on lui a jurée. Et ſi les Princes peuvent compter ſur un ami fidéle, il faut qu'ils le cherchent parmi ceux qui les ont aſſez aimés pour avoir eu le courage d'oſer quelquefois leur déplaire. Plus ceux qui leur applaudiſſent ſans ceſſe ſont nombreux, plus l'homme vertueux, qui ne ſe joint point aux adulations publiques, doit leur être reſpectable. Mais cet héroïſme de fidélité eſt rare dans les cœurs. Telle eſt la deſtinée des Souverains; la même puiſſance qui multiplie autour d'eux les adulateurs, y rend auſſi les amis plus rares.

L'eſprit du monde n'eſt qu'un commerce de ſoupleſſes, d'égards, de complaiſances, d'attentions, de ménagemens. Il faut n'avoir point de ſentimens à ſoi, penſer toujours avec le plus grand nombre, ou du moins avec le plus fort: avoir des ſuffrages toujours prêts, pour ainſi dire, & n'attendre pour les donner que le moment où ils peuvent être agréables. Il faut pouvoir ſourire à une impiété, applaudir à une obſcénité finement enveloppée, accoutumer ſes oreilles aux traits les plus vifs & les plus cruels de la médiſance, donner des éloges à l'ambition & à l'envie de

Tome I. des Conf. De la fuite du Monde.

parvenir. Enfin quand on veut vivre dans le monde, il faut penser, ou du moins parler comme le monde. On entre peu à peu, & sans s'en appercevoir soi-même, dans les préjugés, dans les excuses, dans les vaines raisons dont les gens du monde se servent pour justifier leurs abus. A force de les fréquenter, on ne les trouve plus si coupables; on devient même l'apologiste presque de leur molesse, de leur oisiveté, de leur faste, de leur ambition, de leurs haines, de leurs jalousies; on s'accoutume de donner, comme le monde, à toutes les passions des noms adoucis: & ce qui nous affermit dans ce nouveau système de conduite, c'est qu'il a pour lui les suffrages des mondains; c'est que le monde donne à notre lâcheté les noms spécieux de modération, d'élévation d'esprit, d'usage du monde, de talent pour rendre la vertu aimable; & à la conduite contraire, les noms odieux de petitesse, de rusticité, d'excès & de dureté, propre seulement à éloigner du bien, & à rendre la piété odieuse & mépriſable. Ainsi par reconnoissance, on traite obligeamment un monde qui rend à notre lâcheté tous les honneurs & tous les hommages dus à la prudence: on le

croit plus innocent, depuis qu'il nous trouve plus eſtimables ; on fait plus de grace à ſes vices, depuis qu'il a métamorphoſé lui-même nos vices en vertus.

Un ſeul ſujet fidéle décide ſouvent de la félicité d'un régne & de la gloire du Souverain ; & il ne faut auſſi qu'un ſeul adulateur pour flétrir toute la gloire du Prince, & faire tout le malheur d'un Empire. En effet, l'adulation enfante l'orgueil, & l'orgueil eſt toujours l'écueil fatal de toutes les vertus. L'adulateur, en prêtant aux Grands les qualités louables qui leur manquent, leur fait perdre celles mêmes que la nature leur avoit données. Il change en ſource de vices, des penchans qui étoient en eux des eſpérances de vertu. Le courage dégénère en préſomption. La majeſté qu'inſpire la naiſſance, qui ſied ſi bien au Souverain, n'eſt plus qu'une vaine fierté, qui l'avilit & le dégrade. L'amour de la gloire qui coule en eux avec le ſang des Rois leurs ancêtres, devient une vanité inſenſée, qui voudroit voir l'univers entier à leurs pieds ; qui cherche à combattre ſeulement pour avoir l'honneur frivole de vaincre, & qui loin de dompter leurs ennemis, leur en fait de nouveaux, &

Petit Carême. Serm. du I. Dimanche.

arme contre eux leurs voiſins & leurs alliés. L'humanité, ſi aimable dans l'élévation, & qui eſt comme le premier ſentiment qu'on verſe dès l'enfance dans l'ame des Rois, ſe bornant à des largeſſes outrées, & à une familiarité ſans réſerve pour un petit nombre de favoris, ne leur laiſſe plus qu'une dure inſenſibilité pour les miſéres publiques. Les devoirs mêmes de la Religion, dont ils ſont les premiers protecteurs, & qui avoient fait la plus ſérieuſe occupation de leur premier âge, ne leur paroiſſent plus bientôt que des amuſemens puériles de l'enfance.

Carême. Sermon du Mardi de la III. ſemaine.

Plus vous êtes élevés, plus vos paſſions vous ſont cachées ſous l'artifice des louanges; moins la vérité vous approche; plus on ſe déguiſe à vos yeux, pour vous déguiſer vous-mêmes aux vôtres; plus vous êtes à plaindre, parceque tout ce qui vous environne n'eſt attentif qu'à vous ſurprendre, qu'à vous inſpirer ſes paſſions, ou qu'à s'accommoder aux vôtres: c'eſt le malheur des Cours, & la triſte deſtinée des Grands. L'innocent plaiſir de la ſincérité, ſans lequel il n'eſt plus rien de doux dans le commerce des hommes, leur eſt refuſé; ils vivent au milieu des hom-

mes qu'ils ne connoiſſent pas, qui mettent tous le maſque en les approchant, & dont ils ne voient jamais que l'art & la ſurface.

Quel fléau pour les Princes, que des hommes nés pour applaudir à leurs paſſions, ou pour dreſſer des piéges à leur innocence! Quel malheur pour les Peuples, quand les Princes ſe livrent à ces ennemis de leur gloire, parcequ'ils le ſont de la ſageſſe & de la vérité! Les fléaux des guerres & de la ſtérilité, ſont des fléaux paſſagers, & des tems plus heureux raménent bientôt la paix & l'abondance; les Peuples en ſont affligés, mais la ſageſſe du gouvernement leur laiſſe eſpérer des reſſources: le fléau de l'adulation ne permet plus d'en attendre; c'eſt une calamité pour l'état qui en promet toujours de nouvelles. L'oppreſſion des Peuples, déguiſée au Souverain, ne leur annonce que des charges onéreuſes; les gémiſſemens les plus touchans que forme la miſére publique, paſſent bientôt pour des murmures; les remontrances les plus juſtes & les plus reſpectueuſes, l'adulation les traveſtit en une témérité puniſſable; & l'impoſſibilité d'obéir n'a plus d'autres noms que la rebel-

Petit Carême. Serm. du 1.e Dimanche.

arme contre eux leurs voiſins & leurs alliés. L'humanité, ſi aimable dans l'élévation, & qui eſt comme le premier ſentiment qu'on verſe dès l'enfance dans l'ame des Rois, ſe bornant à des largeſſes outrées, & à une familiarité ſans réſerve pour un petit nombre de favoris, ne leur laiſſe plus qu'une dure inſenſibilité pour les miſéres publiques. Les devoirs mêmes de la Religion, dont ils ſont les premiers protecteurs, & qui avoient fait la plus ſérieuſe occupation de leur premier âge, ne leur paroiſſent plus bientôt que des amuſemens puériles de l'enfance.

Carême. Sermon du Mardi de la III. ſemaine.

Plus vous êtes élevés, plus vos paſſions vous ſont cachées ſous l'artifice des louanges; moins la vérité vous approche; plus on ſe déguiſe à vos yeux, pour vous déguiſer vous-mêmes aux vôtres; plus vous êtes à plaindre, parceque tout ce qui vous environne n'eſt attentif qu'à vous ſurprendre, qu'à vous inſpirer ſes paſſions, ou qu'à s'accommoder aux vôtres: c'eſt le malheur des Cours, & la triſte deſtinée des Grands. L'innocent plaiſir de la ſincérité, ſans lequel il n'eſt plus rien de doux dans le commerce des hommes, leur eſt refuſé; ils vivent au milieu des hom-

mes qu'ils ne connoiſſent pas, qui mettent tous le maſque en les approchant, & dont ils ne voient jamais que l'art & la ſurface.

Quel fléau pour les Princes, que des hommes nés pour applaudir à leurs paſſions, ou pour dreſſer des piéges à leur innocence! Quel malheur pour les Peuples, quand les Princes ſe livrent à ces ennemis de leur gloire, parceque ſe ſont de la baſſeſſe & de la vénalité! Les fléaux des guerres & de la diſette, tous les fléaux paſſagers, & les tems plus heureux ramenent bientôt la paix & l'abondance; les Peuples en ſont affligés, mais la ſageſſe du gouvernement leur laiſſe eſperer des reſſources: le fléau de l'adulation ne permet plus d'en eſperer; c'eſt une calamité pour l'état qui en prévient toutes les autres. L'oppreſſion des Peuples, le gouffre du tréſor, ne ſont regardés que des charges ordinaires; les gémiſſemens les plus touchans que forme la miſére publique, paſſent bientôt pour des murmures; les remontrances les plus utiles & les plus reſpectueuſes, l'adulation les traveſtit en une criminelle preſomption; & l'impoſſibilité d'avoir n'a plus d'autres noms que ſa volon-

arme contre eux leurs voiſins & leurs alliés. L'humanité, ſi aimable dans l'élévation, & qui eſt comme le premier ſentiment qu'on verſe dès l'enfance dans l'ame des Rois, ſe bornant à des largeſſes outrées, & à une familiarité ſans réſerve pour un petit nombre de favoris, ne leur laiſſe plus qu'une dure inſenſibilité pour les miſéres publiques. Les devoirs mêmes de la Religion, dont ils ſont les premiers protecteurs, & qui avoient fait la plus ſérieuſe occupation de leur premier âge, ne leur paroiſſent plus bientôt que des amuſemens puériles de l'enfance.

Carême. Sermon du Mardi de la III. ſemaine.

Plus vous êtes élevés, plus vos paſſions vous ſont cachées ſous l'artifice des louanges; moins la vérité vous approche; plus on ſe déguiſe à vos yeux, pour vous déguiſer vous-mêmes aux vôtres; plus vous êtes à plaindre, parceque tout ce qui vous environne n'eſt attentif qu'à vous ſurprendre, qu'à vous inſpirer ſes paſſions, ou qu'à s'accommoder aux vôtres: c'eſt le malheur des Cours, & la triſte deſtinée des Grands. L'innocent plaiſir de la ſincérité, ſans lequel il n'eſt plus rien de doux dans le commerce des hommes, leur eſt refuſé; ils vivent au milieu des hom-

mes qu'ils ne connoiſſent pas, qui mettent tous le maſque en les approchant, & dont ils ne voient jamais que l'art & la ſurface.

Quel fléau pour les Princes, que des hommes nés pour applaudir à leurs paſſions, ou pour dreſſer des piéges à leur innocence! Quel malheur pour les Peuples, quand les Princes ſe livrent à ces ennemis de leur gloire, parcequ'ils le ſont de la ſageſſe & de la vérité! Les fléaux des guerres & de la ſtérilité, ſont des fléaux paſſagers, & des tems plus heureux ramènent bientôt la paix & l'abondance; les Peuples en ſont affligés, mais la ſageſſe du gouvernement leur laiſſe eſpérer des reſſources: le fléau de l'adulation ne permet plus d'en attendre; c'eſt une calamité pour l'état qui en promet toujours de nouvelles. L'oppreſſion des Peuples, déguiſée au Souverain, ne leur annonce que des charges onéreuſes; les gémiſſemens les plus touchans que forme la miſére publique, paſſent bientôt pour des murmures; les remontrances les plus juſtes & les plus reſpectueuſes, l'adulation les traveſtit en une témérité puniſſable; & l'impoſſibilité d'obéir n'a plus d'autres noms que la rebel-

Petit Carême. Serm. du 1.er Dimanche

arme contre eux leurs voiſins & leurs alliés. L'humanité, ſi aimable dans l'élévation, & qui eſt comme le premier ſentiment qu'on verſe dès l'enfance dans l'ame des Rois, ſe bornant à des largeſſes outrées, & à une familiarité ſans réſerve pour un petit nombre de favoris, ne leur laiſſe plus qu'une dure inſenſibilité pour les miſéres publiques. Les devoirs mêmes de la Religion, dont ils ſont les premiers protecteurs, & qui avoient fait la plus ſérieuſe occupation de leur premier âge, ne leur paroiſſent plus bientôt que des amuſemens puériles de l'enfance.

Carême. Sermon du Mardi de la III. ſemaine.

Plus vous êtes élevés, plus vos paſſions vous ſont cachées ſous l'artifice des louanges; moins la vérité vous approche; plus on ſe déguiſe à vos yeux, pour vous déguiſer vous-mêmes aux vôtres; plus vous êtes à plaindre, parceque tout ce qui vous environne n'eſt attentif qu'à vous ſurprendre, qu'à vous inſpirer ſes paſſions, ou qu'à s'accommoder aux vôtres: c'eſt le malheur des Cours, & la triſte deſtinée des Grands. L'innocent plaiſir de la ſincérité, ſans lequel il n'eſt plus rien de doux dans le commerce des hommes, leur eſt refuſé; ils vivent au milieu des hom-

mes qu'ils ne connoiſſent pas, qui mettent tous le maſque en les approchant, & dont ils ne voient jamais que l'art & la ſurface.

Quel fléau pour les Princes, que des hommes nés pour applaudir à leurs paſſions, ou pour dreſſer des piéges à leur innocence! Quel malheur pour les Peuples, quand les Princes ſe livrent à ces ennemis de leur gloire, parcequ'ils le ſont de la ſageſſe & de la vérité! Les fléaux des guerres & de la ſtérilité, ſont des fléaux paſſagers, & des tems plus heureux ramènent bientôt la paix & l'abondance; les Peuples en ſont affligés, mais la ſageſſe du gouvernement leur laiſſe eſpérer des reſſources: le fléau de l'adulation ne permet plus d'en attendre; c'eſt une calamité pour l'état qui en promet toujours de nouvelles. L'oppreſſion des Peuples, déguiſée au Souverain, ne leur annonce que des charges onéreuſes; les gémiſſemens les plus touchans que forme la miſére publique, paſſent bientôt pour des murmures; les remontrances les plus juſtes & les plus reſpectueuſes, l'adulation les traveſtit en une témérité puniſſable; & l'impoſſibilité d'obéir n'a plus d'autres noms que la rebel-

Petit Carême. Serm. du 1.e Dimanche.

arme contre eux leurs voiſins & leurs alliés. L'humanité, ſi aimable dans l'élévation, & qui eſt comme le premier ſentiment qu'on verſe dès l'enfance dans l'ame des Rois, ſe bornant à des largeſſes outrées, & à une familiarité ſans réſerve pour un petit nombre de favoris, ne leur laiſſe plus qu'une dure inſenſibilité pour les miſéres publiques. Les devoirs mêmes de la Religion, dont ils ſont les premiers protecteurs, & qui avoient fait la plus ſérieuſe occupation de leur premier âge, ne leur paroiſſent plus bientôt que des amuſemens puériles de l'enfance.

Carême. Sermon du Mardi de la III. ſemaine.

Plus vous êtes élevés, plus vos paſſions vous ſont cachées ſous l'artifice des louanges; moins la vérité vous approche; plus on ſe déguiſe à vos yeux, pour vous déguiſer vous-mêmes aux vôtres; plus vous êtes à plaindre, parceque tout ce qui vous environne n'eſt attentif qu'à vous ſurprendre, qu'à vous inſpirer ſes paſſions, ou qu'à s'accommoder aux vôtres: c'eſt le malheur des Cours, & la triſte deſtinée des Grands. L'innocent plaiſir de la ſincérité, ſans lequel il n'eſt plus rien de doux dans le commerce des hommes, leur eſt refuſé; ils vivent au milieu des hom-

mes qu'ils ne connoiſſent pas, qui mettent tous le maſque en les approchant, & dont ils ne voient jamais que l'art & la ſurface.

Quel fléau pour les Princes, que des hommes nés pour applaudir à leurs paſſions, ou pour dreſſer des piéges à leur innocence! Quel malheur pour les Peuples, quand les Princes ſe livrent à ces ennemis de leur gloire, parcequ'ils le ſont de la ſageſſe & de la vérité! Les fléaux des guerres & de la ſtérilité, ſont des fléaux paſſagers, & des tems plus heureux raménent bientôt la paix & l'abondance; les Peuples en ſont affligés, mais la ſageſſe du gouvernement leur laiſſe eſpérer des reſſources: le fléau de l'adulation ne permet plus d'en attendre; c'eſt une calamité pour l'état qui en promet toujours de nouvelles. L'oppreſſion des Peuples, déguiſée au Souverain, ne leur annonce que des charges onéreuſes; les gémiſſemens les plus touchans que forme la miſére publique, paſſent bientôt pour des murmures; les remontrances les plus juſtes & les plus reſpectueuſes, l'adulation les traveſtit en une témérité puniſſable; & l'impoſſibilité d'obéir n'a plus d'autres noms que la rebel-

Petit Carême. Serm. du 1.° Dimanche.

arme contre eux leurs voiſins & leurs alliés. L'humanité, ſi aimable dans l'élévation, & qui eſt comme le premier ſentiment qu'on verſe dès l'enfance dans l'ame des Rois, ſe bornant à des largeſſes outrées, & à une familiarité ſans réſerve pour un petit nombre de favoris, ne leur laiſſe plus qu'une dure inſenſibilité pour les miſéres publiques. Les devoirs mêmes de la Religion, dont ils ſont les premiers protecteurs, & qui avoient fait la plus ſérieuſe occupation de leur premier âge, ne leur paroiſſent plus bientôt que des amuſemens puériles de l'enfance.

Carême. Sermon du Mardi de la III. ſemaine.

Plus vous êtes élevés, plus vos paſſions vous ſont cachées ſous l'artifice des louanges; moins la vérité vous approche; plus on ſe déguiſe à vos yeux, pour vous déguiſer vous-mêmes aux vôtres; plus vous êtes à plaindre, parceque tout ce qui vous environne n'eſt attentif qu'à vous ſurprendre, qu'à vous inſpirer ſes paſſions, ou qu'à s'accommoder aux vôtres: c'eſt le malheur des Cours, & la triſte deſtinée des Grands. L'innocent plaiſir de la ſincérité, ſans lequel il n'eſt plus rien de doux dans le commerce des hommes, leur eſt refuſé; ils vivent au milieu des hom-

mes qu'ils ne connoiſſent pas, qui mettent tous le maſque en les approchant, & dont ils ne voient jamais que l'art & la ſurface.

Quel fléau pour les Princes, que des hommes nés pour applaudir à leurs paſſions, ou pour dreſſer des piéges à leur innocence! Quel malheur pour les Peuples, quand les Princes ſe livrent à ces ennemis de leur gloire, parcequ'ils le ſont de la ſageſſe & de la vérité! Les fléaux des guerres & de la ſtérilité, ſont des fléaux paſſagers, & des tems plus heureux ramènent bientôt la paix & l'abondance; les Peuples en ſont affligés, mais la ſageſſe du gouvernement leur laiſſe eſpérer des reſſources: le fléau de l'adulation ne permet plus d'en attendre; c'eſt une calamité pour l'état qui en promet toujours de nouvelles. L'oppreſſion des Peuples, déguiſée au Souverain, ne leur annonce que des charges onéreuſes; les gémiſſemens les plus touchans que forme la miſére publique, paſſent bientôt pour des murmures; les remontrances les plus juſtes & les plus reſpectueuſes, l'adulation les traveſtit en une témérité puniſſable; & l'impoſſibilité d'obéir n'a plus d'autres noms que la rebel-

Petit Carême. Serm. du 1.er Dimanche.

arme contre eux leurs voiſins & leurs alliés. L'humanité, ſi aimable dans l'élévation, & qui eſt comme le premier ſentiment qu'on verſe dès l'enfance dans l'ame des Rois, ſe bornant à des largeſſes outrées, & à une familiarité ſans réſerve pour un petit nombre de favoris, ne leur laiſſe plus qu'une dure inſenſibilité pour les miſéres publiques. Les devoirs mêmes de la Religion, dont ils ſont les premiers protecteurs, & qui avoient fait la plus ſérieuſe occupation de leur premier âge, ne leur paroiſſent plus bientôt que des amuſemens puériles de l'enfance.

Carême. rmon du ſardi de la I. ſemaine.

Plus vous êtes élevés, plus vos paſſions vous ſont cachées ſous l'artifice des louanges; moins la vérité vous approche; plus on ſe déguiſe à vos yeux, pour vous déguiſer vous-mêmes aux vôtres; plus vous êtes à plaindre, parceque tout ce qui vous environne n'eſt attentif qu'à vous ſurprendre, qu'à vous inſpirer ſes paſſions, ou qu'à s'accommoder aux vôtres: c'eſt le malheur des Cours, & la triſte deſtinée des Grands. L'innocent plaiſir de la ſincérité, ſans lequel il n'eſt plus rien de doux dans le commerce des hommes, leur eſt refuſé; ils vivent au milieu des hom-

mes qu'ils ne connoiſſent pas, qui mettent tous le maſque en les approchant, & dont ils ne voient jamais que l'art & la ſurface.

Quel fléau pour les Princes, que des hommes nés pour applaudir à leurs paſſions, ou pour dreſſer des piéges à leur innocence! Quel malheur pour les Peuples, quand les Princes ſe livrent à ces ennemis de leur gloire, parcequ'ils le ſont de la ſageſſe & de la vérité! Les fléaux des guerres & de la ſtérilité, ſont des fléaux paſſagers, & des tems plus heureux ramènent bientôt la paix & l'abondance; les Peuples en ſont affligés, mais la ſageſſe du gouvernement leur laiſſe eſpérer des reſſources: le fléau de l'adulation ne permet plus d'en attendre; c'eſt une calamité pour l'état qui en promet toujours de nouvelles. L'oppreſſion des Peuples, déguiſée au Souverain, ne leur annonce que des charges onéreuſes; les gémiſſemens les plus touchans que forme la miſére publique, paſſent bientôt pour des murmures; les remontrances les plus juſtes & les plus reſpectueuſes, l'adulation les traveſtit en une témérité puniſſable; & l'impoſſibilité d'obéir n'a plus d'autres noms que la rebel-

Petit Carême. Serm. du 1.e Dimanche.

lion & la mauvaiſe volonté qui refuſe de ſe ſoumettre.

Petit Carême. Serm. de la Purificat.

Si un amour outré de la gloire enivre les Princes, tout leur ſouffle la déſolation & la guerre. Alors, que de Peuples ſacrifiés à l'idole de leur orgueil! que de calamités publiques dont ils ſont les ſeuls auteurs! Leurs larmes pourroient-elles jamais laver les campagnes teintes du ſang de tant d'innocens! leur repentir tout ſeul pourroit-il déſarmer la colére du Ciel, tandis qu'il laiſſe encore après lui tant de troubles & de malheurs ſur la terre! Si l'amour du plaiſir l'emporte en eux ſur la gloire, tout ſert alors à leurs paſſions, tout s'empreſſe pour en être les miniſtres, tout en facilite le ſuccès, tout en réveille les deſirs, tout prête des armes à la volupté. Des ſujets indignes la favoriſent, les adulateurs lui donnent des titres d'honneur, des auteurs profanes la chantent & l'embelliſſent, les arts s'épuiſent pour en diverſifier les plaiſirs; tous les talens deſtinés par l'auteur de la nature à ſervir à l'ordre & à la décoration de la ſociété, ne ſervent plus qu'à celle du vice.

Carême. Sermon du

La Religion toute ſeule forme des hommes véritables & ſincères; des

hommes qui ſont trop touchés des égaremens des Grands pour y applaudir. Ils deſirent trop vivement leur ſalut, pour devenir par des conſeils flateurs les complices de leur perte. Ils peuvent bien ſe taire, car il n'eſt pas toujours tems de parler; mais ils ne ſauroient parler que pour rendre gloire à la vérité; & le vice ne trouve jamais auprès d'eux, ni ces baſſes adulations qui l'admirent, ni ces adouciſſemens artificieux qui le juſtifient. Les Grands apprennent de leur bouche, ce que cette foule d'adulateurs qui les environne leur laiſſe ignorer: eux ſeuls oſent leur contredire, & prendre le parti de la vérité contre eux, parcequ'eux ſeuls ne craignent pas de ſe rendre moins agréables, pourvu qu'ils ſe rendent plus utiles: eux ſeuls n'étudient pas les penchans des Grands, pour y accommoder lâchement leurs ſuffrages; mais ils étudient leurs devoirs pour y ramener leurs penchans, parcequ'eux ſeuls aiment plus leur perſonne que leur élévation, & ſont plus touchés de leur ſalut que de leurs bienfaits. Mardi de la III. ſemaine.

Les Princes naiſſent d'ordinaire vertueux, & avec des inclinations dignes de leur ſang. La naiſſance nous les donne tels qu'ils devroient être, Petit Carême. Serm. du I. Dimanche.

l'adulation toute ſeule les fait tels qu'ils ſont. Gâtés par les louanges, on n'oſeroit plus leur parler le langage de la vérité; eux ſeuls ignorent dans leur état ce qu'eux ſeuls devroient connoître. Ils envoient des miniſtres pour être informés de ce qui ſe paſſe de plus ſecret dans les Cours & dans les Royaumes les plus éloignés, & perſonne n'oſeroit leur apprendre ce qui ſe paſſe dans leur Royaume propre. Les diſcours flateurs aſſiégent leur trône, s'emparent de toutes les avenues, & ne laiſſent plus d'accès à la vérité; ainſi le Souverain eſt ſeul étranger au milieu de ſes peuples. Il croit manier les reſſorts les plus ſecrets de l'Empire, & il en ignore les événemens les plus publics: on lui cache ſes pertes, on lui groſſit ſes avantages, on lui diminue les miſéres publiques, on le joue à force de le reſpecter; il ne voit plus rien tel qu'il eſt, tout lui paroît tel qu'il le ſouhaite.

DE LA DISSIMULATION.

RIEN ne couteroit plus à l'homme, que de ſe montrer tel qu'il eſt. Comme l'orgueil eſt le premier de nos penchans, & que d'ailleurs le ſentiment ſecret de nos défauts ne nous permet pas d'ignorer que ſi nous nous montrions tels que nous ſommes, nous ſerions dignes du dernier mépris; nous naiſſons tous avec un fond de diſſimulation ſur ce qui ſe paſſe au-dedans de nous-mêmes. Toute notre vie n'eſt preſque qu'un déguiſement continuel; nous jouons dans preſque toutes nos actions le perſonnage d'un autre, & ce qui paroît de nous-mêmes n'eſt jamais nous. Telle eſt la condition de l'homme; né orgueilleux & miſérable, il ne peut paroître grand, qu'en ne ſe montrant pas tel qu'il eſt; & le déguiſement eſt la ſeule reſſource de ſa vanité. Carême. Serm. du Vendredi de la I. ſemaine.

Nous entendons quelquefois ceux qui occupent de grandes places, ſe plaindre des agitations infinies, inſéparables de leurs emplois; ſoupirer après le repos, envier la deſtinée d'un état tranquille & privé, & redire ſans Carême. Sermon du Lundi de la ſemaine de la Paſſion.

ceſſe, qu'il ſeroit tems enfin de vivre pour ſoi, après avoir vécu ſi long-tems pour les autres. Mais ce ne ſont-là que des diſcours. Ils paroiſſent gémir ſous le poids des affaires; mais ils porteroient avec bien plus de douleur & d'accablement le poids du loiſir & d'une condition privée. Ils ont employé une partie de leur vie à briguer le tumulte des places & des emplois, ils en emploient l'autre à ſe plaindre du malheur de les avoir obtenus. C'eſt un langage de vanité. Ils voudroient paroître ſupérieurs à la fortune; & ils ne le ſont pas au moindre revers, & au plus léger refroidiſſement qui les menace.

DE LA MÉDISANCE.

Carême. Sermon du Lundi de la IV. ſemaine.

LA médiſance eſt un vice que nulle circonſtance ne ſauroit jamais excuſer; cependant c'eſt celui qu'on eſt le plus ingénieux à ſe déguiſer à ſoi-même, & à qui le monde & la piété font aujourd'hui plus de grace. Ce n'eſt pas que le caractère du médiſant ne ſoit odieux devant les hommes; mais on ne comprend dans ce nombre, que certains médiſans d'une

malignité plus noire & plus groſſière, qui médiſent ſans art & ſans ménagement, & qui avec aſſez de malice pour cenſurer, n'ont pas aſſez de cet eſprit qu'il faut pour plaire.

La langue du détracteur eſt un feu dévorant qui flétrit tout ce qu'il touche; qui exerce ſa fureur ſur le bon grain comme ſur la paille, ſur le profane comme ſur le ſacré; qui ne laiſſe par-tout où il a paſſé que la ruine & la déſolation; qui creuſe juſque dans les entrailles de la terre, & va s'attacher aux choſes les plus cachées; qui change en de viles cendres, ce qui nous avoit paru il n'y a qu'un moment ſi précieux & ſi brillant; qui noircit ce qu'il ne peut conſumer, & qui fait plaire & briller quelquefois avant que de nuire. Il eſt une ſorte de médiſans qui condamnent la médiſance, & qui ſe la permettent; qui déchirent ſans égards leurs frères, & qui s'applaudiſſent encore de leur modération & de leur réſerve; qui portent le trait juſqu'au cœur, mais parce qu'il eſt plus brillant & plus affilé, ne voient pas la plaie qu'il a faite.

La médiſance eſt un aſſemblage d'iniquité, une envie baſſe, qui bleſſée des talens ou de la proſpérité d'autrui, en fait le ſujet de ſa cenſure, & s'étu-

die à obſcurcir l'éclat de tout ce qui l'efface ; une haine déguiſée, qui répand ſur ſes paroles l'amertume cachée dans le cœur ; une duplicité indigne, qui loue en face & déchire en ſecret ; une légéreté honteuſe, qui ne ſait pas ſe vaincre & ſe retenir ſur un mot, & qui ſacrifie ſouvent ſa fortune & ſon repos à l'imprudence d'une cenſure qui ſait plaire ; une barbarie de ſang froid, qui va percer un frère abſent ; une injuſtice où nous lui raviſſons ce qu'il a de plus cher.

D'où vient que nos cenſures portent toujours ſur certaine perſonne en particulier, & que nous ne nous délaſſons jamais plus agréablement, & avec plus d'eſprit, que lorſque nous rappellons ſes défauts ? Ne ſeroit-ce point une jalouſie ſecrette ? Ses talens, ſa fortune, ſa faveur, ſon poſte, ſa réputation ne nous bleſſeroient-ils pas encore plus que ſes défauts ? Le trouverions-nous ſi digne de cenſure, s'il avoit moins de qualités qui le mettent au-deſſus de nous ? Serions-nous ſi aiſes de faire remarquer ſes endroits foibles, ſi tout le monde ne lui en trouvoit pas de fort avantageux ? D'où vient que les défauts de tout autre nous trouvent plus indulgens ? qu'ailleurs nous excuſons tout, &

qu'ici tout s'envenime dans notre bouche ? Nous assurons que ce n'est ni la haine ni la jalousie qui nous fait parler ; je le veux, mais n'y auroit-il pas peut-être dans nos satyres des motifs encore plus bas & plus honteux ? N'affectons-nous pas de censurer notre frère devant un Grand qui ne l'aime pas ? Ne voulons-nous pas faire notre cour, & nous rendre agréables en le rendant un objet de risée ou de mépris ? Ne sacrifions-nous pas sa réputation à notre fortune ? & ne cherchons-nous pas à plaire en donnant du ridicule à un homme qui ne plaît pas ? Les Grands sont à plaindre dès qu'ils se livrent à des aversions injustes ; on a bientôt trouvé des vices dans la vertu même qui leur déplaît.

Il est des personnes qui forment des assemblées criminelles, où la réputation de leurs frères est déchirée sans pitié ; leur vertu même n'y est pas à couvert de la malignité de leurs censures, & les traits les plus sanglans portent sur les plus vertueuses. Ce sont des assemblées de sang, où les plaies que leurs langues font à l'innocence la plus pure, deviennent un spectacle qui amuse leur oisiveté, & qui réjouit leur ennui. Ils nous rappellent les horreurs du paganisme, où les hom- Paraphr. Pseaume

mes ſe faiſoient un divertiſſement public de s'aſſembler ſur des théâtres infâmes, pour y voir d'autres hommes qui ſe faiſoient des plaies mortelles, & s'entredonnoient la mort pour amuſer les ſpectateurs. Quel plaiſir barbare! il faut qu'il en coute le ſang & la réputation à leurs frères pour les délaſſer; & celui qui enfonce le poignard avec plus d'habileté & de ſuccès, eſt celui qui emporte les ſuffrages publics, & les acclamations de ces aſſemblées d'iniquité.

Carême. Sermon du Lundi de la IV. Semaine.

La médiſance eſt un mal inquiet, qui trouble la ſociété, qui jette la diſſenſion dans les Cours & dans les villes, qui déſunit les amitiés les plus étroites, qui eſt la ſource des haines & des vengeances, qui remplit tous les lieux où elle entre de déſordre & de confuſion; par-tout ennemie de la paix, de la douceur, de la politeſſe. C'eſt une ſource pleine d'un venin mortel; tout ce qui en part eſt infecté, & infecte tout ce qui l'environne. Ses louanges mêmes ſont empoiſonnées, ſes applaudiſſemens malins, ſon ſilence criminel, ſes geſtes, ſes mouvemens, ſes regards, tout a ſon poiſon & le répand à ſa manière.

Le monde familiariſé avec le crime, & qui à force de voir les crimes les

plus crians devenus les vices de la multitude, n'en eſt preſque plus touché, appelle légères les médiſances qui roulent ſur les foibleſſes les plus criminelles & les plus honteuſes. Les ſoupçons d'infidélité dans le lien ſacré du mariage, ne ſont plus un décri formel & une flétriſſure eſſentielle; ce ſont des diſcours de dériſion & de plaiſanterie. Accuſer un courtiſan de perfidie & de mauvaiſe foi, ce n'eſt plus attaquer ſon honneur; c'eſt donner du ridicule aux proteſtations de ſincérité dont il nous amuſe. Rendre ſuſpecte d'hypocriſie la piété la plus ſincère, ce n'eſt pas outrager Dieu dans ſes Saints; c'eſt un langage de dériſion que l'uſage a rendu commun. En un mot, hors les crimes que l'autorité publique punit, & qui nous attirent ou la diſgrace du maître, ou la perte des biens & de la fortune, tout le reſte paroît léger & devient le ſujet ordinaire des entretiens & des cenſures publiques.

Nous ajoutons toujours quelque choſe du nôtre aux vices que nous cenſurons; nous ne les donnons jamais pour ce qu'ils ſont. Nous mêlons au récit que nous en faiſons, la malignité de nos conjectures, nous les mettons en un certain point de vue,

qui les tire de leur état naturel. Nous embelliſſons notre hiſtoire ; & pour faire un héros ridicule qui plaiſe, nous le faiſons tel qu'on le ſouhaite, & non pas tel qu'il eſt en effet.

L'orgueil qui n'aime point la dépendance, ſe dédommage toujours en trouvant des foibleſſes & des défauts dans ceux auſquels il eſt forcé d'obéir. Plus ils ſont élevés, plus ils ſont expoſés à nos cenſures ; la malignité même eſt bien plus éclairée à leur égard, on ne leur pardonne rien. Ceux quelquefois qui ſont les plus accablés de leurs bienfaits, ou les plus honorés de leur familiarité, ſont ceux qui publient avec plus de témérité leurs imperfections & leurs vices ; outre le devoir ſacré du reſpect qu'on viole, on ſe rend encore coupable du crime lâche & honteux de l'ingratitude.

Les confidens infortunés auſquels le médiſant révèle les fautes d'autrui, en ont bientôt à leur tour inſtruit pluſieurs autres ; qui de leur côté ne regardant plus comme un ſecret ce qu'ils viennent d'apprendre, en inſtruiſent les premiers venus. Chacun en les rediſant y ajoutera de nouvelles circonſtances ; chacun y mettra quelque trait envenimé de ſa fa-

çon ; à meſure qu'on les publiera, ils croîtront, ils groſſiront : ſemblable à une étincelle de feu, qui portée en différens lieux par un vent impétueux, embraſe les forêts & les campagnes ; telle eſt la deſtinée de la détraction. Ce que nous avons dit en ſecret n'étoit rien d'abord, & paroiſſoit étouffé & enſeveli ſous la cendre ; mais ce feu ne couve que pour ſe rallumer avec plus de fureur ; mais ce rien va emprunter de la réalité en paſſant par différentes bouches : chacun y ajoutera ce que ſa paſſion, ſon intérêt, le caractère de ſon eſprit & de ſa malignité lui repréſentera comme vraiſemblable. La ſource ſera preſque imperceptible ; mais groſſie dans ſa courſe par mille ruiſſeaux étrangers : le torrent qui s'en formera inondera la Cour, la ville, la province ; & ce qui n'étoit d'abord dans ſon origine qu'une plaiſanterie ſecrette & imprudente, qu'une ſimple réflexion, qu'une conjecture maligne, deviendra une affaire ſérieuſe, un décri formel & public, le ſujet de tous les entretiens, une flétriſſure éternelle. Irons-nous nous oppoſer au déchaînement public, & chanter tout ſeuls ſes louanges ? Mais on nous prendra pour des nouveaux venus, qui ignorons ce qui ſe

paſſe dans le monde ; & nos louanges venues trop tard, ne ſerviront qu'à lui attirer de nouvelles ſatyres.

Le ſcandale de la médiſance eſt un ſcandale qui nous ſurvivra. Les hiſtoires ſcandaleuſes des Cours ne meurent jamais avec leurs héros. Des Ecrivains laſcifs ont fait paſſer juſqu'à nous, les ſatyres, les déréglemens des Cours qui nous ont précédés ; & il ſe trouvera parmi nous des auteurs licentieux, qui inſtruiront les âges à venir des bruits publics, des événemens ſcandaleux, & des vices du nôtre.

DE LA VOLUPTÉ.

Oraiſon funèbre de M. de Villeroy.

LE renoncement à la volupté n'eſt ſouvent qu'un de ces mérites que donne la vieilleſſe, qu'une de ces régularités tardives, qui ſont les aſſortimens de l'âge plutôt que les ornemens du cœur ; qui parent les débris du corps, au lieu de réparer ceux de l'ame ; où il entre plus de bienſéance que de grace, & qui n'ont preſque de la vertu, que la ſeule impuiſſance d'être encore des vices.

Panégyri-

La volupté ſe cachoit autrefois ;

elle fait gloire aujourd'hui de ſe donner en ſpectacle ; c'étoit autrefois une œuvre de confuſion & de ténébres ; elle affecte aujourd'hui la lumière, & ſemble chercher effrontément le grand jour, dans un ſexe même dont la pudeur a toujours fait tout le mérite. On voit des femmes infortunées porter avec oſtentation ſur le front leur deshonneur & leur ignominie ; tirer une gloire honteuſe que le public ſoit inſtruit du ſuccès de leurs funeſtes appas ; compter comme autant de victoires & de titres d'honneur, les ames foibles qu'elles ont fait tomber dans le piége ; déchirer elles-mêmes ſans pudeur, le voile que la bienſéance avoit mis juſqu'ici ſur le déréglement ; & prendre, ce ſemble, autant de ſoin de publier leur honte, que les ſiécles précédens en avoient pris de la cacher. On voit l'impudence devenue un bon air, l'indécence pouſſée à un point, qu'elle inſpire même du dégoût à ceux à qui elle s'efforce de plaire, & le nom de la pudeur, devenu un nom de mépris & de riſée. que de ſainte Agnès.

Quels troubles n'ont point excité de tout tems les déſirs impurs de la chair ? L'homme ne ſe ſouvenant plus de l'excellence de ſa nature, & de la Avent. Sermon du jour de Noel.

ſainteté de ſon origine, ſe livroit ſans ſcrupule, comme les bêtes, à l'impétuoſité de cet inſtinct brutal. Le trouvant dans ſon cœur le plus violent & le plus univerſel de ſes penchans, il le croyoit auſſi le plus innocent & le plus légitime. Pour l'autoriſer même davantage, il le fit entrer dans ſon culte, & ſe forma des dieux impurs, dans le temple deſquels ce vice infâme devenoit le ſeul hommage qui honoroit leurs autels. Un Philoſophe même, le plus ſage d'ailleurs des Païens, craignant que le mariage ne mît une eſpéce de frein à cette paſſion déplorable, avoit voulu abolir ce lien ſacré, pour mettre une brutale confuſion parmi les hommes, comme parmi les animaux, & ne multiplier le genre-humain que par des crimes. Plus ce vice étoit univerſel, plus il perdoit le nom de vice; & cependant quel déluge de maux n'avoit-il pas répandu ſur la terre? Avec quelle fureur ne l'avoit-on pas vu armer les Peuples contre les Peuples, les Rois contre les Rois, le ſang contre le ſang, les frères contre les frères, porter par-tout le trouble & le carnage, & ébranler l'Univers entier? Les ruines des villes, les débris des Empires les plus floriſſans, les Scep-

tres & les Couronnes renverſées, devenoient les monumens publics & lugubres que chaque ſiécle élevoit, pour conſerver, ce ſemble, aux âges ſuivans, le ſouvenir & la tradition funeſte des calamités dont ce vice n'avoit ceſſé d'affliger le genre-humain. Il devenoit lui-même un fonds inépuiſable de troubles & de chagrins pour l'homme qui s'y livroit alors ſans meſure. Il promettoit la paix & les plaiſirs ; mais les jalouſies, les ſoupçons, les fureurs, les excès, les dégoûts, les inconſtances, les noirs chagrins marchoient toujours ſur ſes pas ; juſque-là que les loix, la Religion, l'exemple commun l'autoriſant, le ſeul amour du repos, dans ces ſiécles même de ténébres & de corruption, en éloignoit un petit nombre de ſages.

En vain le monde a donné des noms ſpécieux à la volupté ; en vain l'uſage a tâché de l'ennoblir par la pompe des théâtres, par l'appareil des ſpectacles, par la délicateſſe des ſentimens, & par tout l'art d'une poéſie laſcive ; en vain des écrivains profanes proſtituent leurs plumes, leurs talens à des apologies criminélles de ce vice ; les louanges qu'on lui donne n'ont rien de plus réel, que les ſcènes elles-mêmes où on les débite. Sur des théâtres fabu-

Carême. Sermon du Vendredi de la II. ſemaine.

leux, c'eſt la paſſion des héros, c'eſt la foibleſſe des grandes ames; au ſortir delà, c'eſt-à-dire, dans la vérité & dans la réalité des choſes, dans la conduite ordinaire de la vie, c'eſt un aviliſſement qui deshonore l'homme, c'eſt une tache qui flétrit les plus grandes actions, & qui jette un nuage ſur la plus belle vie du monde.

Panég. de Ste. Agnès. Nous regardons le déréglement comme une deſtinée de l'âge; nous pardonnons le vice aux premières mœurs. Il ſemble qu'il y ait une ſaiſon pour les paſſions, & que la régularité & la pudeur ne deviennent une vertu, que lorſqu'un âge plus avancé nous en fait une néceſſité, ou du moins une bienſéance. On dit tous les jours qu'il faut paſſer quelque choſe à l'âge. La ſaiſon des périls eſt-elle donc celle où il faut le moins les craindre? les paſſions plus vives nous autoriſent-elles à moins fuir tout ce qui les nourrit & les allume? D'ailleurs, nos paſſions finiſſent-elles avec la jeuneſſe? Les premiers déréglemens ne laiſſent-ils pas un fond de foibleſſes qui ſemblent ſe fortifier avec les années? Et la fragilité d'une vieilleſſe criminelle n'eſt-elle pas preſque toujous le fruit & la punition de la licence des premières mœurs? Une femme mondaine ne

veut-elle pas encore plaire au monde, lorſquelle n'en eſt plus que la riſée ou le dégoût ? Ne cherche-t-elle pas encore des regards qui la fuient ? Ne ranime-t-elle pas encore un viſage flétri & ſuranné, par des artifices qui rappellent plus ſes années que ſes attraits ? Ne ſe donne-t-elle pas encore une jeuneſſe empruntée qui ne trompe que ſes yeux ſeuls ? N'arrache-t-elle pas peut-être des aſſiduités criminelles qu'elle ne ſauroit plus mériter ? Des choix honteux ne deviennent-ils pas la reſſource de ſon indigne foibleſſe ? Et l'âge, en changeant ſes traits, a-t-il changé quelque choſe à la honte de ſon caractère ?

Que peut-on refuſer à la volupté, lorſqu'une fois elle s'eſt rendu maîtreſſe d'un cœur, & qu'on en eſt devenu l'eſclave ? L'honneur, la raiſon, l'équité, notre gloire, notre intérêt ont beau ſe révolter contre ce qu'elle exige ; ce ſont de foibles moniteurs, rien n'eſt écouté. Qu'on demande à un homme public une grace injuſte, onéreuſe au peuple, & dommageable à l'Etat : en vain ſa place, ſa conſcience, ſa réputation l'en détournent ; ſi c'eſt la volupté qui demande, tout céde, & on eſt ſûr d'obtenir. Qu'on ſollicite auprès d'un Grand la diſgrace, la

Panég. de ſaint Jean-Baptiſte.

perte d'un rival innocent, & dont le mérite fait tout le crime auprès de nous : en vain le public va ſe récrier contre cette injuſtice, dès que la volupté le demande, on eſt bientôt excuſé. Qu'un homme en place ait le malheur de déplaire à une perſonne aimée : en vain ſes talens, ſes ſervices, ſa probité parlent pour lui ; en vain l'Etat ſouffrira de ſon éloignement, c'eſt la volupté qui le demande, il faut qu'il ſoit ſacrifié, & le Prince aimera mieux s'attirer le mépris & l'indignation publique, en ſacrifiant un ſerviteur fidèle & utile à l'Etat, que de contriſter un moment l'objet honteux de ſa paſſion. Mais d'un autre côté qu'on lui propoſe un ſujet indigne, ſans vertu, ſans talens, que l'honneur même d'une nation rougiroit de voir en place, & dont l'incapacité bleſſeroit la bienſéance publique ; il devient capable des emplois les plus hauts & les plus importans, dès que la volupté le déſigne. Que l'Etat périſſe entre ſes mains, que le gouvernement en ſoit deshonoré, que les Etrangers s'en moquent, que les ſujets en murmurent ; la volupté le portera au faîte des honneurs, & ne craindra point d'augmenter par la ſingularité & l'injuſtice de ce choix,

choix, l'éclat & le ſcandale du vice.

Il faut acheter le plaiſir impur au prix des meſures les plus gênantes, ou ſi une ſeule vient à manquer, tout eſt perdu. Il faut ſoutenir les diſcours publics & les murmures domeſtiques, ſoutenir les caprices, les inégalités, les mépris, la perfidie peut-être de l'objet qui nous captive; ſoutenir nos devoirs, nos bienſéances, nos intérêts, toujours incompatibles avec nos plaiſirs; ſe ſoutenir ſoi-même contre ſoi-même. Les commencemens de la paſſion n'offrent rien que de riant & d'agréable; les premiers pas que l'on fait, on ne marche que ſur des fleurs; les premières fureurs de ce vice ſur-tout enivrent la raiſon, & ne lui laiſſent pas le loiſir de ſentir toute ſa miſère; les idées qu'on ſe fait alors de la paſſion, ſont encore nobles & flatteuſes; le langage répond aux idées; on ne l'annonce mutuellement que par l'élévation des ſentimens, la bonté du cœur, la diſcrétion, l'honneur, la bonne-foi, la diſtinction du mérite, la deſtinée des penchans; tout flatte encore la vanité. Mais la paſſion un peu refroidie, mais le plaiſir injuſte approfondi, mais les premiers égards affoiblis par la familiarité & le long uſage, mais la vanité détrompée par

Carême. Sermon du Vendredi de la II ſemaine.

tout ce que la paſſion a de plus honteux, viennent les bruits déſagréables, les murmures publics, les diſſenſions domeſtiques, des affaires ruinées, des établiſſemens manqués, les ſoupçons, les jalouſies, les dégoûts, les infidélités, les fureurs.

Petit Carême. Serm. du III. Dimanche. Un Grand voluptueux eſt plus à plaindre & plus malheureux, que le dernier & le plus vil d'entre le peuple. Tout lui aide à aſſouvir ſon injuſte paſſion, & tout ce qui l'aſſouvit, la réveille. Ses deſirs croiſſent avec ſes crimes; plus il ſe livre à ſes penchans, plus il en devient le jouet & l'eſclave. Sa proſpérité rallume ſans ceſſe le feu honteux qui le dévore, & le fait renaître de ſes propres cendres. Les ſens devenus ſes maîtres, deviennent ſes tyrans: il ſe raſſaſie de plaiſirs, & ſa ſatiété fait elle-même ſon ſupplice. Ainſi ſes inquiétudes naiſſent de ſon abondance: ſes deſirs toujours ſatisfaits, ne lui laiſſant plus rien à déſirer, le laiſſent triſtement avec lui-même. L'excès de ſes plaiſirs en augmente de jour en jour le vuide; & plus il en goûte, plus ils deviennent triſtes & amers.

Panég. de Ste. Agnès. On ſe rejette ſur le tempérament pour excuſer ſes foibleſſes. C'eſt un malheur, dit-on, d'être né d'une cer-

taine façon : on ne peut ſe faire un cœur à ſon gré ; être plus dur que l'airain, quand on a apporté en naiſſant une ame tendre & ſenſible. Nous trouvons en nous des penchans auſquels on peut à la vérité ſe refuſer quelque tems, mais dont il n'eſt preſque pas poſſible de fuir toujours la deſtinée.

Mais quel eſt le crime qui ne devienne par-là digne d'excuſe ? Tous les crimes les plus affreux ne ſuppoſent-ils pas dans ceux qui s'en rendent coupables, des penchans qui les y portent ? Le vice ceſſe-t-il de l'être, dès qu'il a le cœur pour lui ? Seroit-il beſoin de nous l'interdire, ſi un goût malheureux ne nous le rendoit aimable ?

Tel eſt le caractère de la volupté ; elle répand un nuage épais ſur la raiſon. Des hommes ſages, habiles, éclairés, perdent ici tout d'un coup toute leur habileté & toute leur ſageſſe ; tous les principes de conduite ſont effacés en un inſtant. On ſe fait une nouvelle manière de penſer, où toutes les idées communes ſont proſcrites ; ce n'eſt plus la lumière & le conſeil, c'eſt un penchant impétueux qui décide & qui réglé toutes les démarches. On oublie ce qu'on doit aux

Carême. Sermon du Vendredi de la II. Semaine.

autres, & ce qu'on ſe doit à ſoi-même ; on s'aveugle ſur ſa fortune, ſur ſon devoir, ſur ſa réputation, ſur ſes intérêts, ſur les bienſéances mêmes dont les autres paſſions ſont ſi jalouſes ; & tandis qu'on ſe donne en ſpectacle au public, ſeul on ne ſe voit pas ſoi-même.

Panég. de Ste. Agnès.

Qu'eſt-ce que le tempérament qui diminue à nos yeux l'horreur de nos crimes ? c'eſt un long uſage de déréglement, qui nous l'a rendu comme néceſſaire ; c'eſt un cœur ſubjugué par les paſſions, & pour qui l'occaſion devient toujours une chûte ; c'eſt une fragilité honteuſe, toujours ſûre de périr dès qu'il faut réſiſter ; c'eſt une volonté livrée au crime, & qui à force de ſecouer le joug des devoirs, ne connoît plus même celui des bienſéances.

Carême Sermon du Vendredi de la II. Semaine.

Si nous approfondiſſions l'hiſtoire des familles ; ſi nous allions juſqu'à la ſource de leur décadence ; ſi nous voulions fouiller dans les cendres de ces grands noms dont les titres & les biens ont paſſé en des mains étrangéres ; ſi nous remontions juſqu'à celui de leurs ancêtres qui donna le premier branle à l'infortune de ſa poſtérité, nous en trouverions l'origine dans la volupté. Nous verrions les

excès d'un voluptueux à la tête de cette longue ſuite de malheurs qui ont affligé ſes deſcendans. Et ſans en chercher des exemples dans les tems qui nous ont précédés, combien de grands noms tombés preſque dans l'oubli, expient aujourd'hui à nos yeux les égaremens de ce vice ? Combien de maiſons à demi éteintes voient tous les jours finir dans les débauches, & dans la ſanté ruinée d'un emporté, toute l'eſpérance de leur poſtérité, & toute la gloire des titres qu'une longue ſuite de ſiécles avoit amaſſés ſur leur tête, & qui avoient cauſé tant de ſang & de travaux à la vertu de leurs ancêtres.

De quoi n'eſt pas capable une femme mondaine, pour l'objet criminel qui la poſſéde & qui la captive ? Quel courage, quelle force, quels ſacrifices ! les difficultés la raniment. Le repos, la réputation, la liberté, la ſanté, la fortune, rien ne tient devant la paſſion ; on voit tous les jours de ces héroïnes infortunées, capables de tenter les plus grandes entrepriſes, qui ſacrifient tout à leur injuſte goût, qui tirent de leur ſexe un courage au-deſſus de l'homme ; & qui en ayant oublié la pudeur, en

Panég. de Ste. Agnès.

ont auſſi, ce ſemble, oublié la timidité & la foibleſſe.

Carême. Sermon du Vendredi de la II. Semaine.

Il y a dans la volupté je ne ſai quoi de ſi oppoſé à l'excellence de la raiſon, à la dignité de notre nature, qui fait qu'on ſe reproche ſans ceſſe à ſoi-même ſa propre foibleſſe, & qu'on rougit en ſecret de ne pouvoir ſecouer le joug qui nous accable. Tel eſt le caractère de ce vice, de laiſſer dans le cœur un fonds de triſteſſe qui le mine, qui le ſuit par-tout, qui répand une amertume ſecrette ſur tous ſes plaiſirs. Le charme fuit & s'envole, la conſcience ne peut plus ſe fuir elle-même; on ſe laſſe de ſes troubles, & on n'a pas la force de les finir; on ſe dégoûte de ſoi-même, & on n'oſe changer; on voudroit pouvoir fuir ſon propre cœur, & on ſe retrouve par-tout. Les plaiſirs que l'on goûte ne ſont que des inſtants rapides & fugitifs; les remords cruels forment comme l'état durable, & le fond de toute la vie criminelle.

Panég. de Ste. Agnès.

Qu'eſt-ce que les occaſions qui nous ſéduiſent? Sont-ce les talens malheureux des graces & de la beauté dont la nature nous a pourvus? mais c'eſt cela même qui devroit rendre nos attentions plus rigoureuſes. Les bien-

faits du Créateur peuvent-ils devenir une excuſe, lorſqu'on les tourne contre lui ? N'y a-t-il que le rebut du monde qui ſoit propre à ſervir Dieu ? De plus, n'ajoutons-nous pas aux graces de la nature, un art dangereux qui les rend funeſtes aux autres & à nous-mêmes ? N'aſſure-t-on pas le ſuccès de ſes déplorables appas, par des ſoins qui ſont déja un crime pour nous, avant que d'être un ſujet de chûte pour les autres ? Ne faiſons-nous pas même peut-être ſuppléer aux talens que la nature nous a refuſés, une effronterie qui porte toujours un poiſon plus ſûr dans les cœurs, que toutes les graces d'une beauté chaſte & pudique ? Et n'arrache-t-on pas, par des avances honteuſes, des deſirs criminels, où à peine auroit-on trouvé de ſimples regards ?

DE L'AMITIÉ.

LES trois principes les plus communs, qui lient les hommes les uns avec les autres, & qui forment toutes les unions & les amitiés, ſont le goût, la cupidité & la vanité. Le goût; on ſuit un certain penchant de

Carême. Sermon du Vendredi après les Cendres.

la nature, qui nous faiſant trouver en quelques perſonnes plus de rapport avec nos inclinations, peut-être auſſi plus de complaiſance pour nos défauts, nous lie à elles, & fait que nous trouvons dans leur ſociété une douceur qui ſe change en un ennui avec le reſte des hommes. La cupidité; on cherche des amis utiles. Ils ſont dignes de notre amitié, dès qu'ils deviennent néceſſaires à nos plaiſirs ou à notre fortune. L'intérêt eſt un grand attrait pour la plupart des cœurs; les titres qui nous rendent puiſſans, ſe changent bientôt en des qualités qui nous font paroître aimables; & l'on ne manque jamais d'amis quand on peut payer l'amitié de ceux qui nous aiment.

La vanité; des amis qui nous font honneur, nous ſont toujours chers. Il ſemble qu'en les aimant, nous entrons en part avec eux de la diſtinction qu'ils ont dans le monde. Nous cherchons à nous parer, pour ainſi dire, de leur réputation; & ne pouvant atteindre à leur mérite, nous nous honorons de leur ſociété, pour faire penſer du moins qu'il n'y a pas loin d'eux à nous, & que nous n'aimons que nos ſemblables.

Oraiſon Fu- Il eſt des Grands qui doux & faciles avec

avec un petit nombre d'amis, ne montrent que l'orgueil du rang, ou les biſarreries de l'humeur au reſte des hommes; & renfermant tout ce qu'ils ont d'eſtimable dans un commerce privé, gardent leurs défauts pour le public. néb. ce de

Les Princes & les Grands connoiſſent peu d'ordinaire le plaiſir de l'amitié, & ne ſavent pas goûter le plaiſir d'être aimé. Ils n'eſtiment pas aſſez les hommes pour être touchés de leur amitié; ils ne connoiſſent pas aſſez le prix des cœurs; le long uſage des adulations les rend inſenſibles à la véritable tendreſſe. Leur élévation, ou les rend trop inacceſſibles aux autres hommes, ou leur rend les autres hommes trop mépriſables. Ils confondent le reſpect qu'on doit au rang, avec l'amitié qui n'eſt due qu'à la perſonne. Ils ſont plus jaloux de s'attirer des hommages, que de gagner des cœurs. Ils ſavent ſe faire aimer, ils n'aiment jamais beaucoup eux-mêmes.

La grandeur ne manque guères d'adulations; mais les Grands manquent ſouvent d'amis. Comme ils n'aiment que leur fortune, ce n'eſt auſſi que leur fortune que l'on aime en eux. L'amitié, cette tendre reſſource de Oi nébr de V

tous les chagrins de la vie, ce doux lien de la société, cet unique plaisir du cœur, est un lien gênant, un plaisir sans charmes pour eux. Aussi, comme ils ne vivent que pour eux-mêmes, on ne les aime que pour soi.

Oraison funèb. de Madame.

L'amitié est le seul plaisir presque que la plupart des Grands font gloire de s'interdire. Prévenus que les hommes leur doivent tout, ils croient eux-mêmes ne leur rien devoir, & que c'est assez payer leurs empressemens, que de les souffrir. L'amitié plus sincère, & dès-là moins rampante & moins empressée que l'adulation, leur paroît un hommage sec & aride : leur attachement même & leur confiance n'est qu'un goût passager qui les gêne & les ennuie bientôt, & dont ils se débarrassent comme d'une contrainte. Ainsi vivant seuls, dès qu'ils vivent sans amis au milieu de la multitude qui les environne, leurs vices font des adulateurs ; leurs bienfaits, des ingrats ; leurs vertus mêmes, des censeurs injustes. Tous les autres biens nous les devons à la fortune ou à la naissance ; le plaisir de l'amitié, nous ne le devons qu'à nous-mêmes.

DE L'INCRÉDULITÉ.

VIVRE ſans Dieu, ſans culte, ſans principes, ſans eſpérances; croire que les forfaits les plus abominables, & les vertus les plus pures ne ſont que des noms; regarder tous les hommes comme ces figures viles & biſarres qu'on fait parler & mouvoir ſur un théâtre comique, & qui ne ſont deſtinées qu'à ſervir de jouet aux ſpectateurs; ſe regarder ſoi-même comme l'ouvrage du haſard, & la poſſeſſion éternelle du néant: ces penſées ont je ne ſai quoi de ſombre & de funeſte que l'ame ne peut enviſager ſans horreur; & il eſt vrai que l'incrédulité eſt plutôt le déſeſpoir du pécheur, que la reſſource du péché. L'Avent. Sermon de la Toussaint.

L'incrédule eſt un homme ſans mœurs, ſans probité, ſans caractère; qui n'a plus d'autre régle que ſes paſſions, d'autre loi que ſes injuſtes penchans, d'autre maître que ſes deſirs, d'autre frein que la crainte de l'autorité, d'autre Dieu que lui-même: enfant dénaturé, puiſqu'il croit que le haſard tout ſeul lui a donné des pères; ami infidèle, puiſqu'il ne Carême. Serm. du Jeudi après les Cendres.

regarde les hommes que comme les triſtes fruits d'un aſſemblage biſarre & fortuit, auſquels il ne tient que par des liens paſſagers; maître cruel, puiſqu'il eſt perſuadé que c'eſt le plus fort & le plus heureux qui a toujours raiſon: les crimes les plus affreux, & les vertus les plus pures, tout eſt égal ſelon lui, puiſqu'un anéantiſſement éternel va bientôt égaler le juſte & l'impie, & les confondre pour toujours dans l'horreur du tombeau.

Paraph. du Pſ. XXV.

Le monde eſt plein de ces hommes inſenſés à qui tout ce qu'ils ne peuvent comprendre paroît ſuſpect. Ils ſe font au-dedans d'eux-mêmes un tribunal impie auquel ils appellent de l'autorité de Dieu même. Ils forment au milieu du monde une affreuſe ſociété, où ils vomiſſent en ſecret leurs blaſphêmes. Rien n'eſt ſacré pour leurs langues impures. Le joug reſpectable de la foi leur paroît une ſervitude puérile, que la foibleſſe & la ſuperſtition du genre-humain s'eſt impoſée. Ils veulent eux ſeuls être les arbitres de leur religion & de leurs devoirs, comme de leur deſtinée. Hommes dignes de l'exécration de l'Univers; & cependant honorés ſouvent comme des ſages & des génies ſublimes: eſprits foibles & ex-

travagans, trouvant encore moins de fonds & de solidité dans les ténébres & les abîmes incompréhenſibles de l'impiété, que dans les vérités de la foi.

Ce n'eſt pas le peu de certitude qu'on trouve dans la Religion, qui fait conclure qu'il faut s'abandonner au plaiſir : c'eſt l'abandonnement au plaiſir qui jette dans l'incertitude ſur la Religion. La foi ne devient donc ſuſpecte que lorſqu'elle commence à devenir incommode : & juſqu'ici l'incrédulité n'a point fait de voluptueux, mais la volupté a preſque fait tous les incrédules. Carême. Sermon du Mardi de la IV. ſemaine.

Qu'y a-t-il de plus inſenſé de croire, ou que le hazard ſeul a produit toute la race des hommes ſur la terre, & que la ſtructure ſi admirable de leur corps ne doit ſon arrangement qu'à un aſſemblage fortuit & biſarre de la matière ; ou que ſi Dieu lui-même les a tirés du néant, il les a jettés ſur la terre, comme des ouvrages de rebut, ſans vouloir ſe mêler de ce qui les regarde, les laiſſant errer ici-bas ſans deſtination, ſans loi, ſans eſpérances ; guidés par la ſeule impétuoſité de leurs paſſions ; & n'ayant point d'autre frein, comme les animaux, qu'un inſtinct brutal, & la liberté univer- Paraphraſe du Pſeaume XXV.

ſelle de les ſatisfaire, quand ils n'y trouvent aucun obſtacle ?

Carême. Sermon du Mardi de la IV. ſemaine.

Rien n'eſt plus humiliant pour l'incrédulité, que de la rappeller à ſon origine : elle porte un faux nom de ſcience & de lumière, & c'eſt un enfant de crime & de ténébres. Ce n'eſt donc pas la force de la raiſon qui a amené là les prétendus incrédules ; c'eſt la foibleſſe d'un cœur corrompu qui n'a pu ſurmonter ſes penchans les plus honteux ; c'eſt même une lâcheté de courage, qui ne pouvant ſoutenir & regarder d'un œil ferme les terreurs & les menaces de la Religion, tâche de s'étourdir en rediſant ſans ceſſe que ce ſont des frayeurs puériles : c'eſt un homme qui a peur la nuit, & qui chante en marchant tout ſeul dans les ténébres, pour ſe raſſurer lui-même. La débauche nous rend toujours lâches & craintifs ; & ce n'eſt qu'un excès de peur des peines éternelles, qui fait qu'un libertin nous prêche & nous chante ſans ceſſe qu'elles ſont douteuſes. Il tremble, & il veut ſe raſſurer contre lui-même ; il ne peut pas ſoutenir en même tems la vue de ſes crimes, & celle du ſupplice qui les attend : c'eſt un lâche qui cache ſa peur ſous une fauſſe oſtentation de bravoure.

L'impie porta en naiſſant les principes de la religion naturelle communs à tous les hommes. Il trouva écrite dans ſon cœur une loi qui défendoit la violence, l'injuſtice, la perfidie, & tout ce qu'on ne peut pas ſouffrir ſoi-même. L'éducation fortifia ces ſentimens de la nature; on lui apprit à connoître un Dieu, à l'aimer, à le craindre. On lui montra la vertu dans les régles, on la lui rendit aimable dans les exemples; & quoiqu'il trouvât en lui des penchans oppoſés au devoir, lorſqu'il lui arrivoit de s'y laiſſer emporter, ſon cœur prenoit en ſecret le parti de la vertu contre ſa propre foibleſſe. Ainſi vécut d'abord l'impie ſur la terre; il adora, avec le reſte des hommes, un Etre ſuprême, il reſpecta ſes loix, il redouta ſes châtimens, il attendit ſes promeſſes. D'où vient donc qu'il n'a plus connu de Dieu? que ſes crimes lui ont paru des polices humaines, l'enfer un préjugé, l'avenir une chimère, l'ame un ſouffle qui s'éteint avec le corps? Par quel dégré eſt-il parvenu à ces connoiſſances ſi nouvelles & ſi ſurprenantes? A meſure que ſes mœurs ſe ſont déréglées, les régles lui ont paru ſuſpectes; à meſure qu'il s'eſt abruti, il a tâché de ſe per-

Carême. Sermon du Lundi de la 1. ſem.

de la vertu contre nous-mêmes. Ce n'eſt jouir qu'à demi de ſes paſſions, tandis que les remords nous en diſputent le plaiſir ; c'eſt acheter trop chèrement le crime, que de l'acheter au prix même du repos qu'on y cherche. Il faut ou finir ſes débauches, ou tâcher de s'y calmer ; & comme il en coûteroit trop de les finir, & qu'on ne ſauroit s'y calmer qu'en doutant des vérités qui nous troublent, on ſe les donne à ſoi-même comme douteuſes ; & pour parvenir à être tranquille, on s'efforce de ſe perſuader qu'on eſt incrédule, c'eſt-à-dire, que le grand effort du déréglement eſt de nous conduire au deſir de l'incrédulité.

Oraiſon funéb. de M. le Dauphin.

On voit tous les jours des hommes, qui trop foibles pour ſervir Dieu, croient paroître forts en faiſant ſemblant de ne le pas connoître : des hommes qui ne ſavent de la ſcience de la foi, que les blaſphêmes qui l'attaquent ; qui ont appris à être incrédules, avant que d'apprendre à croire ; qui ne ſont impies que par oſtentation, & qui ſouvent inſpirent aux autres l'incrédulité à laquelle ils n'ont pu encore parvenir eux-mêmes.

Paraphr. du Pſ. IX.

L'impie tâche de ſe perſuader qu'il n'y a point de Dieu, pour ſe calmer

dans des diſſolutions qu'il ſent bien ne pouvoir demeurer impunies, s'il y a au-deſſus de nos têtes un vengeur du vice. Sa conſcience & ſa raiſon ſe ſoulévent en ſecret contre cette impiété ; il ne peut étouffer le cri de la nature qui réclame ſans ceſſe ſon auteur : mais il le regarde comme un préjugé de l'enfance, & un reſte de vaine terreur que l'éducation, plutôt que la nature, a laiſſé dans ſon ame. Le crime n'a point ici-bas d'autre reſſource. Il faut ſecouer tout joug de religion, quand on veut ſecouer ſans remords tout joug de la vertu, de la pudeur, de l'innocence, & jouir tranquillement du fruit de ſes crimes. La religion ne ſauroit s'allier avec une vie diſſolue ; ſes menaces empoiſonnent tous les plaiſirs criminels. Il faut ou abandonner ſes plaiſirs, ou ſoutenir ſans ceſſe des remords & des frayeurs qui nous troublent & qui nous déchirent : le choix eſt bientôt fait ; on ne croit plus rien, & on vit tranquille dans le crime.

Pourquoi nos prétendus incrédules ſouhaitent-ils ſi fort de voir des impies véritables, fermes & intrépides dans l'impiété ? qu'ils en cherchent ; qu'ils en attirent même des pays étrangers, comme un Spinoſa, qu'on ap-

Carême. Sermon du Mardi de la IV. ſemaine.

pella en France pour le consulter & pour l'entendre ? C'est que nos incrédules ne sont point fermes dans l'incrédulité, ne trouvent personne qui le soit, & voudroient, pour se rassurer, rencontrer quelqu'un qui leur parût véritablement affermi dans ce parti affreux. Ils cherchent dans l'autorité, des ressources & des défenses contre leur propre conscience ; & n'osant tout seuls devenir impies, ils attendent d'un exemple, ce que leur raison & leur cœur même leur refusent : & par-là ils retombent dans une crédulité bien plus puérile & plus insensée que celle qu'ils reprochent au fidèle. Un Spinosa, ce monstre, qui après avoir embrassé différentes religions, finit par n'en avoir aucune, n'étoit pas empressé de chercher quelque impie déclaré qui l'affermît dans le parti de l'irréligion & de l'athéisme ; il s'étoit formé à lui-même ce cahos impénétrable d'impiété, cet ouvrage de confusion & de ténèbres, où le seul desir de ne pas croire en Dieu peut soutenir l'ennui & le dégoût de ceux qui le lisent ; où hors l'impiété, tout est inintelligible ; & qui, à la honte de l'humanité, seroit tombé en naissant dans un oubli éternel, & n'auroit jamais trouvé de lecteur, s'il

n'eût attaqué l'Etre ſuprême : cet impie, dis-je, vivoit caché, retiré, tranquille ; il faiſoit ſon unique occupation de ſes productions ténébreuſes, & n'avoit beſoin, pour ſe raſſurer, que de lui-même. Mais ceux qui le cherchoient avec tant d'empreſſement, qui vouloient le voir, l'entendre, le conſulter, c'étoient des inſenſés qui ſouhaitoient de devenir impies, & qui ne trouvant pas dans le témoignage de tous les ſiécles aſſez d'autorité pour demeurer fidèles, cherchoient dans le témoignage d'un ſeul homme obſcur, d'un transfuge de toutes les Religions, une autorité qui les affermît dans l'impiété, & qui les défendît contre leur propre conſcience.

On voit des perſonnes, dans un ſexe même où l'ignorance ſur certains points devroit être un mérite ; où la politeſſe & la bienſéance du moins voudroient qu'en ſachant on affectât d'ignorer ; des perſonnes qui ne ſavent pas même de la Religion ce qu'il faudroit en ſavoir pour régler leurs mœurs, & qui ſont les difficiles, craignent d'en trop croire, ont des doutes ſur tout, & n'en ont point ſur leur misère, & ſur l'égarement viſible de leur vie. Carême. Serm. du Jeudi après les Cendres.

Carême. Sermon du Mardi de la IV. semaine.

Il ſeroit trop triſte & trop vulgaire pour un homme vain, abîmé dans la débauche, de ſe dire en ſecret à lui-même : Je ſuis encore trop foible, & trop abandonné au plaiſir pour en ſortir : ce prétexte lui laiſſeroit encore tous ſes remords. C'eſt bien plutôt fait de ſe dire à ſoi-même : Il eſt inutile de mieux vivre, parcequ'il n'y a rien après cette vie. Ce prétexte eſt bien plus commode, parcequ'il finit tout ; il nous laiſſe dans un certain état d'indolence, qui nous empêche de nous approfondir nous-mêmes, & de faire des réflexions trop triſtes ſur nos paſſions. Nous avons peu de remords, parceque nous nous ſuppoſons incrédules, & que cette ſuppoſition nous laiſſe preſque la même ſécurité que l'impiété véritable : du moins c'eſt une diverſion qui émouſſe & qui ſuſpend la ſenſibilité de la conſcience ; & en faiſant que nous nous prenons toujours pour ce que nous ne ſommes pas, elle fait que nous vivons comme ſi nous étions en effet ce que nous déſirons être. C'eſt une eſpéce de neutralité que nous gardons entre la foi & l'irréligion, dont notre indolence s'accommode ; parcequ'il faut du mouvement pour prendre un parti,

& que pour demeurer neutre, il n'y a qu'à ne point penſer & vivre d'habitude. L'impiété ferme & déclarée, a je ne ſai quoi qui fait horreur ; mais la Religion d'un autre côté offrant des objets qui allarment, & qui n'accommodent pas les paſſions, que faire entre ces deux extrémités, dont l'une révolte la raiſon & l'autre les ſens ? On demeure indécis & chancelant ; on jouit en attendant du calme que cet état d'indéciſion & d'indifférence nous laiſſe ; on vit ſans vouloir ſavoir ce qu'on eſt, parce qu'il eſt plus commode de n'être rien, & de vivre ſans penſer & ſans connoître.

Nous voyons des hommes qui trouvent toujours plauſible, convaincant, tout ce que l'incrédulité oppoſe de plus foible & de plus inſenſé à la foi ; qui ſont ébranlés au premier doute frivole que l'impie propoſe ; qui ſembleroient être ravis que la Religion fût fauſſe ; & qui ſont moins touchés de ce poids reſpectable de preuves qui accablent une raiſon orgueilleuſe, & qui en établiſſent la vérité, que d'un diſcours en l'air qui la combat, où il n'y a ſouvent de ſérieux, que la hardieſſe de l'impiété & du blaſphême : des hommes qui renvoient au peuple, la croyance de tant de faits mer-

Avent. Sermon du jour de Noël.

veilleux que l'hiſtoire de la Religion nous a conſervés ; qui ſemblent croire que tout ce qui eſt au-deſſus des forces de l'homme, paſſe auſſi la puiſſance de Dieu ; & qui refuſent les miracles à une Religion qui n'eſt fondée que ſur eux, & qui eſt le plus grand de tous les miracles elle-même.

Carême. Sermon du Mardi de la IV. Semaine.

Les incrédules ſont de faux braves qui ſe donnent pour ce qu'ils ne ſont pas : ils ſe vantent ſans ceſſe de ne rien croire ; & à force de s'en vanter, ils ſe le perſuadent à eux-mêmes : ſemblables à certains hommes nouveaux que nous voyons parmi nous, leſquels touchent preſque encore à l'obſcurité & à la roture de leurs ancêtres, & veulent pourtant qu'on les croie d'une naiſſance illuſtre, & deſcendus des plus grands noms ; à force de le dire, de l'aſſurer, & de le publier, ils parviennent preſque à ſe le perſuader à eux-mêmes : il en eſt ainſi de nos prétendus incrédules. Ils touchent encore, pour ainſi dire, à la foi qu'ils ont reçue en naiſſant, qui coule encore avec leur ſang, & qui n'eſt pas effacée de leur cœur : mais c'eſt pour eux une manière de roture & de baſſeſſe dont ils rougiſſent. A force de dire qu'ils ne croient rien, de l'aſſurer, de s'en vanter,

vanter, ils croient ne rien croire ; ils en ont bien meilleure opinion d'eux-mêmes, parceque cette profeſſion déplorable d'incrédulité, ſuppoſe des lumières non communes, de la force & de la ſupériorité d'eſprit, & une ſingularité qui plaît & qui flate. On a oui dire que certains grands hommes fameux & fort eſtimés de leur ſiécle, ne croyoient pas ; on ſe fait honneur de ces grands exemples : il paroît glorieux de ne rien croire après de ſi illuſtres modèles ; on a ſans ceſſe leurs noms dans la bouche. C'eſt un faux relief qu'on ſe donne, où il entre moins d'incrédulité que de vanité riſible, & de petiteſſe d'eſprit ; puiſque rien n'eſt ſi petit ni ſi mépriſable, que de ſe donner pour ce qu'on n'eſt pas, & ſe faire honneur du perſonnage d'un autre.

L'incrédulité déclarée eſt peut-être un vice rare parmi nous ; mais la ſimplicité de la foi ne l'eſt guères moins. On ne ſe permet pas des doutes ſur le fond des myſtères, mais on obéit en philoſophe, en s'impoſant ſoi-même le joug. On auroit horreur de ſe départir de la croyance de ſes pères, mais on veut rafiner ſur leur bonne foi. Notre ſiécle ſur-tout eſt

Carême, Serm. du Jeudi après les Cendres.

plein de ces demi-fidèles, qui sous prétexte de dépouiller la Religion de tout ce que la crédulité ou les préjugés ont pu y ajouter, ôtent à la foi tout le mérite de la soumission.

Carême. Sermon du Mardi de la IV. semaine.

Souvent c'est une société de libertinage, qui nous fait parler le langage de l'impiété. On veut paroître tel que ceux à qui les plaisirs & la débauche nous lient. On croit qu'il seroit honteux d'être dissolu, & de paroître croire encore devant les témoins & les complices de nos désordres. Le parti d'un débauché qui croit encore, est un parti foible & vulgaire : afin que la débauche soit du bon air, il faut y ajouter l'impiété & le libertinage ; autrement ce seroit être débauché en novice, un reste de Religion paroîtroit se sentir encore un peu trop de l'enfance & du collége.

Carême. Serm. du Jeudi après les Cendres.

Ce que la Religion a de plus auguste, est devenu le sujet des conversations mondaines : on y parle de tout, on y décide librement de tout. Des hommes vains, d'un caractère superficiel, n'ayant pour toute connoissance de la Religion, qu'un peu plus de témérité que l'ignorant & le peuple, n'apportant pour toute science que des doutes vulgaires & usés qu'ils ont appris, mais qu'ils n'ont

pas formés; des doutes tant de fois éclaircis, & qui ne ſemblent ſubſiſter encore que pour faire honneur à la vérité : des hommes, qui dans des mœurs diſſipées, n'ont jamais donné une heure d'attention ſérieuſe aux vérités de la Religion, tranchent, décident ſur des points qu'une vie entière d'étude pourroit à peine éclaircir.

Si notre incrédulité avoit ſon fondement dans des incertitudes réelles ſur la Religion, tant que ces incertitudes ſubſiſteroient, l'incrédulité ſeroit toujours la même. Mais comme nos doutes ne naiſſent que de nos paſſions, & que nos paſſions ne ſont pas toujours les mêmes, ni également vives & maîtreſſes de notre cœur, nos doutes changent ſans ceſſe comme nos paſſions. Ils croiſſent, ils diminuent, ils s'éclipſent, ils reparoiſſent, ils ſont dans la même volubilité, & toujours dans le même dégré que nos paſſions; en un mot, ils ſuivent la deſtinée des paſſions, parcequ'ils ne ſont que les paſſions elles-mêmes. Carême. Sermon du Mardi de la IV. Semaine.

Il en eſt peu qui reviennent des routes égarées où l'impiété les conduit. L'on ne revient guères de la dépravation impie de la raiſon. Les années muriſſent les paſſions, mais Paraphraſe du Pſ. XIII.

l'orgueil de l'incrédulité renaît & ſe fortifie avec les années. Plus les années deviennent ſérieuſes, plus elles donnent du crédit & une ſorte de bon air à la philoſophie de l'impiété; & la vieilleſſe eſt le tems où l'impie s'en fait plus d'honneur, & où elle lui attire auſſi plus d'éloges de la part de ſes imitateurs.

Carême. Sermon du Mardi de la IV. Semaine.

Si la Religion ne propoſoit que des myſtères qui paſſent la raiſon, ſans y ajouter des maximes & des vérités qui gênent les paſſions, on peut aſſurer hardiment, que les incrédules ſeroient rares. Les vérités ou les erreurs abſtraites qu'il eſt indifférent de croire ou de nier, n'intéreſſent preſque perſonne. On trouvera peu de ces hommes épris de la ſeule vérité, qui deviennent partiſans & défenſeurs zélés de certains points de pure ſpéculation, & qui n'ont rapport à rien, ſeulement parcequ'ils les croient vrais. Les vérités abſtraites des Mathématiques, ont trouvé en nos jours quelques ſectateurs zélés & eſtimables, qui ſe ſont dévoués à développer ce qu'il y a de plus impénétrable dans les ſecrets infinis, & dans les abîmes profonds de cette ſcience. Mais ces ſectateurs ont été quelques hommes rares & uniques. La contagion n'étoit

pas à craindre ; auſſi n'a-t-elle pas gagné. On les admire, mais on ſeroit bien fâché de les imiter. Si la Religion ne propoſoit que des vérités auſſi abſtraites, auſſi indifférentes à la félicité des ſens, auſſi peu intéreſſantes pour les paſſions & pour l'amour-propre, les impies ſeroient encore plus rares que les Mathématiciens. On en veut aux vérités de la Religion, parcequ'elles nous menacent ; on ne s'éléve point contre les autres, parceque leur vérité ou leur fauſſeté ne décide de rien pour nous.

Lorſque l'on approfondit la plupart de ces hommes qui ſe diſent incrédules, qui ſe récrient ſans ceſſe contre les préjugés populaires ; on trouve qu'ils n'ont pour toute ſcience que quelques doutes uſés & vulgaires qu'on a débités dans tous les tems, & qu'on débite encore tous les jours dans le monde ; qu'ils ne ſavent qu'un certain jargon qui paſſe de main en main, qu'on reçoit ſans l'examiner, & qu'on répéte ſans l'entendre. On trouve que toute leur capacité ſe réduit à certains diſcours de libertinage qui courent les rues, s'il eſt permis de parler ainſi ; à certaines maximes rebattues, qui à force d'être redites, commencent à tenir de la baſſeſſe du

proverbe. Ceux qui tiennent ces diſcours ſont des hommes diſſipés par les plaiſirs, & qui ſeroient bien fâchés d'avoir un moment de reſte, pour examiner ennuyeuſement des vérités qu'ils ne ſe ſoucient pas de connoître : des hommes d'un caractère léger, ſuperficiel, incapables d'attention & d'examen ; & qui ne ſauroient ſoutenir un ſeul inſtant de ſérieux, & de modération tranquille & raſſiſe. Ils ne ſavent que le langage des doutes qu'ils ont appris. Ils ne les ont pas formés ; ils répétent ce qu'ils ont oui : c'eſt une tradition d'ignorance & d'impiété qu'ils ont reçue. Auſſi ils ne doutent pas ; ils ne font que conſerver à ceux qui les ſuivront, le langage de l'irréligion & des doutes : ils ne ſont pas incrédules ; ils ne ſont que les échos de l'incrédulité : en un mot ils ſavent ce qu'il faut dire pour douter, mais ils n'en ſavent pas aſſez pour douter eux-mêmes.

DE L'ENNUI.

Petit Carême. Serm. du Mr. Damane.

L'ENNUI qui paroît être le partage du peuple, ne s'eſt pourtant, ce ſemble, refugié que chez les Grands ;

c'eſt comme leur ombre qui les ſuit par-tout. Les plaiſirs preſque tous épuiſés pour eux, ne leur offrent plus qu'une triſte uniformité, qui endort ou qui laſſe; ils ont beau les diverſifier, ils diverſifient leur ennui. En vain ils ſe font honneur de paroître à la tête de toutes les réjouiſſances publiques; c'eſt une vivacité d'oſtentation, le cœur n'y prend preſque point de part. Le long uſage des plaiſirs les leur a rendus inutiles; ce ſont des reſſources uſées qui ſe nuiſent chaque jour à elles-mêmes: ſemblables à un malade à qui une longue langueur a rendu tous les mets inſipides, ils eſlaient de tout, & rien ne les pique & ne les réveille; & un dégoût affreux ſuccéde à l'inſtant à une vaine eſpérance de plaiſir dont leur ame s'étoit d'abord flattée.

Rien n'eſt plus triſte pour la plupart des hommes, que de ſe trouver avec eux ſeuls, & de retomber ſur leur propre cœur. Comme des paſſions vaines nous emportent; que des attachemens criminels nous ſouillent; que mille déſirs illégitimes occupent tous les mouvemens de notre cœur, en rentrant dans nous-mêmes, nous n'y trouvons qu'un vuide affreux, que des remords cruels, des penſées

Carême. Sermon du Lundi de la Paſſion.

noires, & des réflexions triſtes. Nous cherchons donc dans la variété des occupations, & dans des diſtractions éternelles, l'oubli de nous-mêmes. Nous craignons le loiſir comme le ſignal de l'ennui ; & nous croyons trouver dans le dérangement, & dans la multiplicité des ſoins extérieurs, cette ivreſſe heureuſe, qui fait que nous marchons ſans nous en appercevoir, & que nous ne ſentons plus le poids de nous-mêmes.

Petit Carême. Serm. du III. Dimanc.

Toute la vie des Grands n'eſt qu'une précaution pénible contre l'ennui, & toute leur vie n'eſt qu'un ennui pénible elle-même. Ils l'avancent même, en hâtant de multiplier les plaiſirs : tout eſt déja uſé pour eux, à l'entrée même de la vie ; & leurs premières années éprouvent déja les dégoûts & l'inſipidité, que la laſſitude & le long uſage de tout ſemblent attacher à la vieilleſſe.

L'ennui ne ſe trouve que dans le dérangement, & dans une vie d'agitation, où jamais rien n'eſt à ſa place. C'eſt en vivant au haſard, que nous nous ſommes à charge à nous-mêmes ; que nous cherchons toujours de nouvelles occupations, & que le dégoût nous fait bientôt repentir de les avoir cherchées ; que nous changeons

ſans

ſans ceſſe de ſituation pour nous fuir, & que nous nous portons par-tout nous-mêmes : en un mot, que toute notre vie n'eſt qu'un art diverſifié pour éviter l'ennui, & un talent malheureux de le trouver. Par-tout où n'eſt pas l'ordre, il faut néceſſairement que ſe trouve l'ennui ; & loin qu'une vie de dérangement & d'agitation en ſoit le remède, elle en eſt au contraire la ſource la plus féconde & la plus univerſelle.

Plus les Grands ſont élevés, plus ils ſont malheureux. Comme rien ne les contraint, rien auſſi ne les fixe. Moins ils dépendent des autres, plus ils ſont livrés à eux-mêmes. Leurs caprices naiſſent de leur indépendance : ils retournent ſur eux leur autorité ; leurs paſſions ayant eſſayé de tout, & tout uſé, il ne leur reſte plus qu'à ſe dévorer eux-mêmes. Leurs biſarreries deviennent l'unique reſſource de leur ennui & de leur ſatiété : ne pouvant plus varier les plaiſirs déja tous épuiſés, ils ne ſauroient plus trouver de variété que dans les inégalités éternelles de leur humeur ; & ils s'en prennent ſans ceſſe à eux-mêmes, du vuide que tout ce qui les environne laiſſe ſans ceſſe au-dedans d'eux-mêmes. Ce n'eſt pas ici une de

Petit Carême. Serm. du III. Dimanc.

ces vaines images que le discours embellit, & où l'on supplée par les ornemens à la ressemblance.

Approchons des Grands; jettons les yeux nous-mêmes sur une de ces personnes qui ont vieilli dans les passions, & que le long usage des plaisirs a rendu également inhabiles & au vice & à la vertu. Quel nuage éternel sur l'humeur! quel fonds de chagrin & de caprices! Rien ne plaît, parcequ'on ne sauroit plus soi-même se plaire. On se venge sur tout ce qui nous environne, des chagrins secrets qui nous déchirent. Il semble qu'on fait un crime au reste des hommes, de l'impuissance où l'on est d'être encore aussi criminel qu'eux. On leur reproche en secret tout ce qu'on ne peut plus se permettre à soi-même, & l'on met l'humeur à la place des plaisirs.

DU BONHEUR.

Carême. Sermon du Lundi de la I. semaine.

L'HOMME ne trouve nulle part son bonheur sur la terre. Les richesses l'inquiétent, les honneurs le fatiguent, les plaisirs le lassent, les sciences le confondent & irritent la

curioſité, loin de la ſatisfaire : la réputation le gêne & l'embarraſſe ; tout cela enſemble ne peut remplir l'immenſité de ſon cœur, & lui laiſſe encore quelque choſe à déſirer. Tous les autres êtres, contens de leur deſtinée, paroiſſent heureux à leur manière, dans la ſituation où l'Auteur de la nature les a placés. Les aſtres tranquilles dans le firmament, ne quittent pas leur ſéjour pour aller éclairer une autre terre ; la terre réglée dans ſes mouvemens, ne s'élance pas en haut pour aller prendre leur place ; les animaux rampent dans les campagnes, ſans envier la deſtinée de l'homme qui habite les villes & les palais ſomptueux ; les oiſeaux ſe réjouiſſent dans les airs, ſans penſer s'il y a des créatures plus heureuſes qu'eux ſur la terre. Tout eſt heureux, pour ainſi dire, tout eſt à ſa place dans la nature ; l'homme ſeul eſt inquiet & mécontent ; l'homme ſeul eſt en proie à ſes deſirs, ſe laiſſe déchirer par des craintes, trouve ſon ſupplice dans ſes eſpérances, devient triſte & malheureux au milieu de ſes plaiſirs : l'homme ſeul ne rencontre rien ici-bas où ſon cœur puiſſe ſe fixer.

Nous nous laſſons à courir ſans Paraphr. du Pſ. XXXI.

ceſſe après un fantôme de bonheur, qui au moment que nous croyons le tenir, nous échappe & s'évanouit, ne nous laiſſant que la honte & le déſeſpoir de nous être laiſſés tromper tant de fois, ſans pouvoir jamais nous détromper. Si nous obtenons ce que nous avons déſiré avec le plus d'ardeur, le dégoût ſuit de près la jouiſſance; ſoit parcequ'il s'éléve quelque nouveau deſir dans notre cœur, ſoit parceque nous n'y trouvons pas ce que nous eſpérions; ou bien que la crainte de le perdre nous cauſe plus de chagrin & d'inquiétude, que la joie de le poſſéder ne nous cauſe de plaiſir. Nous paroiſſons quelquefois nager dans l'abondance de toutes choſes, & n'avoir rien à ſouhaiter; & nous nous trouvons miſérables, parceque nous ne pouvons pas réunir tous les plaiſirs en même tems; & que nous ne jouiſſons d'un plaiſir qu'aux dépens d'un autre; & notre cœur eſt déchiré par une baſſe jalouſie, de voir que d'autres jouiſſent de ce dont, par une ſotte vanité, nous voudrions jouir tout ſeuls. Il ne faut que la moindre altération dans la ſanté, pour nous jetter dans la mélancolie la plus noire: ah! que nous ſentons alors l'incertitude & le néant de tous

les biens de la terre ! Cependant nous craignons de les perdre, parceque notre cœur y eſt attaché, & que nous n'avons rien à mettre à leur place, pour remplir le vuide qu'ils y laiſſent.

Chacun dans ſon état, quelque heureuſe qu'en paroiſſe la deſtinée, trouve des amertumes qui en balancent toujours les plaiſirs. L'élévation a ſes aſſujettiſſemens & ſes inquiétudes ; l'obſcurité, ſes humiliations & ſes mépris ; le mariage, ſes antipathies & ſes fureurs ; l'amitié, ſes pertes & ſes perfidies. Le trône eſt le ſiége des chagrins, comme la dernière place ; les palais ſuperbes cachent des ſoucis cruels, comme le toît du pauvre & du laboureur ; & de peur que notre exil ne nous devienne trop aimable, nous ſentons toujours par mille endroits, qu'il manque quelque choſe à notre bonheur. Avent. Sermon du II. Dimanche.

Toutes les créatures que l'homme veut faire ſervir à ſes plaiſirs deviennent l'inſtrument de ſes peines : tous les deſirs les plus flatteurs, & qu'il ne forme que pour ſoulager ſon cœur, en deviennent les tyrans & le ſupplice : tous ſes projets les plus ſpécieux, que l'imagination n'enfante & n'embellit que pour endormir ſes Tome des Oraiſ. Funéb. I. Serm. d'une Profeſſion Religieuſe.

peines, les réveillent & les aigriſſent : tous les plaiſirs les plus vifs, & qui auroient dû, ce ſemble, ſatisfaire ſon cœur, n'y portent que la ſatiété, & en augmentent le dégoût, le vuide & l'inquiétude. En vain ſe forme-t-il un plan de félicité dans le crime ; ſon cœur dément bientôt cette eſpérance, & il ne lui reſte rien de plus réel de cette vaine idée de bonheur, que le chagrin de ſe l'être en vain formée. En vain, par une vaine philoſophie, détache-t-il des paſſions, ce qu'elles ont d'extrême & de fatiguant, pour ſe ménager des plaiſirs modérés & tranquilles ; les plaiſirs modérés par la raiſon ne ſont pas loin de l'ennui, & ceux qu'elle ne conduit plus, ne ſont plus que des fureurs & des gouffres.

Carême. Serm. du Jeudi de la Paſſion.

C'eſt un déſordre d'aimer pour lui-même, ce qui ne peut être ni notre bonheur ni notre perfection, ni par conſéquent notre repos. Car aimer, c'eſt chercher ſa félicité dans ce qu'on aime ; c'eſt vouloir trouver dans l'objet aimé tout ce qui manque à notre cœur ; c'eſt l'appeller au ſecours de ce vuide affreux que nous ſentons en nous-mêmes, & nous flatter qu'il ſera capable de le remplir ; c'eſt le regarder comme la reſſource de nos be-

ſoins, le reméde à nos maux, l'auteur de nos biens. C'eſt un déſordre & un aviliſſement de notre cœur, de chercher tout cela dans la créature. Nous ſentons bien nous-mêmes l'injuſtice de cet amour. Quelque emporté qu'il puiſſe être, nous découvrons bientôt dans les créatures qui nous l'inſpirent, des défauts & des foibleſſes qui les en rendent indignes : plus nous les approfondiſſons, plus nous nous diſons à nous-mêmes, que notre cœur s'eſt trompé, & que ce n'eſt pas là ce qu'il cherchoit. Notre raiſon rougit tout-bas de la foibleſſe de nos penchans ; nous ne portons plus nos liens qu'avec peine ; notre paſſion devient notre ennui & notre ſupplice. Mais punis de notre erreur ſans en être détrompés, nous cherchons dans le changement le reméde de notre mépriſe : nous errons d'objets en objets ; & s'il en eſt enfin quelqu'un qui nous fixe, ce n'eſt pas que nous ſoyons contens de notre choix, c'eſt que nous ſommes laſſés de notre inconſtance.

Pour être heureux, il faut que l'homme ne penſe point, qu'il ſe laiſſe mener comme les animaux muets, par l'attrait des objets préſens, & qu'il éteigne & abrutiſſe ſa raiſon, Avent. Sermon de la Touſſaint.

s'il veut conſerver ſa tranquillité ; & telle eſt ſa deſtinée. Ce n'eſt que l'yvreſſe, l'emportement, l'extinction de toute raiſon qui le rend heureux ; & comme cette ſituation n'eſt que d'un inſtant, dès que l'eſprit ſe calme, & revient à lui, le charme ceſſe, le bonheur s'enfuit, & l'homme ſe trouve ſeul avec ſes paſſions & ſes inquiétudes.

Myſtères. Serm. de la Viſitation.

Nous ſentons tous le vuide du plaiſir ; il eſt des momens de réflexion qui nous tuent. Le cœur, fait pour une félicité plus ſolide, s'amuſe, mais ne ſauroit ſe ſatisfaire : il voltige autour des créatures, mais il ne peut s'y fixer : il porte par-tout un fonds d'inquiétude & d'ennui qui le réveille même au milieu des joies & des amuſemens. Enfin, on trouve ſon remède dans le mal même ; le dégoût dans la jouiſſance ; & l'on ne ſent de vivacité pour le plaiſir, que dans le moment qui le précéde.

Myſtères. Serm. de la Purification.

Les hommes, avec toute leur puiſſance, ne ſauroient nous faire à nous-mêmes une félicité plus entière que celle dont ils jouiſſent ; & comme ils ne ſont jamais qu'à demi heureux, nous ne devons pas nous attendre qu'ils rendent notre condition meilleure que la leur, ni qu'ils faſſent pour

nous ce qu'ils ne peuvent pour eux-mêmes. Ils cherchent ſouvent à nous nuire, en faiſant ſemblant de nous favoriſer; nous ne leur ſommes chers, qu'autant que nous leur ſommes utiles; & ils veulent plutôt nous faire ſervir à leur bonheur, que nous rendre heureux nous-mêmes.

Le bonheur que nous cherchons, n'eſt qu'un poids qui nous accable dès que nous y ſommes parvenus. Nous ſentons multiplier nos ſoucis, à meſure que le monde nous multiplie ſes faveurs. De nouveaux deſirs naiſſent de ceux que nous venons de voir accomplis. Le monde nous croit heureux; mais la jalouſie; mais la proſpérité d'autrui; mais ce qui manque encore à notre ambition; mais le vuide même de tout ce que nous poſſédons; mais le dégoût même qui ſuit toujours la poſſeſſion de ce qu'on avoit le plus déſiré; mais la penſée même que tout s'enfuit, & que la vie la plus longue n'eſt qu'un inſtant rapide; mais tout cela enſemble empoiſonne toute cette vaine félicité qui trompe les ſpectateurs, tandis qu'elle ne peut nous rendre heureux, & nous ſéduire nous-mêmes, lorſque nous y faiſons attention. Paraphr. du Pſeaume IV.

Nous nous promettons tous ici-bas Petit Carê-

mé. Serm. du III. Dim.

une injuſte félicité. Nous courons tous après un bonheur & un repos que nous ne ſaurions trouver. A peine détrompés par la poſſeſſion d'un objet, du bonheur qui ſembloit nous y attendre, un nouveau deſir nous jette dans la même illuſion : & paſſant ſans ceſſe de l'eſpérance du bonheur au dégoût, & du dégoût à l'eſpérance, tout ce qui fait ſentir notre mépriſe, devient lui-même l'attrait qui la perpétue. Il ſemble d'abord que cette erreur ne devroit être à craindre que pour le peuple : la baſſeſſe de ſa fortune laiſſant toujours un eſpace immenſe au-deſſus de lui, il ſeroit moins étonnant qu'il ſe figurât une félicité imaginaire dans les ſituations élevées où il ne peut atteindre, & qu'il crût, car tel eſt l'homme, que tout ce qu'il ne peut avoir, c'eſt cela même qui eſt le bonheur qu'il cherche. Mais l'éclat du rang, des titres & de la naiſſance diſſipe bientôt cette vaine illuſion. On a beau monter, & être porté ſur les aîles de la fortune au-deſſus de tous les autres, la félicité ſe trouve toujours placée plus haut que nous-mêmes ; plus on s'éléve, plus elle ſemble s'éloigner de nous.

Oraiſon Funéb. de M. le Dauphin.

Tout ce qui environne les Grands ne les rend point heureux. Tout ce qui

eſt hors de nous, ne ſauroit jamais faire un bonheur pour nous. Les plaiſirs occupent les dehors, le dedans eſt toujours vuide. Tout paroît joie pour les Grands, & tout ſe tourne en ennui pour eux. Plus les plaiſirs ſe multiplient, plus ils s'uſent. Ce n'eſt pas être heureux, que de n'avoir plus rien à déſirer; c'eſt perdre le plaiſir de l'erreur: & le plaiſir n'eſt que dans l'erreur qui l'attend & qui le déſire. La grandeur elle-même eſt un poids qui laſſe; les chagrins & les noirs ſoucis montent & vont s'aſſeoir avec le Souverain ſur le trône. Le diadême qui orne le front auguſte des Rois, n'eſt ſouvent armé que de pointes & d'épines qui le déchirent; & les Grands, loin d'être les plus heureux, ne ſont que les triſtes témoins qu'on ne peut l'être ſur la terre. Le monde étale des proſpérités; le monde ne fait point d'heureux: les Grands nous montrent le bonheur, & ils ne l'ont pas.

DE L'HÉRÉSIE.

L'ORIGINE de l'héréſie a toujours quelque choſe de honteux. Comme l'orgueil & la licence en

forment les premières ſources, il faut tirer le voile ſur les premiers tems qui les établirent parmi les hommes. On y voit les paſſions les plus honteuſes préſider à la naiſſance de ces ouvrages de ténébres, leur donner la forme, l'accroiſſement & le progrès ; & ſemblables à ces enfans infortunés qui ſont le triſte fruit du crime de leurs pères, il ne faut pour les couvrir de confuſion, que les rappeller à leur origine.

Paraphraſe du Pſeaume IX.

Dieu permet que les cenſeurs téméraires de ſa Doctrine, ſe jettent eux-mêmes dans des contradictions inexpliquables, où ils ſe trouvent pris comme dans un piége d'où ils ne ſauroient ſe tirer. C'eſt la deſtinée de l'erreur, de former de ſes propres mains le glaive qui doit lui porter le coup mortel. Il n'y a qu'à la laiſſer faire elle-même ; toutes les machines qu'elle éléve à grands frais pour ébranler l'artifice auguſte de la foi, tombent enfin ſur ſa tête orgueilleuſe, & achévent de l'écraſer.

Petit Carême. Serm. du Vendredi-Saint.

L'héréſie, d'abord timide dans ſa naiſſance, va toujours en croiſſant, & ne garde plus de meſure dans ſes progrès. Elle n'en vouloit d'abord parmi nous, qu'aux abus du culte ; elle a depuis attaqué le culte même :

elle vouloit réformer la Religion ; elle a fini par les approuver toutes, ou, pour mieux dire, par n'en plus avoir, & n'en plus connoître aucune : elle prétendoit s'en tenir à la lettre aux Livres ſaints ; & cette lettre a été pour elle une lettre de mort, & ſes faux Prophétes y ont puiſé un fanatiſme & des viſions ſur l'avenir, que l'événement a démenties, & dont elle a rougi elle-même.

Ce n'eſt pas la ſoumiſſion à l'Egliſe qui nous coûte : cette ſoumiſſion ne bleſſe ni notre orgueil, ni nos penchans, ni notre ſoumiſſion, ni notre fortune. Ce qui nous bleſſe, c'eſt de dépendre de ceux que nous croyons fort au-deſſous de nous : c'eſt de porter le poids d'une autorité qui paroît mal placée. Nous adouciſſons même les dépendances les plus inévitables de notre état, par le mépris ſecret de ceux de qui nous dépendons. Nous nous vengeons de leur élévation, par nos cenſures ; notre orgueil, forcé de leur obéir, ſe conſole en les mépriſant. Leurs ordres nous rendent ingénieux à découvrir leurs défauts ; & il eſt rare que nos ſupérieurs & nos maîtres aient ſur notre cœur la même autorité qu'ils ont ſur notre perſonne. Myſtéres, Sermon de l'Aſſomption.

La liberté que les ſectateurs de Paraphr. du Pſeaume IX.

l'héréſie nous vantent tant, en nous reprochant notre ſoumiſſion à l'autorité reſpectable de nos Paſteurs, comme une crédulité aveugle & ſuperſtitieuſe ; cette liberté les a rendus elle-même eſclaves d'une doctrine toujours changeante & incertaine, & qui n'a plus de régle que les variations éternelles de l'eſprit humain. Les piéges qu'ils tendoient à la foi des ſimples, ſe ſont tournés contre eux-mêmes ; leur conjuration unanime contre l'Egliſe les a diviſés : & du même principe qui avoit formé leur déſobéiſſance & leur révolte, eſt ſorti le dogme monſtrueux qui ſecoue toute autorité, & qui autoriſe chaque particulier à ſe ſoulever contre la doctrine de ces faux Apôtres ; & à ſe faire une religion ſelon le caprice & les égaremens déplorables de ſon eſprit. C'eſt par-là que Dieu détruit enfin les ennemis de ſon culte, & qu'il emploie, pour anéantir l'erreur, la doctrine elle-même qui lui donna naiſſance.

Petit Carême. Serm. du II. Dim.

Les troubles de l'Etat ne ſont jamais loin de ceux de l'Egliſe. On ne reſpecte guères le joug des Puiſſances, quand on eſt parvenu à ſecouer le joug de la foi ; & l'héréſie a beau ſe laver de cet opprobre, elle a par-

tout allumé le feu de la ſédition ; elle eſt née dans la révolte. En ébranlant les fondemens de la foi, elle ébranle les trônes & les empires ; & par-tout en formant des ſectateurs, elle forme des rebelles.

L'illuſion dont l'héréſie ſe ſert le plus pour flatter l'orgueil de ſes ſectateurs, c'eſt de leur perſuader qu'eux ſeuls uſent de leur raiſon & de leur liberté, en ſecouant le joug des Paſteurs auſquels nous ſommes aſſujettis. Mais comment ne s'apperçoivent-ils pas qu'ils prennent toujours le change ſur les choſes qui les intéreſſent le plus, ne trouvant d'ordinaire que dans leurs préjugés les vraiſemblances qui les déterminent ? Toujours diviſés entre eux, de langage, de ſentimens, de principes ſur les dogmes eſſentiels qui nous ſont révélés, ils refuſent à l'Egliſe une autorité qu'ils ne rougiſſent point de s'attribuer à eux-mêmes. Paraphraſe du Pſeaume IX.

L'héréſie a beau dire que les perſécutions des Princes lui mirent en mains les armes d'une juſte défenſe ; l'Egliſe n'oppoſa jamais aux perſécutions, que la patience & la fermeté : la foi fut le ſeul glaive avec lequel elle vainquit les tyrans. Ce ne fut pas en répandant le ſang de ſes ennemis qu'elle multiplia ſes diſciples ; le ſang Petit Carême. Serm. du II. Dim.

de ſes Martyrs tout ſeul fut la ſemence de ſes fidèles. Ses premiers Docteurs ne furent pas envoyés dans l'Univers, comme des lions, pour porter par-tout le meurtre & le carnage, mais comme des agneaux pour être eux-mêmes égorgés. Ils prouvèrent, non en combattant, mais en mourant pour la foi, la vérité de leur miſſion. On devoit les traîner devant les Juges pour y être jugés comme des criminels, & non pour y paroître les armes à la main, & les forcer de leur être favorables. Ils reſpectoient le ſceptre dans des mains même profanes & idolâtres; & ils auroient cru deſhonorer l'œuvre de Dieu, en recourant, pour l'établir, à des reſſources humaines.

DE L'IDOLATRIE.

Avent. Sermon du jour de Noël.

AQUELS excès l'idolâtrie n'a-t-elle pas pouſſé ſon culte profane? La mort d'une perſonne chère l'érigeoit bientôt en divinité; & ſes viles cendres ſur leſquelles ſon néant étoit écrit en caractères ſi ineffaçables, devenoient elles-mêmes le titre de ſa gloire & de ſon immortalité.

L'amour

L'amour conjugal se fit des dieux, l'amour impie l'imita, & voulut avoir ses autels. L'épouse & l'amante, l'époux & l'amant criminel eurent des prêtres, des temples & des sacrifices. La folie, ou la corruption générale, adopta un culte si bisarre & si abominable: tout l'Univers en fut infecté. La majesté des loix de l'Empire l'autorisa; la magnificence des temples, l'appareil des sacrifices, la richesse immense des simulacres rendirent cette extravagance respectable. Chaque peuple fut jaloux d'avoir ses dieux; au défaut de l'homme, il offrit de l'encens à la bête. Les hommages impurs devinrent le culte de ces divinités impures; les villes, les montagnes, les champs, les déserts en furent souillés, & virent des édifices superbes consacrés à l'orgueil, à l'impudicité, à la vengeance. La multitude des divinités égala celle des passions; les dieux furent presque aussi multipliés que les hommes: tout devint dieu pour l'homme, & le Dieu véritable fut le seul que l'homme ne connut point.

Rome, cette capitale de l'Univers qui avoit trouvé le secret de réunir toute la sagesse de la philosophie & de la politique humaine avec toutes

Panég. de sainte Agnès.

les extravagances du culte ; Rome adopta tous les dieux les plus biſarres, & toutes les ſuperſtitions des Nations qu'elle avoit vaincues ; & de toutes les folies de l'Univers, forma, pour ainſi dire, la majeſté de ſa religion & de ſes cérémonies.

Avent. Sermon de la Circonciſion.

Les hommes oubliant l'Auteur de leur être & de l'Univers, adorèrent d'abord l'air qui les faiſoit vivre, la terre qui les nourriſſoit, le ſoleil qui les éclairoit, la lune qui préſidoit à la nuit. C'étoient là leur Cibelle, leur Junon, leur Apollon, leur Diane. Ils adorèrent les Conquérans qui les avoient délivrés de leurs ennemis, les Princes bienfaiſans & équitables qui avoient rendu leurs ſujets heureux, & la mémoire de leur régne immortelle : & Jupiter & Hercule furent placés au rang des dieux ; l'un par le nombre de ſes victoires, & l'autre par le bonheur & la tranquillité de ſon régne. Les hommes, dans ces ſiécles de ſuperſtition & de crédulité, ne connoiſſoient point d'autres dieux que ceux qui leur faiſoient du bien. Et tel eſt le caractère de l'homme ; ſa religion n'eſt ſouvent que ſon amour & ſa reconnoiſſance.

Avent. Sermon du jour de Noël.

Les Philoſophes forcés par les lumières ſeules de la raiſon, de recon-

noître un seul Etre suprême, en défiguroient la nature par mille opinions insensées. Les uns se représentoient un Dieu oisif, retiré en lui-même, jouissant de son propre bonheur, ne daignant pas s'abaisser à regarder ce qui se passe sur la terre, ne comptant pour rien les hommes qu'il avoit créés; aussi peu touché de leurs vertus que de leurs vices; & laissant au hasard, le cours des siécles & des saisons, les révolutions des empires, la destinée de chaque particulier, la machine entière de ce vaste Univers, & toute la dispensation des choses humaines. Les autres l'assujettissoient à un enchaînement fatal d'événemens: ils en faisoient un Dieu sans liberté & sans puissance; & en le regardant comme le maître des hommes, ils le croyoient l'esclave des destinées. Les égaremens de la raison étoient alors la seule régle de la religion & de la croyance de ceux qui passoient pour être les plus éclairés & les plus sages.

DES ESPRITS FORTS.

Paraph. du Pſ. XIII.

DEs que l'homme s'eſt livré aux paſſions les plus honteuſes ; & qu'il les a pouſſées juſqu'aux excès les plus énormes, il cherche à ſe les juſtifier à lui-même, en ſe diſant en ſecret qu'il n'y a point de Dieu. Ce n'eſt pas dans ſa raiſon que naiſſent ſes doutes ; Dieu y a mis un rayon de lumière qui le montre par-tout à l'homme, & qui lui fait porter par-tout avec lui le témoignage intime & ineffaçable de la Divinité : c'eſt dans la dépravation de ſon cœur. Il déſire que Dieu ne ſoit point ; il s'efforce de ſe le perſuader ; il ſe fait même un honneur affreux d'en paroître convaincu ; il inſulte avec dédain à la crédulité de ceux qui ſont effrayés de ſes blaſphêmes : mais c'eſt un impoſteur ; ſa bouche toute ſeule renonce Dieu, & publie qu'il n'exiſte point, tandis que ſa raiſon le connoît & lui rend hommage.

Les eſprits forts proteſtent que c'eſt ſans intérêt qu'ils ont ſecoué le joug de la Religion, & que la vérité ſeule les a forcés à ſe défaire des erreurs

communes ; mais leurs mœurs découvrent l'artifice & la fauſſeté de leurs diſcours. Qu'on les approche de près, qu'on entre dans leur confiance, qu'on paroiſſe adhérer comme eux à la doctrine de l'impiété ; alors ils ſe démaſquent, ils ſe montrent au naturel : on découvre en eux un fonds de mœurs abominables, une vie dont les déréglemens du commun des hommes rougiroient ; une ſingularité de débauches encore plus affreuſe que celle de leur doctrine ; un abandonnement qui ne connoît plus ni régle, ni pudeur, ni bienſéance ; une façon de penſer ſur le détail de la conduite, qui fait que ne reſpectant plus ce qu'il y a de plus ſacré parmi les hommes, on ne ſe reſpecte plus ſoi-même.

L'impiété dont toute l'attention devroit être de ſe dérober aux regards publics, ſe montre avec oſtentation ; elle a enfin accoutumé les yeux & les oreilles à voir & à entendre, ſans indignation, ſes horreurs & ſes blaſphémes. Ce n'eſt pas aſſez ; elle ſe fait des ſectateurs ; elle oſe répandre le venin de ſa doctrine ; elle trouve tous les jours des cœurs qui viennent s'offrir d'eux-mêmes à la morſure contagieuſe de l'aſpic. Ils s'en font une ſupériorité de raiſon &

une distinction, où ils ne croient pas la plupart des hommes capables d'atteindre ; & la vanité toute seule fait & multiplie des incrédules, que la honte devroit cacher dans les ténébres les plus profondes & les plus impénétrables.

Malheur aux maisons & aux familles qui donnent accès chez elles aux esprits forts. Les troubles, les calamités, les dissensions domestiques y entrent bientôt : elles deviennent bientôt des écoles où les maximes du libertinage sont enseignées. L'épouse fidèle regarde bientôt la fidélité d'un lien sacré, comme un vain scrupule que la tyrannie des hommes sur son sexe a établi sur la terre. Il n'y a plus dans ces maisons infortunées, ni ordre, ni subordination, ni confiance. L'enfant se croit autorisé à secouer l'autorité paternelle : le père croit que laisser agir les penchans de la nature, c'est toute l'éducation qu'il doit donner à ses enfans : l'épouse se persuade que son goût doit décider de son devoir. Quelle paix & quelle union peut-il y avoir dans un lieu où le libertinage seul & le mépris de tout joug lie ceux qui l'habitent ? Quel cahos, quel théâtre d'horreur & de confusion deviendroit la société géné-

rale des hommes, ſi les maximes du libertinage prévaloient parmi eux, & étoient érigées en loix publiques! Quelle affreuſe république, s'il pouvoit jamais s'en former une dans l'Univers toute compoſée d'impies, & où les hommes ne puſſent mériter que par l'impiété, le titre de Citoyens?

Les impies publient que les gens de bien n'ont par-deſſus eux, que plus d'adreſſe & de ménagement pour dérober leurs déſordres ſecrets aux yeux du public. Il faut bien, pour ſe calmer ſur l'infamie de leurs mœurs, qu'ils tâchent de ſe perſuader que tous les hommes, & ceux qui paroiſſent les plus ſaints, leur reſſemblent. Quelle idée faut-il qu'ils ſe faſſent du genre-humain, pour n'être pas effrayés de ce qu'ils ſont eux-mêmes? Il faut que tous les hommes qui ont paru ſur la terre avec le plus de dignité, de ſainteté & d'édification, aient été des ſcélérats, & des monſtres, pour que l'impie puiſſe ſe juſtifier à lui-même ſes abominations & ſes crimes; c'eſt cependant ce qu'il oſe penſer. Que faudroit-il pour guérir l'incrédule de ſon impiété, que l'abîme d'extravagances & de contradictions où il eſt obligé de ſe jetter, pour ſe cacher l'horreur de ſa doctrine?

Les eſprits forts prennent les remords & les terreurs ſecrettes de leur conſcience, pour des reſtes de préjugés vulgaires que l'éducation a laiſſés en eux, & que les réflexions ne peuvent plus effacer; & leur impiété les rend comme inutiles à leurs frères, puiſqu'ils ont ſecoué le lien de la Religion qui les uniſſoit à eux. Inutiles à la ſociété, qu'ils regardent comme un amas de créatures que le haſard a raſſemblées, & où chacun n'a point d'autres loix que ſoi-même: inutiles à la patrie, puiſqu'ils enviſagent l'autorité publique, comme une uſurpation ſur la liberté des hommes: inutiles à leurs proches, puiſqu'ils croient que les titres de père, d'enfant, de frère, d'époux, ſont des titres qui n'engagent à rien, à moins qu'une inclination aveugle n'en ratifie les devoirs: enfin inutiles à eux-mêmes, puiſque leur raiſon eſt la lumière même dont ils abuſent. Hommes inutiles & inhabiles à tout bien; hommes contagieux, l'opprobre de la Religion & de la ſociété, qui ne devroient trouver aucun aſyle ſur la terre, & qui trouvent cependant des apologiſtes & des admirateurs.

En vain les impies veulent nous perſuader que la force & la ſupé-

riorité

riorité ſeule de la raiſon les a élevés au-deſſus des préjugés vulgaires, & fait prendre le parti affreux de l'incrédulité ; c'eſt la foibleſſe & la dépravation ſeule de leur cœur. Leur vie deshonore, non-ſeulement la Religion, mais même l'humanité. Les vices les plus infâmes ne ſont pour eux que des penchans innocens, que la nature nous tranſmet, & que la nature juſtifie : les deſirs les plus abominables, dès que leur cœur corrompu les a formés, n'ont pas beſoin d'autre titre pour être légitimes : les paſſions que chacun trouve en ſoi, ſont pour eux la ſeule régle infaillible & immuable que la première inſtitution de la nature a laiſſée aux hommes. Ils regardent les violences que l'homme juſte ſe fait pour les réprimer, comme une contrainte injuſte qu'on exerce envers l'humanité, & une tyrannie qui la prive des droits qui ſont nés avec elle.

L'eſprit fort voudroit anéantir l'idée de l'Etre divin dans l'eſprit des autres hommes, & il ne peut effacer celle qu'il porte au-dedans de lui-même. Il prêche l'impiété, & il ne peut réuſſir à devenir lui-même totalement impie : il s'érige en docteur de l'Athéiſme, & il n'en eſt pas en-

core un disciple bien affermi. Aussi il ne peut soutenir long-tems ce contraste, où éclatent l'extravagance & l'impiété. Il est effrayé de se révolter tout seul contre le genre-humain, & de se trouver seul dans l'Univers, qui ne veuille & ne reconnoisse point de Dieu. Il parle le langage de tout le reste des hommes; il confesse que Dieu est; mais en lui laissant son être, il en ôte tout ce qui le rend souverainement sage, juste & adorable. Il se fait un Dieu de sa façon; il lui dispute la gloire d'avoir tiré le monde du néant, & le soin de le gouverner. Il le laisse comme une idole, oisif sur le trône de sa majesté, ne prenant aucune part à ce qui se passe dans l'Univers, & abandonnant au hasard & au concours fortuit des causes secondes, les destinées des hommes.

Toute la vertu des impies se borne à se livrer sans réserve à tout ce que la profonde corruption de leur cœur demande d'eux, de peur de contredire ou de contraindre la nature, en ne s'y livrant pas. Ils affectent quelquefois les dehors de la sagesse & de la régularité; c'est pour s'accommoder aux préjugés communs; mais ils se moquent en secret de l'estime que la prévention des hommes attache aux

dehors mêmes de l'innocence & de la vertu. On nous vante ſouvent leur probité, & les maximes ſévères dont ils ſe piquent; mais quelles vertus, même humaines, peuvent reſter dans des hommes qui ſe croient permis tout ce qu'ils deſirent; qui regardent les crimes les plus honteux, comme des penchans innocens; qui ne croient rien devoir qu'à eux-mêmes; qui ſont perſuadés que Dieu regarde d'un œil égal les vices & les vertus; & qui ne connoiſſent point d'autres regles de leurs mœurs, que les paſſions mêmes qui en font tout le déréglement & tout le déſordre? Plus ils ſentent que leur vie les rendroit l'opprobre des autres, ſi elle étoit connue, plus ils affectent au-dehors de modération & de philoſophie. Ils ſe piquent des vertus extérieures qui honorent la ſociété; ils veulent paſſer pour amis fidèles, rigides obſervateurs de leurs promeſſes; ils ont une vaine oſtentation de droiture & de ſincérité: mais il n'en eſt pas un ſeul qui ne ſoit en ſecret dévoué à tous les vices; pas un qui ne ſoit parjure & trompeur, quand il peut l'être ſurement, & ſans que ſa gloire en ſouffre; pas un qui ſoit capable de faire un bien, ſi ſon intérêt ou ſa réputation ne l'exigent; pas un enfin

qui ſe refuſe un crime utile ou agréable, qui ne pourra jamais être connu que de lui ſeul.

Un eſprit fort regarde toutes les religions comme le fruit des préjugés & de la ſuperſtition des peuples. L'Hiſtoire même des merveilles que Dieu a opérées en faveur de l'ancien Peuple, pour y conſerver la connoiſſance de ſon nom, ne lui paroît qu'un récit fabuleux, inventé pour flatter la vanité, ou amuſer la crédulité d'une Nation groſſière & ſuperſtitieuſe. L'établiſſement même de l'Evangile, les prodiges qui ont éclaté à la face de tout l'Univers, les travaux des hommes Apoſtoliques, & de tant de Martyrs qui ont purgé le monde de l'idolâtrie, tant d'événemens merveilleux, où la puiſſance de Dieu ſe manifeſte d'une manière ſi viſible, ne ſont, ſelon lui, que le projet inſenſé d'un petit nombre d'hommes, ou crédules ou impoſteurs. Des hommes crédules ou impoſteurs! qui cependant ont eu la force d'impoſer ſilence à tout ce qu'il y avoit de plus ſage & de plus éclairé ſur la terre; de changer la face de l'Univers; de rendre témoignage par les tourmens les plus affreux, & par leur mort, à la vérité & au Dieu qui les envoyoit; de corriger les hom-

mes des vices & des déréglemens publics, & d'annoncer la doctrine la plus ſage, la plus ſublime & la plus conforme aux beſoins de l'homme, la plus oppoſée à ſes paſſions; en un mot, la plus digne de l'Etre ſouverain, dont on eût jamais oui parler ſur la terre. Voilà la ſageſſe tant vantée, c'eſt-à-dire, le délire le plus mépriſable de ce que le monde appelle *Eſprits forts*.

DE L'HÉROISME.

LE bonheur, ou la témérité ont pu faire des héros; mais la vertu toute ſeule peut former de grands hommes. Il en coûte bien moins de remporter des victoires, que de ſe vaincre ſoi-même. Il eſt bien plus aiſé de conquérir des provinces, & de dompter des peuples, que de dompter une paſſion. Les combats où préſide la fermeté, la grandeur du courage, la ſcience militaire, ſont de ces actions rares que l'on peut compter aiſément dans le cours d'une longue vie; & quand il ne faut être Grand que certains momens, la nature ramaſſe toutes ſes forces, & l'orgueil, pour un peu de tems, peut ſuppléer à la vertu.

Petit Carême. Serm. du jour de Pâques.

Mais un Prince, maître de ſes paſſions, apprenant ſur lui même à commander aux autres, ne voulant goûter de l'autorité, que les ſoins & les peines que le devoir y attache; plus touché de ſes fautes, que des vaines louanges qui les lui déguiſent en vertus; regardant comme l'unique privilége de ſon rang, l'exemple qu'il eſt obligé de donner aux peuples; n'ayant point d'autre frein ni d'autre regle que ſes déſirs, & faiſant pourtant à tous ſes déſirs un frein de la régle même; voyant autour de lui tous les hommes prêts à ſervir à ſes paſſions, & ne ſe croyant fait lui-même que pour ſervir à leurs beſoins; pouvant abuſer de tout, & ſe refuſant même ce qu'il auroit eu droit de ſe permettre; en un mot, entouré de tous les attraits du vice, & ne leur montrant jamais que la vertu. Un Prince de ce caractère eſt le plus grand ſpectacle que Dieu puiſſe donner à la terre : une ſeule de ſes journées compte plus d'actions glorieuſes, que la longue carrière d'un Conquérant : l'un a été le héros d'un jour, l'autre l'eſt de toute la vie.

Oraiſon funéb. du Prince de Conty.

Les grands-hommes qui ne doivent ce titre qu'à certaines actions d'éclat, n'ont quelquefois de grand que le ſpectacle. Dans ces occaſions rares,

les yeux du public, & la gloire du ſuccès, prêtent à l'ame une force & une grandeur étrangere : l'orgueil emprunte les ſentimens de la vertu : l'homme ſe ſurmonte, & ne ſe montre pas tel qu'il eſt. Combien de Conquérans fameux dans l'Hiſtoire, à la tête des armées, ou dans un jour d'action, paroiſſoient au-deſſus des héros, & dans le détail des mœurs & de la ſociété, à peine étoient-ils des hommes ! C'eſt que dans les occaſions d'éclat, l'homme eſt ſur le théâtre ; il repréſente : mais dans le cours ordinaire des actions de la vie, il eſt, pour ainſi dire, rendu à lui-même ; c'eſt lui qu'on voit ; il quitte le perſonnage, & ne montre plus que la perſonne.

DE L'AFFABILITÉ.

IL eſt des hommes enfoncés, impénétrables, ſur le cœur deſquels un voile fatal eſt toujours tiré, qui ne s'attirent qu'en ſe cachant, le reſpect des peuples ; qu'on ne révère, que parce qu'on ne les a jamais vus, & qui, comme ces autres qu'une vaine religion conſacra jadis, n'ont rien de vénérable, que leur obſcurité. On

Oraiſon Funéb. de M. de Villars.

les voit affecter des momens ſacrés de ſolitude, inventés pour honorer la pareſſe. Leurs maiſons ſont des maiſons d'orgueil & de faſte, où ceux que les affaires y attirent, penſent preſque plus aux moyens d'aborder leur Juge, qu'à lui expoſer leur droit & leur juſtice; où dans un ſilence profond, & avec un reſpect qui approche du culte, on attend que la divinité ſe montre; & où mille malheureux ſouffrent moins de leur misère, que de leur ennui. Auprès d'eux, un ſimple oubli eſt un crime, qu'à peine mille ſoins & de longues aſſiduités peuvent expier: vaines idoles, qu'on ne peut aborder qu'en rampant, qu'on ne peut ſervir qu'avec ſolemnité, qu'on ne peut toucher qu'avec religion; & qui, comme l'Arche d'Iſrael, frapperoient de mort, ſi pour trop penſer même à les ſecourir, on n'avoit pas aſſez penſé à les reſpecter.

Panég. de ſaint Louis.

L'humanité & l'affabilité ſeroient les vertus naturelles des Grands, s'ils ſe ſouvenoient qu'ils ſont les pères de leurs peuples. Le dédain & la fierté, loin d'être les prérogatives de leur rang, en ſont l'abus & l'opprobre; & ils ne méritent plus d'être les maîtres de leurs ſujets, dès qu'ils oublient qu'ils en ſont les pères.

Ceux qui ſe parent d'une antiquité douteuſe, & à qui on diſpute tout bas l'éclat & les prééminences de leurs ancêtres, craignent toujours qu'on n'ignore la grandeur de leur race, l'ont ſans ceſſe dans la bouche, croient en aſſurer la vérité par une affectation d'orgueil & de hauteur, mettent la fierté à la place des titres; & en exigeant au delà de ce qui leur eſt dû, ils font qu'on leur conteſte même ce qu'on devroit leur rendre. On eſt moins touché de ſon élévation, quand on eſt né pour être Grand. Quiconque eſt ébloui de ce dégré éminent où la naiſſance & la fortune l'ont placé, fait aſſez voir qu'il n'étoit pas fait pour monter ſi haut. Les plus hautes places ſont toujours au deſſous des grandes ames; rien ne les enfle & ne les éblouit, parce que rien n'eſt plus haut qu'elles. Petit Carême. Sermon du IV. Dim.

Il y en a qui accompagnent la miſéricorde de tant de dureté envers les malheureux; en leur tendant une main ſecourable, on leur montre un viſage ſi dur & ſi ſévère, qu'un ſimple refus eût été moins accablant pour eux, qu'une charité ſi ſéche & ſi farouche: car la pitié qui paroît touchée de nos maux, les conſole preſque autant que la libéralité qui les ſoulage. Carême. Sermon du IV. Dimanche.

Souvent on laiſſe à l'autorité un Panég. de ſaint Louis.

front ſi ſévère & un abord ſi difficile, que les affligés comptent pour leur plus grand malheur, la néceſſité d'aborder celui duquel ils en attendent la délivrance. Cependant les places qui nous élévent ſur les peuples, ne ſont établies que pour eux : ce ſont les beſoins publics qui ont formé les dignités publiques ; & ſi l'autorité doit être un joug accablant, elle doit l'être pour ceux qui l'exercent & qui en ſont revêtus ; & non pas pour ceux qui l'implorent, & qui viennent y chercher un aſyle. Il eſt vrai que la bonté toute ſeule ſeroit dangereuſe dans les ſoins publics, ſi elle n'étoit tempérée par une juſte ſévérité ; & que comme les Princes portent le ſceptre pour marquer qu'ils ſont les paſteurs de leurs peuples, & qu'ils doivent pourvoir à leurs beſoins, ils portent auſſi le glaive, pour ſe ſouvenir qu'ils ſont établis pour en corriger ou punir les abus.

Petit Carême. Serm. du IV. Dim.

Souvent c'eſt l'humeur toute ſeule, plutôt que l'orgueil, qui efface du front des Grands cette ſérénité qui les rend acceſſibles & affables. C'eſt une inégalité de caprices, plus que de fierté. Occupés de leurs plaiſirs, & laſſés des hommages, ils ne les reçoivent plus qu'avec dégoût. Il ſemble

que l'affabilité leur devienne un devoir importun, & qui leur eſt à charge. A force d'être honorés, ils ſont fatigués des honneurs qu'on leur rend; & ils ſe dérobent ſouvent aux hommages publics, pour ſe dérober à la fatigue d'y paroître ſenſibles. Mais qu'il faut être né dur, pour ſe faire même une peine de paroître humain! N'eſt-ce pas une barbarie, non-ſeulement de n'être pas touché, mais de recevoir même avec ennui, les marques d'amour & de reſpect que nous donnent ceux qui nous ſont ſoumis? N'eſt-ce pas déclarer tout haut qu'on ne mérite pas l'affection des peuples, quand on en rebute les plus tendres témoignages? Peut-on alléguer là-deſſus les momens d'humeur & de chagrin que les ſoins de la grandeur & de l'autorité traînent après ſoi? L'humeur eſt-elle donc le privilége des Grands, pour être l'excuſe de leurs vices? S'il pouvoit être quelquefois permis d'être ſombre, biſarre, chagrin, à charge aux autres & à ſoi-même; ce devroit être à ces infortunés, que la faim, la misère, les calamités, les néceſſités domeſtiques, & tous les plus noirs ſoucis environnent; ils ſeroient bien plus dignes d'excuſe, ſi portant déja le deuil, l'amertume,

le déſeſpoir ſouvent dans le cœur ; ils en laiſſoient échapper quelques traits au-dehors. Mais que les Grands, que les heureux du monde, à qui tout rit, & que les joies & les plaiſirs accompagnent par-tout, prétendent tirer de leur félicité même un privilége qui excuſe leurs chagrins biſarres, & leurs caprices ; qu'il leur ſoit plus permis d'être fâcheux, inquiets, inabordables, parce qu'ils ſont plus heureux ; qu'ils regardent comme un droit acquis à la proſpérité, d'accabler encore du poids de leur humeur, des malheureux qui gémiſſent déja ſous le joug de leur autorité & de leur puiſſance : ſeroit-ce donc là le privilége des Grands, ou la punition du mauvais uſage qu'ils font de la grandeur ?

Oraiſ. Funéb. de Madame.

Il eſt des hommes frivoles qui croient que les Princes ne ſont dignes de nos éloges, que lorſque leur faſte & leur fierté les rend indignes de notre amour ; qu'un cœur tendre & compatiſſant deshonore le rang & la naiſſance ; que l'humanité dégrade l'homme, & qu'il faut être né dur & biſarre, pour être né Grand. Quel fléau pour le genre-humain, ſi celui qui donne les Grands à la terre, puniſſoit l'erreur de ces images, en nous donnant des maîtres

qui leur fuſſent ſemblables ! Et qu'y a-t-il de plus honorable à la grandeur, que l'humanité ? Les Princes ne ſont puiſſans que pour être bons : ils doivent, ſi je l'oſe dire, leur puiſſance & leur grandeur à nos beſoins ; & s'il n'y avoit pas des foibles & des malheureux, le Ciel n'auroit pas donné des Maîtres à la terre.

On donne dans un ſpectacle profane, des larmes aux avantures chimériques d'un perſonnage de théâtre ; on honore des malheureux feints, d'une véritable ſenſibilité ; on ſort d'une repréſentation, le cœur encore tout ému du récit de l'infortune d'un héros fabuleux : & un malheureux que nous rencontrons au ſortir delà, couvert de plaies, & qui veut nous entretenir de l'excès de ſes peines, nous trouve inſenſibles. Avons-nous donc laiſſé toute notre ſenſibilité ſur un théâtre ? & faut-il faire revivre, pour nous toucher, l'ambition, la vengeance, la volupté, & toutes les horreurs des ſiécles païens ? Petit Carême. Sermon du IV. Dim.

Il y a dans l'affabilité une eſpéce de confiance en ſoi-même qui ſied bien aux Grands, qui fait qu'on ne craint point de s'avilir en s'abaiſſant, & qui eſt comme une eſpéce de valeur & de courage pacifique. C'eſt être foible & Petit Carême. Serm. du Mardi de la IV. Semaine.

timide, que d'être inacceſſible & fier. En quoi les Princes qui n'offrent jamais aux peuples qu'un front ſévère & dédaigneux, ſont plus inexcuſables; c'eſt qu'il leur en coûte ſi peu de ſe concilier les cœurs. Il ne faut pour cela ni effort ni étude; une ſeule parole, un ſourire gracieux, un ſeul regard ſuffit. Le peuple leur compte tout; leur rang donne du prix à tout: & peut-on aliéner des cœurs qu'on peut gagner à ſi bas prix? N'eſt-ce pas s'avilir ſoi-même, que de mépriſer à ce point toute l'humanité? & mérite-t-on le nom de Grand, quand on ne fait pas même ſentir ce que valent les hommes? La nature n'a-t-elle pas impoſé déja une aſſez grande peine aux peuples & aux malheureux, de les avoir fait naître dans la dépendance, & comme dans l'eſclavage? n'eſt-ce pas aſſez que la baſſeſſe ou le malheur de leur condition leur faſſe un devoir, & comme une loi, de ramper & de rendre des hommages? faut-il encore leur aggraver le joug par le mépris, & par une fierté qui en eſt ſi digne elle-même? Ne ſuffit-il pas que leur dépendance ſoit une peine? faut-il encore les en faire rougir comme d'un crime? & ſi quelqu'un devoit être honteux de ſon état, ſeroit-ce le

pauvre qui le souffre, ou le Grand qui en abuse ?

On reproche souvent aux malheureux leur force, leur paresse, leurs mœurs errantes & vagabondes ; on s'en prend à eux de leur indigence & de leur misère, & en les secourant on achéte le droit de les insulter. Mais s'il étoit permis à ce malheureux que l'on outrage, de nous répondre ; si l'abjection de son état n'avoit pas mis le frein de la honte & du respect sur sa langue : Que me reprochez-vous, nous diroit-il, une vie oiseuse, & des mœurs inutiles & errantes ? mais quels sont les soins qui vous occupent dans votre opulence ? les soucis de l'ambition, les inquiétudes de la fortune, les mouvemens des passions, les raffinemens de la volupté. Je puis être un serviteur inutile ; mais n'êtes-vous pas vous-même un serviteur infidèle ? Si les plus coupables étoient les plus pauvres & les plus malheureux ici bas, votre destinée auroit-elle quelque chose au-dessus de la mienne ? Vous me reprochez des forces dont je ne me sers pas ; mais quel usage faites-vous des vôtres ? Je ne devrois pas manger, parceque je ne travaille pas ; mais vous-même êtes-vous dispensé de cette loi ? n'êtes-

Petit Carême. Serm. du IV. Dimanc.

vous riche que pour vivre dans une indigne molleſſe ? & vos profuſions ſont-elles plus permiſes que l'innocent artifice dont je me ſers pour trouver du ſoulagement à mes peines ?

Oraiſon Funéb. du Prince de Conty.

Un Prince véritablement affable, laiſſe à l'auguſte éclat de ſa naiſſance, la dignité qui la fait reſpecter ; mais il en ôte l'humeur & la fierté, qui n'ajoutent rien à la grandeur, & qui ôtent beaucoup aux Grands. Il ne retient de ſon rang que ce qu'il en faut pour rendre encore plus aimable l'affabilité qui l'en fait deſcendre ; & il raſſure ſi fort, ou le reſpect, ou la timidité, par un attrait inſéparable de ſa perſonne, qu'au ſortir de ſon entretien, on goûte toujours à la fois, & le plaiſir d'être charmé de lui, & le plaiſir de n'être pas mécontent de ſoi-même.

Petit Carême. Serm. du IV. Dimanc.

La fierté, qui d'ordinaire eſt le vice des Grands, ne devroit être que comme la triſte reſſource de la roture & de l'obſcurité. Il paroîtroit bien plus pardonnable à ceux qui naiſſent, pour ainſi dire, dans la boue, de s'enfler, de ſe hauſſer, & de tâcher de ſe mettre par l'enflure ſecrette de l'orgueil, de niveau avec ceux au-deſſous deſquels ils ſe trouvent ſi fort par la naiſſance.

Nos Rois ne perdent rien à ſe rendre acceſſibles ; l'amour des peuples leur

leur répond du reſpect qui leur eſt dû. Le Trône n'eſt élevé que pour être l'aſyle de ceux qui viennent implorer la juſtice ou la clémence du Prince ; plus il en rend l'accès facile à ſes ſujets, plus il en augmente l'éclat & la majeſté. Et n'eſt-il pas juſte que la nation de l'univers qui aime le plus ſes Maîtres, ait auſſi plus de droit de les approcher?

Rien ne révolte plus les hommes d'une naiſſance obſcure & vulgaire, que la diſtance énorme que le haſard a mis entr'eux & les Grands. Ils peuvent toujours ſe flatter de cette vaine perſuaſion, que la nature a été injuſte de les faire naître dans l'obſcurité, tandis qu'elle a réſervé l'éclat du ſang & des titres pour tant d'autres dont le nom fait tout le mérite. Plus ils ſe trouvent bas, moins ils ſe trouvent à leur place. Auſſi l'inſolence & la hauteur deviennent ſouvent le partage de la plus vile populace ; & plus d'une fois les anciens régnes de la Monarchie l'ont vu ſe ſoulever ; vouloir ſecouer le joug des Nobles & des Grands, & conjurer leur extinction & leur ruine entière. Les Grands au contraire placés ſi haut par la nature, ne ſauroient plus trouver de gloire qu'en s'abaiſſant. Ils n'ont plus de diſtinction à ſe donner du côté du rang & de la

naiſſance ; ils ne peuvent s'en donner que par l'affabilité : & s'il eſt encore un orgueil qui puiſſe leur être permis, c'eſt celui de ſe rendre humains & acceſſibles.

La fierté prend ſa ſource dans la médiocrité, ou n'eſt plus qu'une ruſe qui la cache. C'eſt une preuve certaine qu'on perdroit en ſe montrant de trop près. On couvre de la fierté, des défauts & des foibleſſes que la fierté trahit & manifeſte elle-même. On fait de l'orgueil le ſupplément, ſi j'oſe parler ainſi, du mérite ; & on ne ſait pas que le mérite n'a rien qui lui reſſemble moins que l'orgueil.

Les Princes inviſibles & efféminés, devant leſquels c'étoit un crime digne de mort que d'oſer paroître ſans ordre, & dont la ſeule préſence glaçoit le ſang dans les veines des ſupplians, n'étoient plus, vus de près, que de foibles idoles, ſans ame, ſans vie, ſans courage, ſans vertu. Livrés dans le fond de leurs palais à de vils eſclaves ; ſéparés de tout commerce, comme s'ils n'avoient pas été dignes de ſe montrer aux hommes, ou que des hommes faits comme eux, n'euſſent pas été dignes de les voir ; l'obſcurité & la ſolitude en faiſoient toute la majeſté.

L'affabilité eſt comme le caractère inſéparable, & la plus ſure marque de la grandeur. Les deſcendans de ces races illuſtres & anciennes, auſquels perſonne ne diſpute la ſupériorité du nom & l'antiquité de l'origine, ne portent point ſur leur front l'orgueil de leur naiſſance; ils la laiſſeroient ignorer, ſi elle pouvoit l'être. Les monumens publics en parlent aſſez, ſans qu'ils en parlent eux-mêmes: on ne ſent leur élévation, que par une noble ſimplicité. Ils ſe rendent encore plus reſpectables, en ne ſouffrant qu'avec peine le reſpect qui leur eſt dû; & parmi tant de titres qui les diſtinguent, la politeſſe & l'affabilité eſt la ſeule diſtinction qu'ils affectent.

DE LA GLOIRE.

IL y a long-tems que les hommes, toujours vains, font leur idole de la gloire. Ils la perdent, la plupart en la cherchant; & croient l'avoir trouvée, quand on donne à leur vanité les louanges qui ne ſont dûes qu'à la vertu. Petit Carême. Sermon du Dimanche de la Paſſion.

La gloire qui finit avec les Grands eſt toujours fauſſe: elle eſt donnée à Petit Carême. Serm de l'Incarnation.

leurs titres plus qu'à leur vertu; c'eſt un faux éclat qui environne leurs places, mais qui ne ſort pas d'eux-mêmes : ils ſont ſans ceſſe entourés d'admirateurs, & vuides au-dedans des qualités qu'on admire. Cette gloire eſt le fruit de l'erreur & de l'adulation, & il n'eſt pas étonnant de la voir finir avec elle : telle eſt la gloire de la plupart des Princes & des Grands. On honore leurs cendres encore fumantes d'un reſte d'éloge; on ajoute encore cette vaine décoration à celle de leur pompe funébre : mais tout s'éclipſe & s'évanouit le lendemain : on a honte des louanges qu'on leur a données. C'eſt un langage ſuranné & inſipide, qu'on n'oſeroit plus parler; on en voit preſque rougir les monumens publics où elles ſont encore écrites, & où elles ne ſemblent ſubſiſter, que pour rappeller publiquement un ſouvenir qui les déſavoue. Ainſi les adulations ne ſurvivent jamais à leurs héros; & les éloges mercénaires, loin d'immortaliſer la gloire des Princes, n'immortaliſent que la baſſeſſe, l'intérêt, la lâcheté de ceux qui ont été capables de les donner.

Petit Carême. Sermon du Dimanche de la Paſſion.

Les ſuccès éclatans & les grands événemens qui les ſuivent, ne donnent pas toujours droit de prétendre

à la gloire. Je ſais que le monde y attache de la gloire, & que d'ordinaire chez lui, ce ne ſont pas les vertus, mais les ſuccès qui font les grands hommes. Les Provinces conquiſes, les batailles gagnées, les négociations difficiles terminées, le trône chancelant affermi; voilà ce que publient les titres & les inſcriptions, & à quoi le monde conſacre des éloges & des monumens publics, pour en immortaliſer la mémoire. Je ne veux pas qu'on abatte ces marques de la reconnoiſſance publique; tout ce qui eſt utile aux hommes eſt digne en un ſens de la reconnoiſſance des hommes. Comme l'émulation donne des ſujets illuſtres aux Empires, il faut que les récompenſes excitent l'émulation, & que les ſuccès voient toujours marcher après eux les récompenſes.

Quelle eſt la vie la plus brillante où l'on ne trouve des taches? où ſont les victoires qui n'aient une de leurs faces peu glorieuſe au vainqueur? Quels ſont les ſuccès où les uns ne prêtent au haſard, les mêmes événemens dont les autres font honneur aux talens & à la ſageſſe? Quelles ſont les actions héroïques qu'on ne dégrade, en y cherchant des motifs lâches & rampans? En un mot, où

Petit Carême. Serm. du jour de Pâques.

ſont les héros dont la malignité, & peut-être la vérité, ne faſſe des hommes ?

Petit Carême. Serm. du Dimanche de la Paſſion.

Il n'eſt point de Prince ni de Grand, malgré la baſſeſſe & le déréglement de ſes mœurs & de ſes penchans, à qui de vaines adulations ne promettent la gloire & l'immortalité, & qui ne compte ſur les ſuffrages de la poſtérité, où ſon nom même ne paſſera peut-être pas, & où du moins il ne ſera connu que par ſes vices. Il eſt vrai que le monde qui avoit élevé ces idoles de boue, les renverſe lui-même le lendemain, & qu'il ſe venge à loiſir dans les âges ſuivans, par la liberté de ſes cenſures, de la contrainte & de l'injuſtice de ſes éloges. Il n'attend pas même ſi tard ; les applaudiſſemens publics qu'on donne à la plupart des Grands pendant leur vie, ſont preſque toujours à l'inſtant démentis par les jugemens & les diſcours ſecrets : leurs louanges ne font que réveiller l'idée de leurs défauts ; & à peine ſorties de la bouche même de celui qui les publie, elles vont, s'il eſt permis de parler ainſi, expirer dans le cœur qui les déſavoue.

Petit Carême. Serm. du jour de Pâques.

Les victoires les plus éclatantes ne couvrent pas la honte des vices des héros : on loue les actions, & l'on

mépriſe la perſonne. C'eſt de tout tems qu'on a vu la réputation la plus brillante échouer contre les mœurs du héros, & ſes lauriers flétris par ſes foibleſſes. Le monde qui ſemble mépriſer la vertu, n'eſtime & ne reſpecte pourtant qu'elle. Il éleve des monumens ſuperbes aux grandes actions des Conquérans ; il fait retentir la terre du bruit de leurs louanges ; une poéſie pompeuſe les chante & les immortaliſe ; chaque Achille a ſon Homère ; l'éloquence s'épuiſe pour leur donner du luſtre : l'appareil des éloges eſt donné à l'uſage & à la vanité ; l'admiration ſecrette & les louanges réelles & ſincères, on ne les donne qu'à la vertu.

Percez juſque dans les motifs des actions les plus éclatantes & des plus grands événemens ; tout en eſt brillant au-dehors ; vous voyez le héros : entrez plus avant ; cherchez l'homme lui-même ; c'eſt-là que vous ne trouverez plus que de la cendre & de la boue. L'ambition, la témérité, le haſard, la crainte ſouvent, & le déſeſpoir ont donné les plus grands ſpectacles & les événemens les plus brillans à la terre. Ce ſont ſouvent les plus vils reſſorts qui nous font marcher vers la gloire, & preſque toujours

Petit Carême. Serm. du Dimanche de la Paſſion.

les voies qui nous y ont conduits nous en dégradent elles-mêmes.

Petit Carême. Serm. du jour de Pâques.

Un Prince vertueux qui gouverne ſagement ſes peuples, n'a rien à craindre des diſcours des hommes : ſa gloire toute ſeule auroit pu faire des envieux ; ſa vertu rendra ſa gloire même reſpectable ; ſes entrepriſes auroient trouvé des cenſeurs ; ſa vertu ſera l'apologie de ſa conduite : ſes proſpérités auroient excité la jalouſie ou la défiance de ſes voiſins ; il en deviendra par ſa vertu l'aſyle & l'arbitre : ſes démarches ne ſeront jamais ſuſpectes, parcequ'elles ſeront toujours annoncées par la juſtice : on ne ſera pas en garde contre ſon ambition, parceque ſon ambition ſera toujours réglée par ſes droits : il n'attirera pas ſur ſes Etats le fléau de la guerre, parcequ'il regardera comme un crime de la porter ſans raiſon dans les Etats étrangers : il réconciliera les peuples & les Rois, loin de les diviſer pour les affoiblir, & élever ſa puiſſance ſur leur diviſion & ſur leur foibleſſe : ſa modération ſera le plus ſûr rempart de ſon Empire : il n'aura pas beſoin de garde qui veille à la porte de ſon palais ; les cœurs de ſes ſujets entoureront ſon trône, & brilleront autour, à la place des glaives qui le défendent :

défendent : ſon autorité lui ſera inutile pour ſe faire obéir. Les ordres les plus ſurement accomplis, ſont ceux que l'amour exécute ; & la ſoumiſſion ſera ſans murmure, parcequ'elle ſera ſans contrainte : toute ſa puiſſance l'auroit rendu à peine maître de ſes peuples, par ſa vertu, il deviendra l'arbitre même des Souverains.

Ecoutons ceux qui ont approché autrefois de ces hommes que la gloire des ſuccès avoit rendus célébres ; ſouvent ils ne leur trouvoient de grand que le nom. L'homme déſavouoit le héros ; leur réputation rougiſſoit de la baſſeſſe de leurs mœurs & de leurs penchans : la familiarité trahiſſoit la gloire de leurs ſuccès ; il falloit rappeller l'époque de leurs grandes actions, pour ſe perſuader que c'étoient eux qui les avoient faites. Ainſi ces décorations ſi magnifiques, qui nous éblouiſſent & qui embelliſſent nos hiſtoires, cachent ſouvent les perſonnages les plus vils & les plus vulgaires. La droiture du cœur, la vérité, l'empire ſur les paſſions : voilà la véritable grandeur, & la ſeule gloire réelle que perſonne ne peut nous diſputer. Un régne ſeroit plein de merveilles ; un Prince porteroit la gloire de ſon nom juſqu'aux extrémités de la terre ; ſes

Petit Carême. Sermon du Dimanche de la Paſſion.

jours ne seroient marqués que par ses triomphes ; il ajouteroit de nouvelles Couronnes à celles des Rois ses ancêtres ; l'Univers entier retentiroit de ses louanges : si l'orgueil plutôt que la justice étoit l'ame de ses entrepriſes, il ne seroit pas un grand Roi ; ses prospérités seroient des crimes ; ses triomphes des malheurs publics : il seroit l'effroi & la terreur de ses voisins ; mais il ne seroit pas le père de son peuple : ses passions seroient ses seules vertus : & malgré les éloges que l'adulation, la compagne éternelle des Rois, lui auroit donnés ; aux yeux de la postérité, elles ne paroîtroient plus que de véritables vices.

DES BIENFAITS.

Petit Carême. Sermon de l'Incarnation.

IL faut mettre les hommes dans les intérêts de notre gloire, si nous voulons qu'elle soit immortelle ; & nous ne pouvons les y mettre que par nos bienfaits. Les grands talens & les titres qu'on éléve au-dessus d'eux, & qui ne font rien à leur bonheur, les éblouissent sans les toucher, & deviennent plutôt l'objet de l'envie, que de l'affection publique. Les louan-

ges que nous donnons aux autres, ſe rapportent toujours par quelques endroits à nous-mêmes. C'eſt l'intérêt ou la vanité qui en ſont les ſources ſecrettes; car tous les hommes ſont vains, & n'agiſſent preſque que pour eux; & d'ordinaire ils n'aiment pas à donner à pure perte des louanges qui les humilient, & qui ſont comme des aveux publics de la ſupériorité qu'on a ſur eux: mais la reconnoiſſance l'emporte ſur la vanité; & l'orgueil ſouffre ſans peine que nos bienfaiteurs ſoient en même-tems, & nos ſupérieurs, & nos maîtres.

Quel plaiſir ne doit-on pas ſentir à ſoulager ceux qui ſouffrent, à faire des heureux, à régner ſur les cœurs, à s'attirer l'innocent tribut de leurs acclamations & de leurs actions de graces! Quand il ne nous reviendroit que le ſeul plaiſir de nos largeſſes, ne ſeroient-elles pas aſſez payées pour un bon cœur? Et qu'a de plus délicieux la Majeſté du Trône, que le pouvoir de faire des graces? Les Princes ſeroient-ils fort touchés de leur grandeur & de leur puiſſance, s'ils étoient condamnés à en jouir tout ſeuls? Faiſons ſervir tant qu'il nous plaira, nos biens & nos plaiſirs, à nos profuſions, à nos caprices; nous

Petit Carême. Serm. du IV. Dimanche.

n'en ferons jamais d'uſage qui nous laiſſe une joie plus pure & plus digne du cœur, qu'en ſoulageant les malheureux.

Petit Carême. Sermon de l'Incarnation.

Il faut être utile aux hommes, pour être grand dans l'opinion des hommes. C'eſt la reconnoiſſance qui les porta autrefois à ſe faire des dieux même de leurs bienfaiteurs. Ils adoroient la terre qui les nourriſſoit, le ſoleil qui les éclairoit, des Princes bienfaiſans, un Jupiter Roi de Créte, un Oſiris Roi d'Egypte, qui avoient donné des loix ſages à leurs ſujets, qui avoient été les pères de leurs peuples, & les avoient rendu heureux pendant leur régne. L'amour & le reſpect qu'inſpire la reconnoiſſance fut ſi vif, qu'il dégénéra même en culte.

Petit Carême. Serm. du IV. Dimanche.

Quel uſage plus doux & plus flatteur les Grands peuvent-ils faire de leur élévation & de leur opulence, que de faire des heureux! S'attirer des hommages? mais l'orgueil lui-même s'en laſſe. Commander aux hommes, & leur donner des loix? mais ce ſont-là les ſoins de l'autorité; ce n'en eſt pas le plaiſir. Voir autour d'eux multiplier à l'infini leurs ſerviteurs & leurs eſclaves? mais ce ſont des témoins qui les embarraſſent & qui les gênent, plutôt qu'une pompe

qui les décore. Habiter des Palais ſomptueux ? mais ils édifient des ſolitudes où les ſoucis & les noirs chagrins viennent bientôt habiter avec eux. Y raſſembler tous les plaiſirs ? ils peuvent remplir ces vaſtes édifices, mais ils laiſſent toujours le cœur vuide. Trouver tous les jours dans leur opulence de nouvelles reſſources à leurs caprices ? la variété des reſſources tarit bientôt ; tout eſt bientôt épuiſé ; il faut revenir ſur ſes pas, & recommencer ſans ceſſe ce que l'ennui rend inſipide, & ce que l'oiſiveté a rendu néceſſaire. Qu'ils emploient tant qu'il leur plaira leurs biens & leur autorité à tous les uſages que l'orgueil & les plaiſirs peuvent inventer ; ils ſeront raſſaſiés, mais ils ne ſeront pas ſatisfaits ; ils leur montreront la joie, mais ils ne la laiſſeront pas dans leur cœur. Qu'ils les emploient à faire des heureux, à rendre la vie plus douce & plus ſupportable à des infortunés que l'excès de la misère a peut-être réduits mille fois à ſouhaiter que le jour qui les vit naître, eût été lui-même la nuit éternelle de leur tombeau ; ils ſentiront alors le plaiſir d'être nés Grands ; ils goûteront la véritable douceur de leur état ; c'eſt le ſeul privilége qui le rend digne d'envie.

Toute cette vaine montre qui les environne, eſt pour les autres; ce plaiſir eſt pour eux ſeuls : tout le reſte a ſes amertumes; ce plaiſir ſeul les adoucit toutes.

La joie de faire du bien eſt tout autrement douce & touchante que la joie de le recevoir. Revenons-y encore; c'eſt un plaiſir qui ne s'uſe point; plus on le goûte, plus on ſe rend digne de le goûter. On s'accoutume à la proſpérité, & on y devient inſenſible : mais on ſent toujours la joie d'être l'auteur de la proſpérité d'autrui. Chaque bienfait porte avec lui ce tribut doux & ſecret dans notre ame : le long uſage qui endurcit le cœur à tous les plaiſirs, le rend ici tous les jours plus ſenſible.

Les perſonnes nées dans une fortune obſcure & privée, n'envient dans les Grands, que le pouvoir de faire des graces, & de contribuer à la félicité d'autrui. On ſent qu'à leur place on ſeroit trop heureux de répandre la joie & l'allégreſſe dans les cœurs, en y répandant des bienfaits, & de s'aſſurer pour toujours leur amour & leur reconnoiſſance. Si dans une condition médiocre, on forme quelquefois de ces deſirs chimériques de parvenir à de grandes places, le

premier uſage qu'on ſe propoſe de cette élévation, c'eſt d'être bienfaiſant, & d'en faire part à tous ceux qui nous environnent. C'eſt la première leçon de la nature, & le premier ſentiment que les hommes du commun trouvent en eux.

DE LA CONSCIENCE.

Carême. Sermon du Dimanche de la Paſſion.

PAR-TOUT nous rendons hommage par nos troubles & par nos remords ſecrets, à la ſainteté de la loi que nous violons; par-tout un fonds d'ennui & de triſteſſe inſéparable du crime, nous fait ſentir que l'ordre & l'innocence ſont le ſeul bonheur qui nous étoit deſtiné ſur la terre. Nous avons beau faire montre d'une vaine intrépidité: la conſcience criminelle ſe trahit toujours elle-même. Des terreurs cruelles marchent par-tout devant nous. La ſolitude nous trouble, les ténébres nous allarment, nous croyons voir ſortir de tous côtés des fantômes qui viennent toujours nous reprocher les horreurs ſecrettes de notre ame; des ſonges funeſtes nous rempliſſent d'images noires & ſombres; & le crime après lequel nous courons avec

tant de goût, court enſuite après nous comme un vautour cruel, & s'attache à nous pour nous déchirer le cœur, & nous punir du plaiſir qu'il nous a lui-même donné.

Avent. Sermon de la Touſſaint.

Nous portons tous au-dedans de nous des principes naturels d'équité, de pudeur, de droiture. Nous naiſſons avec les régles de la loi écrites dans le cœur. Si la vertu n'eſt pas notre premier penchant, nous ſentons du moins qu'elle eſt notre premier devoir.

Carême. Sermon du Dimanche de la Paſſion.

Dès que l'homme eſt l'ouvrage de Dieu, l'homme ne peut plus vivre que conformément à la volonté de ſon Auteur; & dès que Dieu a fait de l'homme ſon ouvrage, & ſon ouvrage le plus parfait, il n'a pu le laiſſer vivre au haſard ſur la terre, ſans lui manifeſter ſa volonté; c'eſt-à-dire, ſans lui preſcrire ce qu'il devoit à ſon Créateur, aux autres hommes, & ce qu'il ſe devoit à lui-même: auſſi en le tirant de la boue, il imprima dans ſon être une lumière vive, ſans ceſſe montrée à ſon cœur, qui régloit tous ſes devoirs.

Avent. Sermon du jour de Noël.

En vain la paſſion entreprend quelquefois de nous perſuader que nous ſommes nés pour le plaiſir, & qu'au fond, des penchans que la nature a

mis en nous, que chacun trouve en ſoi, ne ſauroient être des crimes; cette perſuaſion étrangère ne ſauroit jamais raſſurer l'homme criminel. C'eſt un deſir; car on voudroit bien que tout ce qui plaît fût légitime; mais ce n'eſt pas une conviction réelle: c'eſt un diſcours; car on ſe fait honneur de paroître au-deſſus des maximes vulgaires; mais ce n'eſt pas un ſentiment.

Nous ſentons que l'ordre demande que toutes nos paſſions ſoient réglées par le frein de la loi. Tous nos penchans, corrompus dans leur ſource, ont beſoin d'une régle qui les rectifie & qui les redreſſe. Nous nous rendons à nous-mêmes ce témoignage; nous ſentons que notre corruption ſe repand ſur les plus petites comme ſur les plus grandes choſes; que l'amour propre infecte toutes nos démarches, & que par-tout nous nous retrouvons foibles, & toujours oppoſés à l'ordre & au devoir. Nous ſentons donc que la régle ne doit nulle part être favorable à nos penchans; que par-tout nous devons la trouver ſévère, parce que par-tout elle doit nous être oppoſée; que la loi ne peut être d'accord avec nous; que tout ce qui favoriſe nos inclinations, ne ſau-

Carême. Sermon du Dimanche de la Paſſion.

roit être le reméde deſtiné à les guérir ; que tout ce qui flatte nos deſirs, ne peut être le frein qui doit les réprimer : en un mot, que tout ce qui nourrit l'amour propre n'eſt pas la loi, qui n'eſt établie que pour le détruire & l'anéantir. Ainſi, par un ſentiment ſecret & inſéparable de notre être, nous nous diſtinguons toujours nous-mêmes de la loi, nos penchans de ſes régles, nos plaiſirs de ſes devoirs ; & dans toutes les actions douteuſes, où nous nous déterminons en faveur de nos penchans, nous ſentons fort bien que nous nous éloignons de la loi de Dieu, toujours plus ſévère que nous-mêmes.

Nous n'avons pas beſoin, pour nous éclaircir ſur la plupart de nos doutes, de conſulter des hommes habiles, ni de chercher hors de nous des éclairciſſemens & des réponſes. Ne ſortons point de nous-mêmes, pour ſavoir ce que nous avons à faire ; écoutons les déciſions de notre cœur ; ſuivons le premier mouvement de notre conſcience, & nous nous déterminerons toujours pour le parti le plus conforme à la Loi de Dieu. La première impreſſion du cœur eſt toujours pour la ſévérité de la régle, contre l'adouciſſement de l'amour-propre. Notre conſ-

cience ira toujours plus loin, & ſera toujours plus ſévère que nous-mêmes; & ſi nous avons beſoin de déciſion, ce ſera plutôt pour en modérer la ſévérité, que pour en détromper la fauſſe indulgence.

Tel eſt l'état d'un homme dont la conſcience eſt criminelle; il eſt l'accuſateur ſecret & continuel de lui-même; il traîne par-tout un fonds d'inquiétude que rien ne peut calmer. Malheureux de ne pouvoir vaincre ſes penchans déréglés; plus malheureux encore de ne pouvoir étouffer ſes remords importuns. Emporté par ſa foibleſſe, rappellé par ſes lumières, il ſe diſpute le crime même qu'il ſe permet; il ſe reproche le plaiſir injuſte dans le moment même qu'il le goûte. Avent. Sermon de la Touſſaint.

En vain emportés par le charme des ſens, ſecouons-nous le joug des régles ſaintes; nous ne pouvons réuſſir à nous juſtifier à nous-mêmes nos propres déſordres. Nous prenons toujours en ſecret les intérêts de la loi contre nous-mêmes. Nous trouvons toujours au-dedans de nous l'apologie des régles contre les paſſions. Nous ne ſaurions corrompre ce témoin intérieur de la vérité, qui plaide au-dedans de nous pour la vertu. Nous ſentons Carême. Sermon du Dimanche de la Paſſion.

toujours une méſintelligence ſecrette entre nos penchans & nos lumières. La loi de Dieu, née dans notre cœur, s'y éléve toujours contre la loi de la chair, étrangère à l'homme : elle y maintient, malgré nous, ſa vérité, ſi elle ne peut y maintenir ſon autorité : elle nous ſert de cenſeur, ſi elle ne peut nous ſervir de régle : en un mot, elle nous rend malheureux, ſi elle ne peut nous rendre fidéles.

Avent. Sermon de la Touſſaint.

Nous portons toujours au-dedans de nous un juge incorruptible, qui prend ſans ceſſe le parti de la vertu contre nos plus chers penchans ; qui mêle à nos paſſions les plus emportées, les idées importunes du devoir ; & qui nous rend malheureux, au milieu même de nos plaiſirs & de notre abondance.

DE L'AGITATION, ET DE L'INCONSTANCE de la vie humaine.

Myſtéres. Premier Sermon de la Purification.

QU'EST-CE que la vie humaine ? qu'une mer furieuſe & agitée, où nous ſommes ſans ceſſe à la merci des flots, & où chaque inſtant change notre ſituation, & nous donne de

nouvelles allarmes? Que ſont les hommes eux-mêmes? que les triſtes jouets de leurs paſſions inſenſées, & de la viciſſitude éternelle des événemens? Liés par la corruption de leur cœur à toutes les choſes préſentes, ils ſont avec elles dans un mouvement perpétuel: ſemblables à ces figures que la roue rapide entraîne, ils n'ont jamais de conſiſtance aſſurée; chaque moment eſt pour eux une ſituation nouvelle. Ils flottent au gré de l'inconſtance des choſes humaines, voulant ſans ceſſe ſe fixer dans les créatures, & ſans ceſſe obligés de s'en déprendre; croyant toujours avoir trouvé le lieu de leur repos, & ſans ceſſe forcés de recommencer leur courſe. Laſſés de leur agitation, & cependant toujours emportés par le tourbillon, ils n'ont rien qui les fixe, qui les conſole, qui les paie de leurs peines, qui leur adouciſſe le chagrin des événemens; ni le monde qui le cauſe; ni leur conſcience, qui le rend plus amer. Ils boivent juſqu'à la lie toute l'amertume de leur calice; ils ont beau le verſer d'un vaſe dans un autre; ſe conſoler d'une paſſion, par une autre paſſion nouvelle; d'une perte, par un nouvel attachement; d'une diſgrace, par de nouvelles eſpérances; l'amertume les

ſuit par-tout ; ils changent de ſituation, mais ils ne changent pas de ſupplice.

L'inconſtance eſt le vrai caractère de notre cœur. Chaque inſtant & chaque objet voit preſque naître en nous de nouvelles impreſſions. Si nous nous perdons un moment de vûe, nous ne nous connoiſſons plus. Il ſe forme au-dedans de nous une ſucceſſion ſi continuelle & ſi rapide de deſirs, de jalouſies, de craintes, d'eſpérances, de joies, de chagrins, de haines & d'amours, que ſi nous ne ſuivons ſans ceſſe ces routes diverſes & ſecrettes de nos paſſions, nous n'en voyons plus, ni les principes, ni les ſuites ; elles ſe confondent, pour ainſi dire, dans leur multiplicité ; notre cœur devient un abîme, que nous ne pouvons plus approfondir, & dont nous ne voyons jamais que la ſurface.

Paraphraſe du Pſeaume XVIII.

Les hommes ne ſe reſſemblent jamais d'un moment à l'autre ; ils n'ont point de route fixe & aſſurée ; ils ſe démentent ſans ceſſe dans leurs voies ; tous les jours ne ſont marqués que par des changemens & des inégalités qui les font perdre de vûe. Leur courſe reſſemble à celle d'un inſenſé qui va, revient & retourne, ſans ſavoir où ſes pas doivent le guider : ils ſe fatiguent, ils s'épuiſent, & n'arrivent jamais au

but. Leur inconſtance leur eſt elle-même à charge, & ils ne peuvent la fixer. Elle devient un poids qui les accable, & dont ils ne ſauroient ſe débarraſſer: elle fait tout leur crime, & elle fait auſſi tout leur malheur, & leur plus cruel ſupplice.

Les inquiétudes ſur l'avenir forment le poiſon le plus amer de la vie humaine; & les hommes ne ſont malheureux, que parcequ'ils ne ſavent pas ſe renfermer dans le moment préſent. Ils hâtent leurs peines & leurs ſoucis; ils vont chercher dans l'avenir de quoi ſe rendre malheureux, comme ſi le préſent ne ſuffiſoit pas à leurs inquiétudes. Ils ſe forment des chimères, pour ſe faire peur à eux-mêmes, comme s'ils n'avoient pas aſſez de chagrins réels. Ils n'ont plus de lumières que les autres, que pour ſe former plus d'inquiétudes. Ils ne voient plus loin, que pour voir plutôt leur malheur. Ils ne ſont plus ſages, que pour être plus inquiets & plus timides. Ils ne ſont plus prévoyans, que pour être de pire condition, & moins tranquilles que les imprudens & les inſenſés. Myſtères. Prem. Serm. de la Purif. cation.

Tout paſſe, tout diſparoît, tout s'écroule à nos yeux: un nouveau monde s'éléve inſenſiblement ſur les débris de celui que nous avons vu en y

entrant. Une nouvelle Cour reparoît à la place de celle que nos premières années ont vue : de nouveaux perſonnages ſont montés ſur le théâtre ; de nouvelles ſcènes occupent tous les jours l'Univers. Nous nous trouvons preſque ſeuls & étrangers au milieu du monde, parmi des hommes que nous avons vu naître, ſéparés de ceux avec qui nous avions d'abord vécu. Tout nous échappe, tout fuit, tout court rapidement ſe précipiter dans le néant. Nous tenons encore aux débris d'un monde qui s'eſt déja à demi écroulé entre nos mains ; nous rappellons même par l'imagination ce qui nous en eſt échappé ; nous donnons de la réalité à ce qui n'eſt plus ; nos premières années ſouillent encore notre cœur par des ſouvenirs laſcifs & injuſtes ; nous faiſons ſans ceſſe revivre nos jours paſſés, en ce qu'ils ont eu de criminel ; nous vivons doublement pour le crime, n'ayant jamais vécu pour la vertu. Nous ne voyons dans le paſſé que les révolutions humaines ; nous ne remontons pas plus haut ; & nous vivons comme ſi le haſard conduiſoit l'Univers, & qu'il n'y eût point d'autre raiſon de ce qui arrive, que l'événement lui-même.

Rappellons ſans ceſſe tout ce qui s'eſt

s'eſt paſſé à nos yeux, à la Cour ſurtout, qui eſt comme le théâtre des révolutions humaines ; tant de changemens ſoudains ; des morts ſi terribles & ſi peu attendues, des accidens ſi funeſtes ; les proſpérités ou les malheurs de l'Etat ; l'élévation ou la décadence de ceux qui occupoient les premières places ; tant de variations dans la faveur, dans les fortunes, dans le crédit, dans la chûte ou dans l'aggrandiſſement des familles : nous y verrons la ſageſſe de Dieu, qui ſe joue ſans ceſſe des paſſions humaines, & qui éléve ou renverſe en un inſtant, pour nous faire ſentir la fragilité de tout ce qui paſſe, & nous apprendre que toute la ſageſſe humaine ne ſauroit nous ſauver du moindre contretems, & qu'il n'y a point de conſeil contre les conſeils de Dieu.

Nous ne nous rappellons les événemens fâcheux de notre vie, qu'avec des retours amers qui en empoiſonnent le ſouvenir. Nos pertes paſſées nous tourmentent encore, par les réflexions inutiles, ſur les meſures qui auroient pu nous les épargner. Nous nous reprochons ſans ceſſe d'avoir été nous-mêmes les auteurs de notre infortune. Nous nous redifons éternellement qu'une telle précaution priſe,

nous eût épargné bien des larmes & des chagrins : nous ajoutons à nos malheurs, de les attribuer à nos imprudences. Nous nous repréſentons après coup les moyens de les éviter très-faciles, comme pour ſentir plus vivement le déſagrément d'y être tombés.

Rien n'arrive preſque jamais dans la vie ſelon nos deſirs. Ce que nous aimons nous échappe, ce que nous ſouhaitons nous fuit, ce que nous craignons nous arrive. Nous ne ſommes jamais heureux de tout point. Si la fortune nous rit, la ſanté nous abandonne ; ſi nous jouiſſons de la ſanté, la fortune nous manque ; ſi la faveur du maître nous éléve, l'envie du courtiſan nous flétrit & nous dégrade ; ſi l'envie nous épargne, & que nous puiſſions compter ſur les ſuffrages publics, le maître nous néglige : & ce qu'il y a de triſte pour l'homme, c'eſt qu'un ſeul chagrin l'emporte pour lui, ſur mille plaiſirs ; & que ce qui lui manque, quelque léger qu'il puiſſe être, empoiſonne toujours tout ce qu'il poſſéde.

DES OCCASIONS DANGEREUSES.

Carême. Sermon du jour de Pâques.

L'INSENSIBILITE qu'on ſe trouve dans les occaſions les plus dangereuſes, & qui nous perſuade que nous n'y courons point de riſque, n'eſt pas une marque que nous en ſortions innocens, mais que nous y ſommes entrés plus corrompus. Les dangers, pour avoir trop fait d'impreſſion ſur nous, n'en font preſque plus de ſenſible. Le long uſage des plaiſirs leur a ôté à notre égard le privilége de nous toucher vivement, ſans leur ôter celui de nous corrompre : ils nous ſouillent & nous infectent, ſans nous piquer ; comme un corps déja engourdi par le venin de la première piquure que lui a faite le ſerpent, reçoit la ſeconde ſans en reſſentir la douleur. Le mal n'eſt pas ſi grand, quand on ſe trouve encore ſenſible ; c'eſt une marque qu'il reſte encore quelque choſe de ſain dans le cœur. L'inſenſibilité qui nous raſſure, eſt donc plutôt un engourdiſſement qui vient de la corruption, qu'une force qui naiſſe de la vertu ;

c'eſt la ſatiété des plaiſirs qui fait toute notre innocence. Les impreſſions en ſont d'autant plus dangereuſes, qu'elles ſont plus inſenſibles : on ſe défie des ſentimens marqués & profonds, & qu'on ne peut plus ſe déguiſer à ſoi-même ; mais on s'endort ſur ceux qui ne ſont que nous affoiblir, qu'amollir le cœur, que nous inſpirer des ſentimens vagues de tendreſſe, qu'inſinuer le venin, que nous préparer à toutes les paſſions, que nous remplir d'images vaines & frivoles, que nourrir notre eſprit de maximes paſſionnées & laſcives ; & ſouvent cette prétendue innocence, qui ne conſiſte qu'à ſe conſerver libre de paſſion particulière, n'eſt qu'une corruption du cœur plus dangereuſe & plus univerſelle.

Myſtères. nier Serm. la Purifi- on.

Nous nous en prenons ſouvent à la Providence, de nous avoir placés en certaines ſituations, où notre foibleſſe trouve des écueils inévitables ; nous la blâmons, de nous avoir fait une deſtinée incompatible avec les devoirs qu'elle nous impoſe. Mais la plupart des dangers & des occaſions dont nous nous plaignons, ſont plus dans nos paſſions que dans nos places. La même foibleſſe qui nous fait trouver des écueils au milieu du monde & de

la Cour, nous auroit fait une tentation de la retraite même. Nous portons par-tout avec nous la ſource de nos crimes & de nos malheurs ; & ainſi il ne faut pas attendre notre ſureté des dehors & de la ſituation, mais de la ſeule vigilance que nous devons avoir ſur nous-mêmes. Notre imagination ne nous promet une ſureté dans les états où nous ne ſaurions être, que pour nous calmer ſur les infidélités où nous vivons dans notre état préſent. Notre amour-propre nous donne ſans ceſſe le change ; & pour adoucir à nos yeux les égaremens de notre vie, il fait que nous nous en prenons à notre ſituation, pour nous empêcher de nous en prendre à nous-mêmes.

DES JUGEMENS DES HOMMES.

Carême. Sermon du Mardi de la II. Semaine.

PLAÇONS-NOUS dans telle ſituation qu'il nous plaira, ſoyons hommes de bien, ſoyons hommes de plaiſirs ; choiſiſſons de la Cour ou de la retraite ; vivons en philoſophes, ou en libertins ; jamais nous ne ſerons

de tous les hommes, les approbateurs de notre conduite, ni ne réunirons tous les ſuffrages en notre faveur. Ici on eſt homme eſſentiel, ami généreux, homme de guerre ſupérieur aux autres, courtiſan ſincère & déſintéreſſé, eſprit orné & élevé; là on nous accuſe de perfidie; on nous taxe de mauvaiſe foi; on avilit l'éclat & le mérite de nos talens & de nos ſervices; on nous range parmi les eſprits vulgaires; on nous prête des attachemens ſecrets, & des foibleſſes indignes de notre gloire. Eſſayons de toutes les ſituations, & voyons ſi nous pourrons parvenir à mettre tous les hommes dans les intérêts de notre réputation & de notre conduite. Le zèle, l'indulgence, la vie commune, la retraite, la fuite des grandes places, les grandes places elles-mêmes, tout trouve des cenſeurs. Faiſons convenir, ſi nous le pouvons, tous les hommes ſur notre ſujet; & alors on nous permettra, à la bonne-heure, de nous faire de la vanité de leurs opinions, la régle de notre conduite. Nous déplaiſons toujours aux uns, par les mêmes endroits que nous avons ſû plaire aux autres. Les hommes ne ſauroient convenir, parceque les paſſions ſont la régle de leurs jugemens, &

que les paſſions ne ſont pas les mêmes dans tous les hommes.

Un bon cœur, un cœur droit, ſimple & ſincère, ne peut preſque comprendre qu'il y ait des impoſteurs ſur la terre. Il trouve dans ſon propre fonds l'apologie de tous les autres, & meſure, par ce qui lui en coûteroit à lui-même pour n'être pas de bonne foi, ce qu'il en doit coûter aux autres. Auſſi, examinons ceux qui forment des ſoupçons affreux, & téméraires contre les gens de bien; nous trouverons que ce ſont d'ordinaire des hommes déréglés & corrompus, qui cherchent même à ſe calmer dans leurs diſſolutions, en ſuppoſant que leurs foibleſſes ſont des foibleſſes de tous les hommes; que ceux qui paroiſſent les plus vertueux, n'ont par-deſſus eux que plus d'habileté pour ſe cacher; & qu'au fond, ſi on les voyoit de près, on trouveroit qu'ils ſont faits comme les autres hommes. Ils font de cette penſée une reſſource à leurs débauches; & ils s'affermiſſent dans le déſordre, en y aſſociant tous ceux que la crédulité des peuples appelle *gens de bien*. Ils ſe font une idée affreuſe du genre-humain, pour être moins effrayés de celle qu'ils ſont obligés d'avoir d'eux-mêmes; & ta-

Carême. Sermon du Mercr. de la IV. Semaine.

chent de ſe perſuader qu'il n'y a point de vertu, afin que le vice plus commun, leur paroiſſe plus excuſable.

Petit Carême. Serm. de la Purificat.

Le monde toujours inexplicable, a de tout tems attaché également de la honte au vice & à la vertu. Il donne du ridicule à l'homme juſte; il perce de mille traits l'homme diſſolu. Les paſſions & les œuvres ſaintes fourniſſent la même matière à ſes dériſions & à ſes cenſures; & par une biſarrerie que ſes caprices ſeuls peuvent juſtifier, il a trouvé le ſecret de rendre en même tems, & le vice mépriſable, & la vertu ridicule.

Avent. Sermon de la Touſſaint.

On a beau mépriſer les hommes; on veut être eſtimé de ceux-mêmes qu'on mépriſe. On a beau être élevé au-deſſus des autres, l'élévation nous expoſe encore plus aux regards & aux diſcours de la multitude; & on ſent encore plus vivement les cenſures de ceux dont on ne doit attendre que des hommages. On a beau jouir des ſuffrages publics; les mépris ſont d'autant plus piquans, qu'ils ſont moins communs & plus rares. On a beau ſe venger des cenſures par des cenſures plus vives & plus mordantes; la vengeance ſuppoſe toujours le reſſentiment & la douleur; & d'ailleurs, on eſt bien moins ſenſible au plaiſir de rendre

rendre des mépris, qu'au chagrin de les avoir reçus.

De toutes les erreurs qui ont aujourd'hui cours dans le monde, il n'en eſt pas de moins contagieuſe, que celle qui attache de la gloire au vice, & de la honte à la vertu. L'iniquité, malgré tout le déréglement du cœur humain, n'a pu encore trouver parmi nous une protection publique. On ne voit guère de ces ames déſeſpérées qui ſe faſſent honneur de leur confuſion, & qui mettent leur gloire dans leur infamie. Le crime traîne toujours après ſoi certaine baſſeſſe dont on eſt bien-aiſe de dérober le ſpectacle au public; & je ne ſai par quel reſte de droiture, le ſiécle lui-même ne peut s'empêcher de condamner tout haut ce que ſa corruption lui fait autoriſer en ſecret. Myſtères. Serm. de la Viſitation.

Les hommes nous diſputent preſque toujours tout ce que la vérité ou la vanité nous attribue. Si nous portons un grand nom, on le diſpute à nos ancêtres: ſi nous échouons, on s'en prend à notre peu d'habileté: ſi nous réuſſiſſons, on en fait honneur au haſard, ou au mérite de nos ſubalternes: ſi nous jouiſſons d'une réputation publique, on en appelle de l'erreur populaire aux jugemens des plus Avent. Ser. mon de la Touſſaint.

ſenſés : ſi nous avons tous les talens pour plaire, on dit bientôt que nous avons ſu en faire uſage, & que nous avons trop plu : ſi la conduite eſt hors d'atteinte, on jette un ridicule piquant ſur notre humeur. Enfin, qui que nous ſoyons, Grand, Peuple, Prince, Sujet, la ſituation la plus à ſouhaiter pour notre vanité, c'eſt d'ignorer ce que le monde penſe de nous. Les mêmes paſſions qui nous lient, nous déſuniſſent ; l'envie noircit nos qualités les plus louables ; & nos plaiſirs trouvent des cenſeurs dans ceux-mêmes qui les imitent.

Myſtères. Sermon de l'Incarnation.

Si nous y prenons garde, nous comptons les jugemens des hommes pour beaucoup ; nous ne vivons preſque que pour les autres. Ce que nous ſommes à nos yeux nous intéreſſe peu ; nous ne paroiſſons touchés, occupés que de ce que nous ſommes aux yeux des autres ; & toute notre attention ſe borne à embellir cette idée chimérique de nous-mêmes qui eſt dans l'eſprit des autres. Il ne nous arrive guères de nous demander à nous-mêmes ce que nous ſommes réellement ; mais nous nous demandons ſans ceſſe ce qu'on croit que nous ſommes : ainſi toute notre vie eſt imaginaire & fantaſtique. L'erreur même qui nous prend

pour ce que nous ne ſommes pas, flatte notre orgueil. Nous nous laiſſons toucher par des louanges que notre cœur déſavoue ; nous nous faiſons honneur de la mépriſe publique ; & nous ſommes plus flattés par l'erreur qui nous prête de fauſſes vertus, que nous ne ſommes humiliés par la vérité qui nous fait ſentir nos défauts & nos misères véritables.

Il eſt des vices moins odieux, des déſordres plus heureux, des crimes plus polis, ſi je l'oſe dire, que le ſiécle place honorablement parmi les vertus ; & qui tout-à-coup n'offrant rien de trop noir, retiennent toute la malignité du vice, ſans en retenir la honte & les horreurs. Or c'eſt par cette fauſſe idée qu'on attache à ces prétendues vertus, qui ne ſont que des vices trop réels, qu'il arrive que nous faiſons tant d'actions malgré le cri ſecret de la conſcience, & que nous en omettons d'autres dont nous ſentons au-dedans de nous la néceſſité ; le tout pour ne pas choquer le monde. Eh ! n'étoit-ce pas aſſez que la foibleſſe & la corruption de notre cœur nous rendît la vertu pénible & dégoutante ? falloit-il que le déréglement de l'eſprit y attachât encore de la honte & du mépris ?

Myſtères. Sermon de la Viſitation.

Carême. Serm. du Jeudi de la Paſſion.

Le monde qui autoriſe tout ce qui conduit au déréglement, couvre toujours de honte le déréglement lui-même. Il approuve, il juſtifie les maximes, les uſages, les plaiſirs qui corrompent le cœur; & il veut pourtant qu'on allie l'innocence & la régularité des mœurs, avec la corruption du cœur. Il inſpire toutes les paſſions, & il en blâme toutes les ſuites: il veut qu'on s'étudie à plaire, & il nous mépriſe dès que nous y avons réuſſi. Ses théâtres laſcifs retentiſſent des éloges inſenſés de l'amour profane; & ſes entretiens ne ſont que des ſatyres ſanglantes de celles qui ſe livrent à ce penchant infortuné: il loue les graces, les attraits, les talens malheureux qui allument des flammes impures; & il couvre d'une confuſion éternelle ceux qui en paroiſſent embraſés.

Carême. Sermon du Mercr. de la IV. ſemaine.

Les hommes auxquels les paſſions ont gâté le cœur, ſont capables de toute duplicité & de toute baſſeſſe. Comme ils n'ont rien de droit, rien de noble, rien de ſincère; ils ſoupçonnent aiſément les autres d'être ce qu'ils ſont; ils ne ſauroient ſe perſuader qu'il y ait encore des cœurs ſimples, ſincères & généreux ſur la terre; ils croient voir par-tout ce qu'ils ſen-

tent en eux-mêmes : ils ne peuvent comprendre que l'honneur, la fidélité, la ſincérité, & tant d'autres vertus toujours fauſſes dans leur cœur, aient quelque choſe de plus vrai & de plus réel dans le cœur des autres hommes. C'eſt le malheur des Cours ſurtout. Comme on y eſt né & qu'on y vit dans le faux, on croit le voir dans la vertu, auſſi-bien que dans le vice. Comme c'eſt une ſcène où chacun joue un perſonnage emprunté, on croit que l'homme de bien ne fait que jouer le perſonnage de la vertu ; la ſincérité rare ou inutile, y paroît toujours impoſſible.

DES SOUVERAINS.

UN Prince n'eſt pas né pour lui ſeul ; il ſe doit à ſes ſujets. Les peuples en l'élevant, lui ont confié la puiſſance & l'autorité, & ſe ſont réſervés en échange, ſes ſoins, ſon tems, ſa vigilance. Ce n'eſt pas une idole qu'ils ont voulu ſe faire pour l'adorer ; c'eſt un ſurveillant qu'ils ont mis à leur tête pour les protéger & pour les défendre. Ce n'eſt pas de ces divinités inutiles qui ont des yeux, &

Petit Carême. Serm. du Dim. des Rameaux.

ne voient point ; une langue, & ne parlent point ; des mains, & n'agiſſent point ; ce ſont de ces Dieux qui les précédent pour les conduire & les défendre. Ce ſont les peuples qui par l'ordre de Dieu les ont fait tout ce qu'ils ſont ; c'eſt à eux à n'être ce qu'ils ſont, que pour les peuples. Oui, c'eſt le choix de la Nation qui mit d'abord le ſceptre entre les mains de leurs ancêtres ; c'eſt elle qui les éleva ſur le bouclier militaire, & les proclama Souverains. Le Royaume devint enſuite l'héritage de leurs ſucceſſeurs ; mais ils le durent originairement au conſentement libre des ſujets : leur naiſſance ſeule les mit enſuite en poſſeſſion du trône ; mais ce furent les ſuffrages publics qui attachèrent d'abord ce droit & cette prérogative à leur naiſſance. En un mot, comme la première ſource de leur autorité vient de nous, les Rois n'en doivent faire uſage que pour nous. Les flatteurs leur rediront ſans ceſſe, qu'ils ſont les maîtres, & qu'ils ne ſont comptables à perſonne de leurs actions : il eſt vrai que perſonne n'eſt en droit de leur en demander compte, mais ils ſe le doivent à eux-mêmes : ils ſont les maîtres de leurs ſujets ; mais ils n'en auront que le titre, s'ils n'en ont pas les

vertus : tout leur eſt permis ; mais cette licence eſt l'écueil de l'autorité, loin d'en être le privilége : ils peuvent négliger les ſoins de la royauté ; mais comme ces Rois fainéans, ſi deshonorés dans nos hiſtoires, ils n'auront plus qu'un vain nom de Roi, dès qu'ils n'en rempliront pas les fonctions auguſtes.

Le plus grand éloge d'un Prince, c'eſt d'être bon ; & les ſeules louanges que le cœur donne, ſont celles que la bonté s'attire. La valeur toute ſeule ne fait que la gloire du Souverain ; la bonté fait le bonheur de ſes peuples : les victoires ne lui valent que des hommages ; la bonté lui gagne les cœurs. C'eſt pour lui qu'il eſt conquérant ; c'eſt pour nous qu'il eſt bon : & la gloire des armes n'ira pas loin, ſi l'amour des peuples ne la rend immortelle. Oraiſon Funéb. de M. le Dauphin.

Un Prince établi pour gouverner les hommes, doit connoître les hommes. Le choix des ſujets eſt la premiére ſource du bonheur public ; & pour les choiſir, il faut les connoître. Nul n'eſt à ſa place dans un Etat où le Prince ne juge pas par lui-même. Le mérite eſt négligé, parce qu'il eſt ou trop modeſte pour s'empreſſer, ou trop noble pour devoir ſon élévation Petit Carême. Serm. du Dim. des Rameaux.

à des ſollicitations & à des baſſeſſes : l'intrigue ſupplante les plus grands talens ; des hommes ſouples & bornés s'élévent aux premières places, & les meilleurs ſujets demeurent inutiles.

Oraiſ. Funéb. de Louis le Grand.

L'onction ſainte répandue ſur les Rois, conſacre leur caractère, & ne ſanctifie pas toujours leur perſonne. L'étendue de leur devoir répond à celle de leur puiſſance ; le ſceptre eſt plutôt le titre de leurs ſoins & de leur ſervitude, que de leur autorité : ils ne ſont Rois que pour être les pères & les paſteurs des peuples. Ils ne ſont pas nés pour eux ſeuls ; & les vertus privées qui aſſurent le ſalut du ſujet toutes ſeules, ſe tourneroient en vices pour le Souverain.

Petit Carême. Serm du Dim. des Rameaux.

Rien n'eſt plus grand dans le Souverain que de vouloir être détrompé, & d'avoir la force de convenir ſoi-même de ſa mépriſe. C'eſt un mauvais orgueil, de croire qu'on ne peut avoir tort : c'eſt une foibleſſe, de n'oſer reculer quand on ſent qu'on nous a fait faire une fauſſe démarche. Les variations qui nous ramènent au vrai, affermiſſent l'autorité loin de l'affoiblir. Ce n'eſt pas ſe démentir que de revenir de ſa mépriſe : ce n'eſt pas montrer aux peuples l'inconſtance du

gouvernement ; c'eſt leur en étaler l'équité & la droiture. Il ne faut pas craindre qu'ils reſpectent moins la puiſſance qui avoue ſon tort, & qui ſe condamne elle-même ; leur reſpect ne s'affoiblit qu'envers celle, ou qui ne le connoît pas, ou qui le juſtifie. Il eſt encore plus glorieux d'avouer ſa ſurpriſe, que de n'avoir pas été ſurpris. Rien n'eſt plus beau dans le Souverain qui ne dépend de perſonne, que de vouloir toujours dépendre de la vérité.

Quel malheur, quand le Souverain, peu content de ſe livrer au déſordre, ſemble le conſacrer par les graces dont il l'honore dans ceux qui en ſont, ou les imitateurs, ou les honteux miniſtres ! Quel opprobre pour un Empire ! Quelle indécence pour la majeſté du Gouvernement ! Quel découragement pour une Nation & pour les ſujets habiles & vertueux, à qui le vice enléve les graces deſtinées à leurs talens & à leurs ſervices ! Quel décri & quel aviliſſement pour le Prince dans l'opinion des Cours étrangères ! & de-là quel déluge de maux dans le peuple ! Les places occupées par des hommes corrompus ; les paſſions, toujours punies par le mépris, devenues la voie des honneurs & de la

Petit Carême. Serm. de la Purificat.

gloire ; l'autorité établie pour maintenir l'ordre, & la pudeur des loix, méritée par les excès qui les violent ; les mœurs corrompues dans leur ſource ; les aſtres qui devoient marquer nos routes, changés en des feux errans qui nous égarent ; les bienſéances mêmes publiques, dont le vice eſt toujours jaloux, renvoyées, comme des uſages ſurannés, à l'antique gravité de nos pères ; le déſordre débarraſſé de la gêne même des ménagemens ; la modération dans le vice devenue preſque auſſi ridicule que la vertu.

Petit Carême. Serm. du Dim. des Rameaux.

Il ne faut pas que les Souverains ſe jettent dans une multitude de ſoins & de détails inutiles. Ils ſe croient quelquefois obligés de tout voir de leurs yeux, & de tout toucher de leurs mains : les plus grandes affaires les trouvent ſouvent inſenſibles, tandis que les plus petits objets réveillent leur attention & leur zèle. Ils ont les ſollicitudes de l'homme privé ; ils n'ont pas celles de l'homme public. Ce n'eſt pas à eux cependant à abandonner le gouvernail, pour vaquer à des fonctions obſcures qui n'intéreſſent pas la ſureté publique : leurs mains ſont premièrement deſtinées à manier ces reſſorts principaux des Etats qui

ſont mouvoir toute la machine ; & tout doit être grand dans la conduite des Grands.

Ce ne ſont pas les ſtatues & les inſcriptions qui immortaliſent les Princes ; elles deviennent tôt ou tard le triſte jouet des tems & de la viciſſitude des choſes humaines. En vain Rome & la Gréce avoient autrefois multiplié à l'infini les images de leurs Rois & de leurs Céſars, & épuiſé toute la ſcience de l'art, pour les rendre plus précieuſes aux ſiécles ſuivans ; de tous ces monumens ſuperbes, à peine un ſeul eſt venu juſqu'à nous. Ce qui n'eſt écrit que ſur le marbre & ſur l'airain eſt bientôt effacé ; ce qui eſt écrit dans les cœurs demeure toujours. Petit Carême. Serm. de l'Incarnation.

Si la juſtice dans le Souverain prend la place des paſſions, quelle ſource de bonheur pour les peuples! c'eſt la vertu qui diſtribue les graces ; c'eſt elle qui les reçoit. Les honneurs vont chercher l'homme ſage qui les mérite & qui les fuit ; & fuient l'homme vendu à l'iniquité, qui court après. Les fonctions publiques ne ſont confiées qu'à ceux qui ſe dévouent au bien public ; le crédit & l'intrigue ne mènent à rien ; le mérite & les ſervices n'ont beſoin que d'eux-mêmes. Le goût même du Souverain ne décide pas de Petit Carême. Sermon de la Vocation.

ſes largeſſes ; rien ne lui paroît digne de récompenſe dans ſes ſujets, que les talens utiles à la patrie : les faveurs annoncent toujours le mérite, ou le ſuivent de près. Il n'y a de mécontens dans l'Etat, que les hommes oiſeux & inutiles : la pareſſe & la médiocrité murmurent toutes ſeules contre la ſageſſe & l'équité des choix. Les talens ſe développent par les récompenſes qui les attendent : chacun cherche à ſe rendre utile au public ; & toute l'habileté de l'ambition ſe réduit à ſe rendre digne des places auſquelles on aſpire. Et ſi l'envie de plaire peut former des hypocrites, outre que le maſque tombe tôt ou tard, & que l'hypocriſie ſe trahit toujours par quelque endroit elle-même ; c'eſt du moins un hommage que le vice rend à la vertu, en s'honorant même de ſes apparences.

Petit Carême. Serm. de l'Incarnation.

Un Prince qui n'a cherché ſa gloire que dans le bonheur de ſes ſujets, qui a préféré la paix & la tranquillité, qui ſeule peut les rendre heureux ; à des victoires qui n'euſſent été que pour lui ſeul, & qui n'auroient abouti qu'à flatter ſa vanité : Un Prince qui ne s'eſt regardé que comme l'homme de ſes peuples, qui a cru que ſes tréſors les plus précieux étoient les cœurs

de ſes ſujets : Un Prince, qui par la ſageſſe de ſes loix & de ſes exemples, a banni les déſordres de ſes Etats, corrigé les abus, conſervé la bienſéance des mœurs publiques, maintenu chacun à ſa place, réprimé le luxe & la licence, toujours plus funeſtes aux Empires que les guerres & les calamités les plus triſtes ; rendu au culte & à la Religion de ſes pères, l'autorité, l'éclat, la majeſté, l'uniformité qui en perpétuent le reſpect parmi les peuples ; qui a regardé ſes ſujets comme ſes enfans, ſon Royaume comme ſa famille ; & qui n'a uſé de ſa puiſſance que pour la félicité de ceux qui la lui avoient confiée : Un Prince de ce caractère ſera toujours grand, parcequ'il l'eſt dans le cœur des peuples. Les pères raconteront à leurs enfans le bonheur qu'ils eurent de vivre ſous un ſi bon Maître ; ceux-ci le rediront à leurs neveux ; & dans chaque famille, ce ſouvenir conſervé d'âge en âge, deviendra comme un monument domeſtique élevé dans l'enceinte des murs paternels, qui perpétuera la mémoire d'un ſi bon Roi dans tous les ſiécles.

Le caractère perpétuel de notre Nation, a toujours été d'aimer ſes Maîtres. Elle compte un ſeul de leurs

Oraiſon funèbre de M. le Dauphin.

regards comme un bienfait ; & dans les tems même de ſes misères les plus triſtes, elle n'a qu'à lever les yeux vers le Souverain, pour ne plus ſentir la douleur de ſes plaies, & oublier à l'inſtant ſes malheurs & ſes peines.

Petit Carême. Sermon de l'Incarnation.

Pour connoître la grandeur véritable des Souverains, il faut la chercher dans les ſiécles qui ſont venus après eux. Plus même ils s'éloignent de nous, plus leur gloire croît & s'affermit, lorſqu'elle a pris ſa ſource dans l'amour des peuples. On diſpute encore aujourd'hui à un de nos plus vaillans Rois, les éloges magnifiques que ſon ſiécle lui a donnés à l'envi ; & malgré la gloire de Marignan, on doute ſi la valeur doit le faire compter parmi les grands Rois qui ont régné avec moins de ces talens brillans qui ſont les héros, mais avec plus de ces vertus pacifiques qui ſont les bons Rois : ſon prédéceſſeur ſera toujours grand dans nos hiſtoires, parce qu'il ſera toujours cher à la nation dont il fut le père. On ne compte pour rien les éloges donnés aux Souverains pendant leur régne, s'ils ne ſont répétés ſous les régnes ſuivans. C'eſt là que la poſtérité toujours équitable, ou les dégrade d'une gloire dont ils

n'étoient redevables qu'à leur puiſſance & à leur rang, ou leur conſerve un rang qu'ils durent à leur vertu, bien plus qu'à leur puiſſance.

Quelle félicité pour le Souverain, de regarder ſon Royaume comme ſa famille, ſes ſujets comme ſes enfans; de compter que leurs cœurs ſont encore plus à lui, que leurs biens & que leurs perſonnes; & de voir, pour ainſi dire, ratifier chaque jour le premier choix de la Nation qui éleva ſes ancêtres ſur le trône! La gloire des conquêtes & des triomphes, a-t-elle rien qui égale ce plaiſir? Ah! ſi les hommes ſe donnoient des Maîtres, ce ne ſeroient ni les plus nobles ni les plus vaillans qu'ils choiſiroient; ce ſeroient les plus tendres, les plus humains, des Maîtres qui fuſſent en même tems leurs pères. Carême. Sermon du IV. Dim.

Un Prince qui n'a eu que des vertus militaires, n'eſt pas aſſuré d'être grand dans la poſtérité: il n'a travaillé que pour lui. Il n'a rien fait pour ſes peuples; & ce ſont les peuples qui aſſurent toujours la gloire & la grandeur du Souverain. Il pourra paſſer pour un grand Conquérant; mais on ne le regardera jamais comme un grand Roi: il aura gagné des batailles; mais il n'aura pas gagné le cœur de ſes ſujets; Petit Carême. Sermon de l'Incarnation.

il aura conquis des Provinces étrangères ; mais il aura épuiſé les ſiennes : en un mot, il aura conduit habilement des armées ; mais il aura mal gouverné ſes peuples.

Petit Carême. Serm. du III. Dimanche.

Ce n'eſt pas régner, de ne vivre que pour ſoi-même. Les Rois ne ſont que les conducteurs des peuples : ils ont à la vérité ce nom & ce droit par la naiſſance ; mais ils ne le méritent que par les ſoins & l'application. Auſſi les régnes oiſifs forment un vuide obſcur dans nos annales ; elles n'ont pas daigné même compter les années de la vie des Rois fainéans : il ſemble que n'ayant pas régné eux-mêmes, ils n'ont pas vécu. C'eſt un cahos qu'on a de la peine à éclaircir encore aujourd'hui : loin de décorer nos hiſtoires, ils ne font que les obſcurcir & les embarraſſer ; & ils ſont plus connus par les grands hommes qui ont vécu ſous leur régne, que par eux-mêmes.

Petit Carême. Serm. du IV. Dimanche.

Ce n'eſt pas le rang, les titres, la puiſſance, qui rendent les Souverains aimables : ce n'eſt pas même les talens glorieux que le monde admire. La valeur, la ſupériorité du génie, l'art de manier les eſprits & de gouverner les peuples ; ces grands talens ne les rendent aimables à leurs ſujets, qu'autant

qu'autant qu'ils les rendent humains & bienfaisans : on n'est grand qu'autant qu'on leur est cher. L'amour des peuples a toujours été la gloire la plus réelle & la moins équivoque des Souverains ; & les peuples n'aiment guères dans les Souverains, que les vertus qui rendent leur régne heureux.

Les sentimens de la nature perdent souvent leurs droits dans le cœur des Princes. Elevés au-dessus de nous, il leur paroît trop vulgaire de penser & de sentir comme nous : nés les maîtres des hommes, ils ne veulent pas même leur ressembler par l'humanité ; & destinés par leur naissance à être les pères des peuples, ils se font quelquefois une honte de ce titre aimable, à l'égard même de leurs enfans. Oraison Funéb. de Madame.

Est-il pour les Princes une gloire plus pure & plus touchante, que celle de régner sur les cœurs ? La gloire des conquêtes est toujours souillée de sang ; c'est le carnage & la mort qui nous y conduisent, & il faut faire des malheureux pour se l'assurer : l'appareil qui l'environne, est funeste & lugubre ; & souvent le Conquérant lui-même, s'il est humain, est forcé de verser des larmes sur ses propres victoires. Mais la gloire d'être cher à son peuple & de le rendre heureux, n'est

environnée que de la joie & de l'abondance. Il ne faut point élever de ſtatues & de colonnes ſuperbes pour l'immortaliſer; elle s'éléve dans le cœur de chaque ſujet un monument plus durable que le bronze & l'airain, parce que l'amour dont il eſt l'ouvrage, eſt plus fort que la mort. Le titre de Conquérant n'eſt écrit que ſur le marbre; le titre de Père du peuple eſt gravé dans les cœurs.

DE LA COUR.

Oraiſ. funéb. de M. le Dauphin.

LA Cour eſt un ſéjour où toutes les paſſions ſe réuniſſent, ce ſemble, pour s'entre-choquer & ſe détruire. Les haines & les amitiés y changent ſans ceſſe avec les intérêts: il n'y a de conſtant & de perpétuel, que le deſir de ſe nuire. Les liens même du ſang ſe dénouent, s'ils ne ſont reſſerrés par des liens communs; il ſemble qu'on ſoit convenu que la bonne-foi ne ſeroit pas une vertu, & que l'amitié ne ſeroit plus qu'une bienſéance. L'art de tendre des piéges n'y deshonore que par le mauvais ſuccès. Enfin, la vertu elle-même, ſouvent fauſſe, y devient plus à craindre que

le vice. La Religion y fournit ſouvent les apparences qui cachent les embûches qu'on nous tend : l'on y donne quelquefois les dehors à la piété, pour réſerver plus ſurement le cœur à l'amertume de la jalouſie, & au deſir inſatiable de la fortune : & comme dans ce Temple de Babylone, en public, tout paroît pour la Divinité, en ſecret, & par des voies ſouterraines, on reprend tout pour ſoi-même.

Les Cours ſont orageuſes. Les intérêts y décident toujours des affections ; & comme les intérêts y changent ſans-ceſſe, les affections n'y connoiſſent preſque pas de durée. Tout y forme des nuages, les jours ne s'y reſſemblent jamais : les mêmes flots qui vous élévent, vous ouvrent le gouffre à l'inſtant ; & la viciſſitude éternelle des événemens, eſt comme le ſeul événement, & le ſeul point qu'on y voit de fixe. Oraiſon funébre de Madame.

Qu'eſt-ce que la vie de la Cour ? qu'une agitation éternelle ſur l'avenir, qu'une révolution fatiguante de craintes, de précautions, d'eſpérances ? De craintes : tous les événemens nous offrent preſque de nouvelles terreurs ; l'élévation d'un concurrent nous fait craindre notre diſgrace ; la faveur d'un ennemi nous montre de loin notre Myſtéres. Sermon de la Purification.

perte comme assurée ; un air moins gracieux du Maître nous fait déja comme entrevoir notre oubli & notre ruine : De précautions ; nous prenons sans cesse des mesures, ou pour obtenir des graces qui ne viendront jamais, ou pour prévenir des dégoûts & des chagrins qui viendront : Enfin d'espérances ; un avenir pompeux nous flatte toujours ; mais pour y parvenir, il faut sacrifier le repos & toutes les douceurs du présent. La félicité n'est jamais que dans l'idée qui se la promet ; les assujettissemens & les peines sont dans le cœur qui les sent & qui les dévore.

DES PRINCES.

Oraif. funeb. du Prince de Conty.

LA naissance n'approche les Princes de plus près du trône, que pour les lier plus inséparablement au Souverain. La désobéissance dans le commun des sujets est un crime contre l'Etat ; dans les Princes, c'est un outrage qu'ils se font à eux-mêmes. Les Princes ne sont nés que pour le bonheur de leur patrie : l'Etat ayant toujours été l'héritage de leurs ancêtres, ils doivent en maintenir la tranquillité,

comme celle de leur propre famille : & les premiers regards du Prince tombant ſur eux, ils doivent les premiers baiſſer les yeux devant ſon éclat, & donner les premiers exemples de ſoumiſſion au reſte du peuple.

Les Princes ont plus de devoirs à remplir que le reſte des hommes. Plus ils ſont grands, plus ils doivent de grands exemples. Ils ſont en ſpectacle aux regards, comme aux hommages de la multitude. Les premières obligations de leur rang, ſont le zèle pour l'Etat dont ils ſont les premiers ſujets, & dont ils peuvent devenir les maîtres ; la bienſéance dans les mœurs publiques, dont ils ſont toujours les modèles ; la fidélité aux devoirs de la Religion, que leurs ancêtres placèrent ſur le trône. Oraiſ. fun. néb. de Madame.

Qu'un Prince du ſang de nos Rois ait de la valeur, c'eſt un privilége de la naiſſance, plutôt qu'un mérite dont on doive faire honneur à la vertu. Le courage & l'intrépidité ſont parmi eux des biens héréditaires, ainſi que les ſceptres & les couronnes ; & comme on ne les loue pas d'être nés Princes, on ne doit pas les louer d'être nés vaillans. Mais une louange qui les honore, c'eſt que la vie paiſible & Oraiſ. fun. néb. du Prince de Conty.

privée, l'écueil des réputations les plus brillantes, laiſſe voir en eux encore plus de vertus eſtimables ; c'eſt qu'en les voyant tous les jours nous les voyions toujours plus grands.

Oraiſ. funèb. de M. le Dauphin.

Les Princes ſont expoſés à plus de dangers que les autres hommes ; & les inclinations les plus heureuſes & les plus louables, que peuvent-elles contre tout ce qui les environne ? Nos vices ſe cachent ſous l'obſcurité de notre deſtinée ; mais qu'offriroit notre vie aux yeux du public, ſi elle étoit en ſpectacle comme la leur ? C'eſt un malheur de leur rang, que ſouvent avec plus d'innocence que nous, ils ne ſauroient jouir comme nous de l'impunité d'un ſeul de leurs vices.

Oraiſ. funèbre de Madame.

Rien n'eſt plus rare pour les Grands, que les vertus domeſtiques. La vie privée eſt preſque toujours le point de vue le moins favorable à leur gloire. Au dehors, le rang, les hommages, les regards publics qui les environnent, les gardent, pour ainſi dire, contre eux-mêmes. Toujours en ſpectacle, ils repréſentent ; ils ne ſe montrent pas tels qu'ils ſont. Dans l'enceinte de leurs palais, renfermés avec leurs humeurs & leurs caprices, au milieu d'un petit nombre de té-

moins domeſtiques & accoutumés, le perſonnage ceſſe, & l'homme prend ſa place & ſe développe.

DE LA NAISSANCE.

Une haute naiſſance eſt une prérogative illuſtre, à laquelle le conſentement des nations a attaché de tout tems des diſtinctions d'honneurs & d'hommages. Mais ce n'eſt qu'un titre; ce n'eſt pas une vertu: c'eſt un engagement à la gloire; ce n'eſt pas elle qui la donne: c'eſt une leçon domeſtique, & un motif honorable de grandeur; mais ce n'eſt pas ce qui nous fait grand: c'eſt une ſucceſſion d'honneur & de mérite; mais elle manque, & s'éteint en nous, dès que nous héritons du nom, ſans hériter des vertus qui l'ont rendu illuſtre. Nous commençons, pour ainſi dire, une nouvelle race; nous devenons des hommes nouveaux: la nobleſſe n'eſt plus que pour notre nom, & la roture pour notre perſonne. Petit Carême. Sermon de l'Incarnation.

Que les Grands ſe vantent d'avoir des Princes & des Rois parmi leurs ancêtres; s'ils n'ont pas d'autre gloire que celle de leurs aïeux, ſi Petit Carême. Sermon de l'Incarnation.

leurs titres ſont leurs uniques vertus, s'il faut rappeller les ſiécles paſſés pour les trouver dignes de nos hommages, ſi toute leur grandeur eſt dans leur nom, leur naiſſance les avilit & les deshonore. On oppoſe ſans ceſſe leur nom à leur perſonne; le ſouvenir de leurs aïeux devient leur opprobre; les Hiſtoires où ſont écrites les grandes actions de leurs pères, ne ſont plus que des témoins qui dépoſent contre eux. On cherche ces glorieux ancêtres dans leurs indignes ſucceſſeurs; on redemande à leur nom les vertus qui ont autrefois honoré la patrie; & cet amas de gloire dont ils ont hérité, n'eſt plus qu'un poids de honte qui les flétrit & qui les accable.

Il en eſt qui portent ſur leur front l'orgueil de leur origine. Ils comptent les dégrés de leur grandeur, par des ſiécles qui ne ſont plus, par des dignités qu'ils ne poſſédent plus, par des actions qu'ils n'ont pas faites, par des aïeux dont il ne reſte plus rien qu'une vile pouſſière, par des monumens que les tems ont effacés, & ſe croient au-deſſus des autres hommes, parce qu'il leur reſte plus de débris domeſtiques de la rapidité des tems, & qu'ils peuvent produire plus de

de titres que les autres, de la vanité des choses humaines.

DE L'ÉDUCATION.

ON ne peut trop déplorer la vanité de ces personnes d'un rang distingué, qui croiroient dégrader leurs ancêtres, s'ils s'appliquoient eux-mêmes à leur former une postérité digne d'eux; qui regardent comme des soins roturiers, le soin de l'éducation, sans quoi se souille & s'épaissit la noblesse du sang; qui confient à des mains étrangères le soin de cultiver des vertus domestiques; mettent à prix la destinée de leurs enfans; & pour se trop souvenir de leur grandeur, laissent après eux des successeurs qui ne s'en souviennent pas assez. Oraiſ. funébre de M. de Villars.

Quel soin, que celui d'être chargé de former la jeunesse des Souverains; de jetter dans ces ames destinées au trône, les premières semences du bonheur des peuples & des Empires; de régler de bonne heure des passions qui n'auront plus d'autre frein que l'autorité; de prévenir des vices, ou d'inspirer des vertus, qui doivent être, pour ainsi dire, les vices & les vertus Oraiſon funébre de M. le Dauphin.

publiques ; de leur montrer la ſource de leur Grandeur dans l'humanité ; de les accoutumer à laiſſer auprès d'eux à la vérité, l'accès que l'adulation uſurpe toujours ſur elle ; de leur faire ſentir qu'ils ſont Grands, & de leur apprendre à l'oublier ; de leur élever les ſentimens, en leur adouciſſant le cœur ; de les porter à la gloire par la modération ; de tourner à la piété, des penchans, à qui tout va préparer le poiſon du vice ; en un mot, d'en former des maîtres & des pères !

Panégyrique de ſaint Louis.

On aime aſſez à donner à des enfans des leçons de vertu & de probité ; on ſe fait honneur même de leur débiter les maximes les plus ſévères & les plus héroïques de la ſageſſe ; mais la conduite domeſtique ſoutient mal le faſte & la vanité de ces inſtructions. On leur propoſe les vertus de leurs ancêtres, & on affoiblit, en les démentant ſoi-même, par des mœurs oppoſées, l'impreſſion qu'auroit pu faire le ſouvenir de ces anciens modèles. Auſſi, loin de leur inſpirer des ſentimens de vertu, par ces impreſſions contredites par nos exemples, nous les accoutumons à penſer de bonne heure, que la vertu n'eſt qu'un nom, que les maximes qu'on nous en débite, ne ſont qu'un langage & une

façon de parler qui a passé des pères aux enfans, mais que l'usage a toujours contredit : & qu'enfin, ceux qui en ont paru dans tous les tems les plus zélés défenseurs, ont toujours été au fond semblables au reste des hommes.

On publie souvent que la jeunesse des Rois doit avoir de plus nobles amusemens que des pratiques journalières de piété ; que sous prétexte de préserver son innocence, on amollit son courage ; qu'il faut laisser plus de carrière à des penchans, qui dans la suite ne trouvant plus de frein dans l'autorité souveraine, iroient d'autant plus loin, qu'on auroit plus voulu les contraindre ; & qu'enfin, une vertu si rigoureuse & si exacte, peut former de bons solitaires, mais qu'elle n'a jamais formé de grands Princes. Ainsi justifie-t-on tous les jours les abus des éducations profanes. Ce n'est pas qu'on ne recommande tous les jours à ceux qui y préfident, d'imprimer de bonne-heure aux enfans qu'on leur confie, les maximes de la vertu & de la sagesse ; mais ce sont les seules impressions qu'on craint toujours qui ne soient poussées trop loin. L'amour de la gloire, le desir de parvenir, l'art de plaire, sont les plus sérieuses & les plus importantes leçons

qui cultivent la jeuneſſe de ceux que leur naiſſance deſtine à de grandes places. On aime à voir briller dans cet âge tendre, les premières lueurs de toutes ces dangereuſes paſſions. Les ébauches naiſſantes des grands vices, on les appelle de grandes eſpérances. On regarde les inclinations heureuſes & tranquilles d'un naturel tourné à la vertu, comme des préſages moins favorables; on craint tout d'une enfance moins docile aux leçons de la vanité. On y réveille par mille artifices les paſſions que la nature même ſembloit avoir aſſoupies; & il arrive ſouvent que ces impreſſions étrangères prévalent, & que ceux pour qui on avoit craint un excès de ſageſſe & de vertu, deviennent trop licencieux pour le monde même.

DE LA JEUNESSE,

Oraiſon funéb. de M. de Villeroy.

QU'EST-CE que la jeuneſſe des perſonnes, ſur-tout d'un certain rang? C'eſt une ſaiſon périlleuſe, où les paſſions ne ſont pas encore gênées par les bienſéances de la grandeur, & où elles ſont facilitées par ſon autorité. C'eſt une conjoncture fatale

où le vice n'a rien de difficile ni de honteux, où le plaiſir eſt autoriſé par l'uſage, ſoutenu par des exemples qui tiennent lieu de loi ; les exemples facilités par la puiſſance, & la puiſſance miſe en œuvre par les emportemens de l'âge, par toute la vivacité du cœur. Auſſi dans les éloges qu'on entreprend de la plupart des hommes extraordinaires, on eſt obligé de tirer le rideau ſur les premières années de leur vie : on laiſſe dans un ſage oubli, un tems où ils ſe ſont oubliés eux-mêmes. On ne leur donne ni enfance, ni jeuneſſe, & on ne commence leur hiſtoire, que par où l'on peut commencer leur éloge. On les produit tout-à-coup ſur le théâtre du monde, à peu près comme Dieu y produiſit le premier homme, c'eſt-à-dire, dans la perfection de l'âge & de la raiſon.

DES LOIX.

CE n'eſt point le Souverain, ce ſont les Loix qui doivent régner ſur les peuples. Le Prince n'en eſt que le miniſtre, & le premier dépoſitaire. Ce ſont elles qui doivent régler l'uſage de l'autorité ; & c'eſt par elles

me. Serm. de l'Incarnation.

que l'autorité n'eſt plus un joug pour les ſujets ; mais une régle qui les conduit, un ſecours qui les protége, une vigilance paternelle qui ne s'aſſure leur ſoumiſſion, que parcequ'elle s'aſſure leur tendreſſe. Les hommes croient être libres, quand ils ne ſont gouvernés que par les Loix ; leur ſoumiſſion fait alors tout leur bonheur, parcequ'elle fait toute leur tranquillité & toute leur confiance. Les paſſions, les volontés injuſtes, les deſirs exceſſifs & ambitieux que les Princes méchans mêlent à l'uſage de l'autorité, loin de l'étendre, l'affoibliſſent. Ils deviennent moins puiſſans, dès qu'ils veulent l'être plus que les Loix. Ils perdent en croyant gagner. Tout ce qui rend l'autorité injuſte & odieuſe, l'énerve & la diminue. La ſource de leur puiſſance eſt dans le cœur de leurs ſujets ; & quelque abſolus qu'ils paroiſſent, on peut dire qu'ils perdent leur véritable pouvoir, dès qu'ils perdent l'amour de ceux qui les ſervent.

Petit Carême. Serm. du Dim. des Rameaux.

La Religion ſouffre toujours de la foibleſſe des Loix ; & l'Egliſe ne doit compter ſur rien, dans un Empire où le gouvernement n'a rien de fixe. Auſſi les Etats où la multitude gouverne, & ceux où elle partage la puiſſance

avec le Souverain, ſont ſans ceſſe expoſés à des révolutions; ſe départant auſſi facilement des Loix, que du culte de leurs pères : les ſoulévemens y ſont auſſi impunis que les erreurs; & c'eſt-là où l'héréſie a toujours trouvé ſon premier aſyle. Elle ſe fortifie au milieu de la confuſion des Loix, & de la foibleſſe de l'autorité. Elle doit toujours ſa naiſſance ou ſon progrès aux troubles & aux diſſenſions publiques. Les régnes les plus foibles & les plus agités ont toujours été parmi nous, comme par-tout ailleurs, les régnes funeſtes de ſon accroiſſement & de ſa puiſſance; & dès que l'harmonie civile ſe dément, toute la Religion elle-même chancele.

Il n'y a point de bonheur pour les peuples, que dans l'ordre & la ſoumiſſion. Pour peu qu'ils s'écartent du point fixe de l'obéiſſance, le gouvernement n'a plus de régle. Chacun veut être à lui-même ſa loi : la confuſion, les troubles, les diſſenſions, les attentats, l'impunité naiſſent bientôt de l'indépendance; & les Souverains ne ſauroient rendre leurs ſujets heureux, qu'en les tenant ſoumis à l'autorité, & leur rendant en même tems l'aſſujettiſſement doux & aimable. Carême. Sermon de l'Incarnation.

Les hommes ſont trop légers, trop Tome des

Orai. funeb. II. Sermon d'une profeſſion Relig.

inconſtans, trop foibles, pour ſe conduire tout ſeuls. Il leur a fallu des Loix pour les fixer dans la ſociété, il leur en faudroit pour les fixer avec eux-mêmes. Ce que nous regardons comme la ſouveraine félicité, cette liberté, cette indépendance que nous vantons tant, c'eſt préciſément la ſource de cet ennui qui empoiſonne tous nos plaiſirs. C'eſt un ſupplice continuel de vivre ſans régle & au haſard, de ne conſulter que le goût & les inégalités de l'imagination, d'être incapable de ſuite & d'uniformité, de mener une vie qui ne ſe reſſemble jamais à elle-même; où chaque jour améne de nouveaux goûts & de nouvelles occupations, où preſque jamais rien n'eſt à ſa place, où l'on ſe porte ſoi-même par-tout, & où par-tout on eſt à charge à ſoi-même: une vie incertaine, inégale, oiſeuſe dans ſon agitation; une vie qu'on nomme libre, mais d'une liberté qui nous peſe, qui nous embarraſſe, dont nous ne ſavons ſouvent quel uſage faire; où l'on eſſaie de tout, & où l'on s'ennuie de tout.

Petit Carême. Sermon de l'Incarnation.

La liberté que les Princes doivent à leurs peuples, c'eſt la liberté des Loix. Ils ſont les maîtres de la vie & de la fortune de leurs ſujets, mais ils

ne peuvent en diſpoſer que ſelon les Loix. Ils ne connoiſſent que Dieu ſeul au-deſſus d'eux ; mais les Loix doivent avoir plus d'autorité qu'eux-mêmes. Nos Rois ne commandent pas à des eſclaves ; ils commandent à une Nation libre & belliqueuſe, auſſi jalouſe de ſa liberté que de ſa fidélité, & dont la ſoumiſſion eſt d'autant plus ſure, qu'elle eſt fondée ſur l'amour qu'elle a pour ſes maîtres. Ses Rois peuvent tout ſur elle, parceque ſa tendreſſe & ſa fidélité ne mettent point de bornes à ſon obéiſſance ; mais il faut que ſes Rois en mettent eux-mêmes à leur autorité ; & que plus ſon amour ne connoît point d'autre loi qu'une ſoumiſſion aveugle, plus ſes Rois n'exigent de ſa ſoumiſſion, que ce que les Loix leur permettent d'en exiger : autrement, ils ne ſont plus les pères & les protecteurs de leurs peuples ; ils en ſont les ennemis & les oppreſſeurs ; ils ne régnent pas ſur leurs ſujets, ils les ſubjuguent.

Les Empires ne peuvent ſe ſoutenir que par l'équité des mêmes Loix qui les ont formés. L'injuſtice a bien pu détrôner des Souverains, mais elle n'a jamais affermi les trônes. Les Miniſtres qui ont outré la puiſſance des Rois, l'ont toujours affoiblie ; ils n'ont

Petit Carême. Serm. du Vendredi Saint.

élevé leurs maîtres que sur la ruine de leurs Etats ; leur zèle n'a été utile aux Césars, qu'autant qu'il a respecté les loix de l'Empire.

DU TEMS.

Carême. Sermon du Lundi de la Passion.

LA source de tous les désordres qui régnent parmi les hommes, c'est l'usage injuste qu'ils font du tems. Les uns passent toute leur vie dans l'obscurité & dans la paresse, inutiles à la patrie, à leurs citoyens, à eux-mêmes ; les autres dans le tumulte des affaires & des occupations humaines. Les uns ne semblent être nés sur la terre, que pour y jouir d'un indigne repos ; & se dérober par la diversité des plaisirs, à l'ennui qui les suit partout, à mesure qu'ils le fuient : les autres n'y sont que pour chercher sans cesse dans les soins d'ici-bas, des agitations qui les dérobent à eux-mêmes. Il semble que le Tems soit un ennemi commun, contre lequel tous les hommes sont convenus de conjurer. Toute leur vie n'est qu'une attention déplorable à s'en défaire. Les plus heureux sont ceux qui réussissent le mieux à ne pas sentir le poids de sa durée ; & ce

qu'on trouve de plus doux, ou dans les plaiſirs frivoles, ou dans les occupations ſérieuſes, c'eſt qu'elles abrégent la longueur des jours & des momens, & nous en débarraſſent ſans que nous nous appercevions preſque qu'ils ſont paſſés.

Où ſont nos premières années ? que laiſſent-elles de réel dans notre ſouvenir ? pas plus qu'un ſonge de la nuit : nous rêvons que nous avons vécu, voilà tout ce qui nous en reſte. Tout cet intervalle qui s'eſt écoulé depuis notre naiſſance juſqu'aujourd'hui, ce n'eſt qu'un trait rapide, qu'à peine nous avons vu paſſer. Quand nous aurions commencé à vivre avec le monde, le paſſé ne nous paroîtroit pas plus long, ni plus réel. Tous les ſiécles qui ont coulé juſqu'à nous, nous les regarderions comme des inſtans fugitifs ; tous les peuples qui ont paru & diſparu dans l'Univers, toutes les révolutions d'Empires & de Royaumes, tous les grands événemens qui embelliſſent nos hiſtoires, ne ſeroient pour nous que les différentes ſcènes d'un ſpectacle que nous aurions vu finir en un jour. Rappellons ſeulement les victoires, les priſes de places, les traités glorieux, les magnificences, les événemens pompeux du dernier

Carême. Serm. du Jeudi de la IV. ſemaine.

régne : nous y touchons encore ; nous en avons été la plupart les ſpectateurs ; ils paſſeront dans nos annales, juſqu'à nos derniers neveux ; mais pour nous, ce n'eſt déja plus qu'un ſonge, qu'un éclair qui a diſparu, & que chaque jour efface même de notre ſouvenir.

Carême. Sermon du Lundi de la ſemaine de la Paſſion.

Le Tems, ce dépôt précieux qui nous a été confié, eſt devenu pour nous un fardeau qui nous péſe & nous fatigue. Nous craignons, comme le dernier des malheurs, qu'on ne nous en prive pour toujours ; & nous craignons preſque comme un malheur égal, d'en porter l'ennui & la durée. C'eſt un tréſor que nous voudrions pouvoir éternellement retenir, & que nous ne pouvons ſouffrir entre nos mains. Toute notre vie n'eſt qu'un art continuel de le perdre ; & malgré toutes nos attentions à le diſſiper, il nous en reſte toujours aſſez pour ne ſavoir encore qu'en faire.

Carême. Serm. du Jeudi de la IV. ſemaine.

Les années paroiſſent longues, quand elles ſont encore loin de nous ; arrivées, elles diſparoiſſent, elles nous échappent en un inſtant ; & nous n'avons pas tourné la tête, que nous nous trouvons comme par un enchantement, au terme fatal qui nous paroiſſoit encore ſi loin, & ne devoit jamais arriver. Regardons le monde

tel que nous l'avons vu dans nos premières années, & tel que nous le voyons aujourd'hui. Une nouvelle Cour a ſuccédé à celle que nos premiers ans ont vue ; de nouveaux perſonnages ſont montés ſur la ſcène ; les grands rôles ſont remplis de nouveaux acteurs ; ce ſont de nouveaux événemens, de nouvelles intrigues, de nouvelles paſſions, de nouveaux héros dans la vertu comme dans le vice, qui ſont le ſujet des louanges, des dériſions, des cenſures publiques. Un nouveau monde s'eſt élevé inſenſiblement, & ſans que nous nous en ſoyons apperçus, ſur les débris du premier.

Notre Tems eſt la choſe dont nous faiſons le moins de cas. Nos offices, nous les réſervons pour nos amis ; nos bienfaits pour nos créatures ; nos biens pour nos proches & pour nos enfans ; notre crédit & notre faveur, pour nous-mêmes ; nos louanges, pour ceux qui nous en paroiſſent dignes : notre tems, nous le donnons à tout le monde ; nous l'expoſons, pour ainſi dire, en proie à tous les hommes ; on nous fait même plaiſir de nous en décharger. C'eſt un poids que nous portons au milieu du monde, cherchant ſans ceſſe quelqu'un qui nous en ſou-

Carême. Sermon du Lundi de la ſemaine de la Paſſion.

lage ; il fait tout l'ennui, tout l'embarras, & le fardeau le plus pesant de notre vie.

Carême: Sermon du Jeudi de la IV. semaine.

Tout passe avec nous, & comme nous : une rapidité que rien n'arrête, entraîne tout dans les abîmes de l'éternité. Nos ancêtres nous en frayèrent hier le chemin, & nous allons le frayer demain à ceux qui viendront après nous. Les âges se renouvellent ; les morts & les vivans se remplacent & se succédent continuellement. Rien ne demeure : tout change, tout s'use, tout s'éteint. Nous nous hâtons de profiter des débris les uns des autres. Nous ressemblons à ces soldats insensés, qui au fort de la mêlée, & dans le tems que leurs compagnons tombent de toutes parts à leurs côtés sous le fer des ennemis, se chargent avidement de leurs habits : & à peine en sont-ils revêtus, qu'un coup mortel leur ôte avec la vie, cette folle décoration dont ils venoient de se parer. Loin de nous détromper par l'exemple de ceux que nous voyons disparoître, il sort de leurs cendres des étincelles fatales qui viennent rallumer tous nos desirs.

DES ANCIENS PHILOSOPHES.

LA Philoſophie païenne ne détruiſoit les vices que par le vice ; elle n'apprenoit avec faſte à mépriſer le monde, que pour s'attirer les applaudiſſemens du monde. Elle cherchoit plus la gloire de la ſageſſe, que la ſageſſe elle-même. En détruiſant les autres paſſions, elle en élevoit toujours une plus dangereuſe ſur leurs ruines, je veux dire l'orgueil. Semblable à ce Prince de Babylone, qui n'avoit renverſé les autels des dieux des Nations, que pour élever ſur leurs débris ſa ſtatue impie, & ce coloſſe monſtrueux d'orgueil qu'il vouloit faire adorer à toute la terre. Carême. Serm. du Jeudi après les Cendres.

Platon qui avoit ſi fort approché de la vérité, anéantit néanmoins la ſainte inſtitution du mariage ; & permettant une brutale confuſion parmi les hommes, il confond les noms & les droits paternels que la nature elle-même a toujours reſpectés le plus, juſque parmi les animaux ; & donne à la terre des hommes incertains de leur origine, tous venant au monde ſans parens, pour ainſi dire, & par-là ſans liens,

ſans tendreſſe, ſans affection, ſans humanité; tous en état de devenir inceſtueux, ou parricides ſans le ſavoir.

Carême. Serm. du Dimanche de la Paſſion.

Il n'étoit pas étonnant que la morale n'eût rien de fixe dans les Ecoles païennes. Livrées à l'orgueil & aux variations de l'eſprit humain, c'étoit la vanité, & non pas la vérité qui faiſoit les Philoſophes. Les régles changeoient avec les ſiécles; de nouveaux tems amenoient de nouvelles loix; en un mot, la doctrine ne changeoit pas les mœurs; c'étoit le changement des mœurs qui entraînoit toujours celui de la doctrine. Comme ils ne puiſoient leurs lumières que dans la corruption de leurs cœurs, & dans la variété de leurs penſées, ils qualifioient le bien & le mal ſelon leurs caprices; les vices & les vertus étoient preſque parmi eux des noms arbitraires!

Carême. Sermon du Jeudi après les Cendres.

Il y a eu des Philoſophes qui vinrent annoncer aux hommes que la volupté étoit le ſouverain bien; & quelle que pût être l'intention du premier Auteur de cette ſecte, il eſt certain que ſes diſciples ne cherchérent point d'autre félicité que celle des bêtes. Les plus honteuſes diſſolutions devinrent des maximes de Philoſophie. Rome, Athènes, Corinthe, virent des excès où l'on cherche l'homme dans l'homme

me même. C'eſt peu ; les vices les plus abominables y furent conſacrés ; on leur dreſſa des temples & des autels. L'impudicité, l'inceſte, la cruauté, la perfidie, & des crimes encore plus honteux, furent érigés en divinités. Le culte devint une débauche & une proſtitution publique, & des dieux ſi criminels ne furent plus honorés que par des crimes.

Les ſiécles païens ont reconnu la néceſſité d'une Philoſophie, c'eſt-à-dire, d'une lumière ſupérieure aux ſens, qui en réglât l'uſage, & fît de la raiſon un frein aux paſſions humaines. La nature toute ſeule les a conduits à cette vérité, & leur a appris que l'aveugle inſtinct ne devoit pas être le ſeul guide des actions de l'homme. Il faut donc que cet inſtinct, ou ne vienne pas de la première inſtitution de la nature, ou qu'il en ſoit un dérangement ; puiſque toutes les loix qui ont paru dans le monde n'ont été faites que pour le modérer ; que tous ceux qui dans tous les ſiécles ont eu la réputation de ſages & de vertueux, n'en ont pas ſuivi les impreſſions ; que parmi tous les peuples, on a toujours regardé comme des monſtres, & l'opprobre de l'humanité, ces hommes infâmes qui ſe livroient ſans réſerve

Carême. Serm. du Lundi de la premiere ſemaine.

& ſans pudeur à la brutale ſenſualité ; & que cette maxime une fois établie, que nos penchans & nos deſirs ne ſauroient être des crimes, la ſociété ne peut plus ſubſiſter, les hommes doivent ſe ſéparer pour être en ſureté, aller habiter les forêts, vivre ſeuls comme des bêtes.

Carême. Serm. du Jeudi après les Cendres.

Que de vaines diſputes, que de queſtions ſans fin, que d'opinions différentes ont partagé autrefois les Ecoles de la Philoſophie païenne ! Les uns doutoient de tout, les autres croyoient tout ſavoir ; les uns ne vouloient point de Dieu, les autres nous en donnoient un de leur façon, c'eſt-à-dire, quelques-uns, oiſif, ſpectateur indolent des choſes humaines, & laiſſant tranquillement au haſard la conduite de ſon propre ouvrage, comme un ſoin indigne de ſa grandeur, & incompatible avec ſon repos : quelques autres, eſclave des deſtinées, & ſoumis à des loix qu'il ne s'étoit pas impoſées lui-même : ceux-ci, incorporé avec tout l'Univers, l'ame de ce vaſte corps, & faiſant comme une partie d'un monde, qui tout entier eſt ſon ouvrage. Autant d'Ecoles, autant de ſentimens ſur un point ſi eſſentiel : autant de ſiécles, autant de nouvelles extravagances ſur l'immortalité & la na-

ture de l'ame. Ici, c'étoit un aſſemblage d'atômes ; là, un feu ſubtil ; ailleurs, un air délié : dans une autre Ecole, une portion de la divinité : les uns la faiſoient mourir avec le corps ; d'autres la faiſoient vivre avant le corps ; quelques autres la faiſoient paſſer d'un corps à un autre corps ; de l'homme au cheval ; de la condition d'une nature raiſonnable à celle des animaux ſans raiſon. Il s'en trouvoit qui enſeignoient que la véritable félicité de l'homme eſt dans les ſens ; un plus grand nombre la mettoit dans la raiſon ; d'autres ne la trouvoient que dans la réputation & dans la gloire ; pluſieurs dans la pareſſe & dans l'indolence : & tous ces points ſi eſſentiels à la deſtinée de l'homme, étoient devenus des problêmes, qui de part & d'autre n'étoient deſtinés qu'à amuſer le loiſir des Ecoles, & la vanité des Sophiſtes : des queſtions oiſeuſes où l'on ne s'intéreſſoit pas pour le fond de la vérité, mais ſeulement pour la gloire de l'avoir emporté.

DE L'IMMORTALITÉ DE L'AME.

Carême. Sermon du Lundi de la I. ſemaine.

REMONTONS juſqu'à la naiſſance des ſiécles : liſons l'hiſtoire des Royaumes & des Empires : écoutons ceux qui reviennent des Iſles les plus éloignées ; l'immortalité de l'ame a toujours été, & eſt encore la croyance de tous les peuples de l'Univers. La connoiſſance d'un ſeul Dieu a pu s'effacer ſur la terre ; ſa gloire, ſa puiſſance, ſon immenſité ont pu s'anéantir, pour ainſi dire, dans le cœur & dans l'eſprit des hommes : des peuples entiers & ſauvages peuvent vivre encore ſans culte, ſans religion, ſans Dieu dans ce monde : mais ils attendent tous un avenir ; mais le ſentiment de l'immortalité de l'ame n'a pu s'effacer dans leur cœur ; mais ils ſe figurent tous une région que nos ames habiteront après notre mort ; & en oubliant Dieu, ils n'ont pu ne pas ſe ſentir eux-mêmes.

Si tout meurt avec le corps, qu'eſt-ce qui a pu perſuader à tous les hommes, de tous les ſiécles & de tous les pays, que leur ame étoit immortelle ?

d'où a pu parvenir au genre humain cette idée étrange d'immortalité ? Un ſentiment ſi éloigné de la nature de l'homme, puiſqu'il ne ſeroit né que pour les fonctions des ſens, auroit-il pu prévaloir ſur la terre ? Car ſi l'homme, comme la bête, n'eſt fait que pour le tems ; rien ne doit être plus incompréhenſible pour lui, que la ſeule idée d'immortalité. Des machines pêtries de boue, qui ne devroient vivre, & n'avoir pour objet qu'une félicité ſenſuelle, auroient-elles jamais pu, ou ſe donner, ou trouver en elles-mêmes de ſi nobles ſentimens, & des idées ſi ſublimes ? Cependant cette idée ſi extraordinaire eſt devenue l'idée de tous les hommes : cette idée ſi oppoſée même aux ſens, puiſque l'homme comme la bête meurt tout entier à nos yeux, s'eſt établie ſur la terre : ce ſentiment qui n'auroit pas dû même trouver un inventeur dans l'Univers, a trouvé une docilité univerſelle parmi tous les peuples ; les plus ſauvages, comme les plus cultivés ; les plus polis, comme les plus groſſiers ; les plus infidèles, comme les plus ſoumis à la foi.

La ſociété univerſelle des hommes, les loix qui nous uniſſent les uns aux autres, les devoirs les plus ſacrés &

les plus inviolables de la vie civile ; tout cela n'eſt fondé que ſur la certitude d'un avenir. Ainſi, ſi tout meurt avec le corps, il faut que l'Univers prenne d'autres loix, d'autres mœurs, d'autres uſages, & que tout change de face ſur la terre. Les maximes de l'équité, de l'amitié, de l'honneur, de la bonne-foi, de la reconnoiſſance, ne ſont plus que des erreurs populaires ; puiſque nous ne devons rien à des hommes qui ne nous ſont rien, auxquels aucun nœud commun de culte & d'eſpérance ne nous lie, qui vont demain retomber dans le néant, & qui ne ſont déja plus. Les doux noms d'enfant, de père, d'ami, d'époux, ſont donc des noms de théâtre, & de vains titres qui nous abuſent ; puiſque l'amitié, celle même qui vient de la vertu, n'eſt plus un lien durable ; que nos pères, qui nous ont précédés, ne ſont plus ; que nos enfans ne ſeront point nos ſucceſſeurs ; car le néant, tel que nous devons être un jour, n'a point de ſuite ; que la ſociété ſacrée des noces, n'eſt plus qu'une union brutale, d'où, par un aſſemblage biſarre & fortuit, ſortent des êtres qui nous reſſemblent, mais qui n'ont de commun avec nous que le néant.

D'où vient que des hommes ſi différens d'humeurs, de culte, de pays, de ſentimens, d'intérêts, de figure même, & qui à peine paroiſſent entr'eux de même eſpéce, conviennent tous pourtant de l'immortalité de l'ame, & veulent tous être immortels? Ce n'eſt pas ici une colluſion; car comment ferez-vous convenir enſemble les hommes de tous les pays & de tous les ſiécles? Ce n'eſt pas un préjugé de l'éducation; car les mœurs, les uſages, le culte, qui d'ordinaire ſont la ſuite des préjugés, ne ſont pas les mêmes parmi tous les peuples; le ſentiment de l'immortalité leur eſt commun à tous. Ce n'eſt pas une ſecte; car outre que c'eſt la religion univerſelle du monde, ce dogme n'a point eu de chef & de protecteur; les hommes ſe le ſont perſuadé eux-mêmes, ou plutôt la nature le leur a appris ſans le ſecours des maîtres; & ſeul, depuis le commencement des choſes, il a paſſé des pères aux enfans, & s'eſt toujours maintenu ſur la terre.

Les annales domeſtiques & la ſuite de nos ancêtres, n'eſt donc plus qu'une ſuite de chimères, puiſque nous n'avons plus d'aïeux, & que nous n'aurons plus de neveux. Les ſoins du nom & de la poſtérité ſont donc fri-

voles : l'honneur qu'on rend à la mémoire des hommes illuſtres, une erreur puérile, puiſqu'il eſt ridicule d'honorer ce qui n'eſt plus : la religion des tombeaux, une illuſion vulgaire : les cendres de nos pères & de nos amis, une vile pouſſière qu'il faut jetter au vent, & qui n'appartient à perſonne : les dernières intentions des mourans, ſi ſacrées parmi les peuples les plus barbares, le dernier ſon d'une machine qui ſe diſſout. Et pour tout dire, en un mot, les loix ſont donc une ſervitude inſenſée; les Rois & les Souverains, des fantômes que la foibleſſe des peuples a élevés; la juſtice, une uſurpation ſur la liberté des hommes; la loi des mariages, un vain ſcrupule; la pudeur, un préjugé; l'honneur & la probité, des chimères; les inceſtes, les parricides, les perfidies noires, des jeux de la nature, & des noms que la politique des Légiſlateurs a inventés.

Quel monſtre de divinité, ſi tout finit avec l'homme, & s'il n'y a point d'autres maux & d'autres biens à eſpérer que ceux de cette vie! eſt-elle donc la protectrice des adultères, des ſacriléges, des crimes les plus affreux; la perſécutrice de l'innocence, de la pudeur, de la piété, des vertus les plus

plus pures ? ſes faveurs ſont donc le prix du crime, & ſes châtimens la ſeule récompenſe de la vertu ? Quel Dieu de ténébres, de foibleſſe, de confuſion & d'iniquité ſe forme l'impie ! Quoi ! il ſeroit de ſa grandeur de laiſſer le monde qu'il a créé, dans un déſordre ſi univerſel ? de voir l'impie prévaloir preſque toujours ſur le juſte ; l'innocent détrôné par l'uſurpateur ; le pére devenu la victime de l'ambition d'un fils dénaturé ; l'époux expirant ſous les coups d'une épouſe barbare & infidèle ? du haut de ſa grandeur, Dieu ſe feroit un délaſſement bizarre de ces triſtes événemens, ſans y prendre part ? parcequ'il eſt grand, il ſeroit ou foible, ou injuſte, ou barbare ? parceque les hommes ſont petits, il leur ſeroit permis d'être, ou diſſolus ſans crime, ou vertueux ſans mérite ?

S'il n'y a point d'avenir, quel deſſein digne de ſa ſageſſe, Dieu auroit-il pu ſe propoſer en créant les hommes ? Quoi ! il n'auroit point eu d'autres vues en les formant, qu'en formant la bête ? L'homme, cet être ſi noble, qui trouve en lui de ſi hautes penſées, de ſi vaſtes deſirs, de ſi grands ſentimens ; ſuſceptible d'amour, de vérité, de juſtice ; l'homme ſeul, de toutes

les créatures, capable d'une deſtination ſérieuſe, de connoître & d'aimer l'Auteur de ſon être : cet homme ne ſeroit fait que pour la terre, pour paſſer un petit nombre de jours, comme la bête, en des occupations frivoles, ou des plaiſirs ſenſuels ? Il rempliroit ſa deſtinée, en rempliſſant un rôle ſi mépriſable ? Il n'auroit paru ſur la terre, que pour y donner un ſpectacle ſi riſible & ſi digne de pitié ? & après cela il retomberoit dans le néant, ſans avoir fait aucun uſage de cet eſprit vaſte & de ce cœur élevé que l'Auteur de ſon être lui avoit donné ? Où ſeroit ici la ſageſſe du Créateur, de n'avoir fait un ſi grand ouvrage que pour le tems ; de n'avoir montré des hommes à la terre, que pour faire des eſſais badins de ſa puiſſance, & délaſſer ſon loiſir par cette variété de ſpectacles ? Le Dieu des impies n'eſt donc grand, que parcequ'il eſt plus injuſte, plus capricieux, & plus mépriſable que l'homme ?

Convenons des maximes des impies ſur l'immortalité de l'ame ; & l'univers entier retombe dans un affreux cahos ; & tout eſt confondu ſur la terre ; & toutes les idées du vice & de la vertu ſont renverſées ; & les loix les plus inviolables de la ſociété s'é-

vanouiſſent ; & la diſcipline des mœurs périt ; & le gouvernement des Etats & des Empires n'a plus de régle ; & toute l'harmonie du corps politique s'écroule ; & le genre-humain n'eſt plus qu'un aſſemblage d'inſenſés, de barbares, d'impudiques, de furieux, de fourbes, de dénaturés, qui n'ont plus d'autre loi que la force, plus d'autre frein que leurs paſſions & la crainte de l'autorité ; plus d'autre lien que l'irréligion & l'indépendance ; plus d'autre Dieu qu'eux-mêmes. Voilà le monde des impies ; & ſi ce plan affreux de république plaît à quelqu'un, il eſt bien digne d'y occuper une place.

DU SACERDOCE.

QU'EST-CE que l'honneur du Sanctuaire ? C'eſt une ſervitude honorable, qui nous établiſſant ſur tous, nous rend redevables à tous : c'eſt une ſollicitude laborieuſe & univerſelle, qui nous met entre les mains les paſſions, les beſoins, les foibleſſes, & tout le détail des misères humaines : c'eſt un poids accablant, qui nous oblige de porter dans notre ſein, tout

Tome I. des Confér. De l'ambition des Clercs.

un peuple, comme une nourrice porteroit ſon enfant; d'eſſuyer ſans nous rebuter, ſes inquiétudes & ſes caprices; de ſouffrir, ſans l'abandonner, ſes ingratitudes & ſes murmures; de réunir aux devoirs & à l'obſervance des loix, cette différence infinie d'humeurs, d'eſprits, d'intérêts, de talens, de conditions qui le compoſent; & de redoubler nos ſoins, à meſure qu'il s'étudie à les rendre inutiles: c'eſt une élévation incommode, qui nous expoſe aux regards publics: c'eſt une inſpection pénible, qui devient plus difficile & plus périlleuſe, à meſure que les mœurs des ſiécles ſe corrompent; qui en nous confiant le dépôt des régles, nous revêt d'une autorité qui ſe fait preſque toujours plutôt ſentir par les refus que par les graces, & nous expoſe à la haine de ceux mêmes que nous voulons ſauver: c'eſt-à-dire, c'eſt un état dont les ſoins ſont infinis & ingrats; dont les ſeuls priviléges, ſont des exemples qui puiſſent ſervir de modèle; dont toute l'autorité & les plus ſages ménagemens du zèle ſe bornent à faire des murmurateurs & des mécontens.

Tome I. des Ouvr. De l'Excell. du Sacerdoce.

Qu'offre à la plupart le choix de l'état ſaint pour lequel ils ſe ſont déclarés? Les uns exclus par les circonſ-

tances de leur naiſſance, des bénédictions temporelles, & des prérogatives du premier-né; triſtes peut-être comme Eſaü, de n'y pouvoir plus rien prétendre, ſe conſolent ſur ce que le père de famille a des bénédictions de plus d'une ſorte, & regardent le plus ſaint & le plus ſublime de tous les états, comme le moindre partage, comme un pis-aller inévitable, comme une bienſéance que le monde lui-même leur impoſe, & un égard qu'ils doivent à leur nom, aux intérêts de leur maiſon, qu'ils ſe doivent à eux-mêmes: les autres deſtinés dès leur tendre enfance à des eſpérances d'élévation, accoutumés par des diſcours domeſtiques à ne ſe figurer le fardeau redoutable du Sacerdoce, que ſous les idées flatteuſes de poſte & de dignité, y courent comme à des biens & des honneurs aſſurés: ſemblables à ce profane Héliodore, ils n'entrent dans le temple, que parcequ'ils ont oui dire, qu'ils y trouveroient des tréſors immenſes, quoiqu'ils ne doivent y trouver que des dépôts ſacrés, deſtinés, non à nourrir leur faſte & leur molleſſe, mais à la nourriture des orphelins & des veuves.

On ne ſouhaite ſouvent les fonctions du Sacerdoce, que pour les ré-

Tome I. des Conſér. De l'ambition des Clercs.

tributions qui y ſont attachées : les mieux payées, ſont les plus courues ; celles où il ne s'agit que de la gloire de Dieu & du ſalut de nos frères, ont peu de ſolliciteurs. Un eſprit d'intérêt ſordide entre dans les Miniſtères les plus ſaints : on apprécie les fonctions ſublimes du Sacerdoce, comme les ouvrages vils & méchaniques ; & on eſt plus occupé de ce qu'elles rendent, que du fruit qu'elles peuvent faire. Ainſi, ſous prétexte qu'il eſt permis de vivre de l'Autel, on fait de l'Autel comme un métier qui nourrit ſon artiſan ; & l'on accoutume les peuples à ne pas diſtinguer le ſalaire d'un Prêtre du Très-Haut, du ſalaire du vigneron & du laboureur qui défriche la terre.

Oraiſon funéb. de M. de Villeroi.

Il en eſt qui ne doivent qu'à des baſſeſſes profanes une élévation toute ſainte ; qui ne ſont montés qu'en rampant ſur le Trône Sacerdotal ; qu'on ne voit aſſis dans le ſanctuaire du Dieu vivant, que pour avoir été long-tems debout dans les antichambres des Grands, & qui n'auroient jamais été placés ſur la tête des hommes, s'ils n'avoient été mille fois lâchement à leurs pieds.

Tome III. des Conf. De

Le Sacerdoce eſt pour la plupart le terme fatal de leurs études. On ne

s'étoit proposé que d'en savoir assez pour soutenir les épreuves légères de doctrine & de capacité par où il faut passer pour être admis aux saints Ordres. Est-on revêtu du saint & dernier caractère ? on est charmé de n'avoir plus de compte à rendre aux hommes de son ignorance ou de sa capacité. Les livres sont devenus des meubles de rebut ; souvent même on n'en a pas, & c'est beaucoup quand le Presbytère de certains Pasteurs est décoré du moins de la présence d'une seule Bible. l'étude nécessaire aux Ministres.

Le caractère sacré qui fait le Prêtre, ne change rien à celui qui a formé l'homme ; & un Prêtre né avec un esprit rude, impétueux, grossier, bisarre, se voyant établi sur un peuple ; loin de trouver dans sa nouvelle qualité de père & de pasteur, un frein à son humeur, & de nouveaux motifs de douceur & de tendresse, n'y trouve presque toujours que de nouvelles occasions de rudesses, de bisarreries & d'emportemens. On étoit doux & paisible dans un état dépendant & subalterne ; le desir d'être en place étoit plus fort que l'humeur, & la contraignoit ; on obéissoit avec docilité ; à peine est-on placé, que l'on commande avec rudesse, & que l'on ne se contraint plus dans une nouvelle situation. Tome III. des Confér. Discours XV.

où l'on auroit dû trouver mille nouveaux motifs d'adoucir l'humeur & de la contraindre. Ce n'eſt pas le peuple ſeul qui ſe plaint : les Seigneurs eux-mêmes des Paroiſſes, qui avoient cru trouver dans leur Curé une ſociété douce & édifiante, un conſeil dans leurs perplexités, une conſolation dans leurs peines, un ami ſolide & chrétien dans l'éloignement où ils vivent des villes, & de tous les autres ſecours de la religion & de la ſociété, n'y trouvent ſouvent qu'un Paſteur féroce ; livré à lui-même, à ſon humeur bruſque & ſolitaire, ſans communication, ſans prévenance, ſans autre attention que de n'en avoir aucune pour le premier de ſes paroiſſiens, de le contredire ; & par-là de le révolter & contre le Miniſtre de la Religion, & contre la Religion elle-même.

Tome I. des Confér. De l'ambition des Clercs.

Une dignité ſacrée eſt un miniſtère qui nous fait un devoir eſſentiel de conſerver le goût de la retraite & du recueillement au milieu des ſoins & des embarras ; de conſerver cette fleur de réputation, cette innocence & cette pudeur ſacerdotale, parmi les paſſions & les ſecrettes foibleſſes dont nous ſommes les témoins & les dépoſitaires ; qui nous mêle parmi les hommes, & quelquefois dans les Palais des Rois,

& nous oblige cependant d'y porter toute la ſimplicité, toute la gravité, toute la mortification des déſerts, & d'y condamner par notre exemple, la molleſſe & l'ambition de ceux qui les habitent. C'eſt un poſte de vigilance où il faut avoir ſans ceſſe à la main les armes ſpirituelles d'une milice ſainte; le glaive de la parole, le bouclier de la foi & de la doctrine, pour combattre contre la chair & le ſang, contre les puiſſances inviſibles, contre les erreurs qui altèrent le dépôt ſacré, contre les préjugés & les maximes du ſiécle, qui corrompent les régles; de ſorte que les abus que nous tolérons ou que nous ne corrigeons pas, deviennent nos crimes, & que les déſordres publics nous ſont comptés comme nos vices particuliers. Eſt-il ſur la terre une condition plus périlleuſe? Un état, qui dans l'affoibliſſement preſque univerſel des régles & de la loi, met ſur nous les abus publics, & ne compte notre innocence perſonnelle, que comme le point le plus facile de nos devoirs.

Quelques-uns détrompés des plaiſirs, & rebutés des injuſtices du monde qui les néglige, laſſés même des paſſions par le vuide ſeul & l'amertume qu'elles ſuit, dépouillent l'ignominie de

Tome I. des Confér. De l'excellence du Sacerdoce.

l'habit séculier ; entrent dans la Clé-ricature, simplement comme dans une voie plus sure de salut, & où la bien-séance les met à couvert des occasions de chûte qu'ils avoient trouvées dans le monde, & regardent comme la réparation de leurs crimes passés, un état sublime & divin dont les pénitens mêmes étoient autrefois exclus, & qui n'étoit ouvert qu'à l'innocence. Cha-cun n'envisage le Sacerdoce que par rapport à soi ; nul ne le regarde com-me un état à suites, & qui lie nos des-tinées à celle des peuples, comme si nous n'étions Prêtres que pour nous-mêmes.

Tom. I. des Confér. De l'ambition des Clercs.

Si les dignités de l'Eglise n'étoient comme autrefois, que des minis-tères pauvres & laborieux, sans éclat, sans pompe, exposés à la faim, à la nudi-té, aux persécutions, à la mort ; les trouveroit-on dignes de nos empres-semens ? S'il ne falloit que vaquer à la prière, & au ministère de la parole, & porter le poids du jour & de la cha-leur ; si l'honneur du Sanctuaire n'of-froit rien de plus flatteur que ces deux devoirs, envieroit-on beaucoup le partage apostolique ? Hélas ! on ver-roit bientôt nos empressemens ralen-tis, nos brigues & nos poursuites changées en frayeurs, en résistances,

en vaines allégations ſur notre indignité & ſur notre foibleſſe. En un mot, s'il ne falloit être que pêcheurs d'hommes, la conduite de la barque ne nous paroîtroit pas fort digne de nos recherches. Mais nous ſavons que la mer où nous allons entrer, cache des tréſors dans ſon ſein ; que les filets de Pierre ont la vertu de trouver une ſomme d'argent dans les entrailles mêmes d'un poiſſon ; ſur cette eſpérance nous voulons gouverner le vaiſſeau & ſuccéder à ſon miniſtère.

Il n'en eſt pas des honneurs du Sanctuaire comme des dignités du ſiécle. Celles-ci fondées ſur la crainte, ſur un frein néceſſaire aux paſſions des hommes, ſur une autorité extérieure qui doit parler & impoſer aux yeux & aux ſens, ont beſoin d'une pompe extérieure pour ſe ſoutenir. La majeſté des loix tire preſque toute ſa force de la majeſté du Souverain & de celle de ſes miniſtres. Il faut du ſpectacle & de l'appareil pour rendre les titres, qui élévent les hommes les uns ſur les autres, reſpectables. La puiſſance des Souverains vient de Dieu ſeul ; mais c'eſt l'orgueil qui a inventé enſuite la plupart des titres ſubalternes, qui mettent une ſi grande différence parmi leurs ſujets. Ainſi

Tome I. des Conférences. De l'uſage des revenus eccléſiaſtiques.

c'eſt à l'orgueil à ſoutenir ce que l'orgueil ſeul a inventé : ce ſont des titres vains qu'il faut environner d'éclat pour en cacher le vuide & le néant, & leur donner une ſorte de réalité. Mais c'eſt l'innocence, la ſainteté, la juſtice, la modeſtie, la pauvreté, le zèle, le travail, qui ſont l'éclat des dignités du Sanctuaire. Elles ne ſont fondées que ſur le mépris du monde, & de tout ce qui ne brille qu'aux yeux des ſens, puiſqu'elles ne ſont fondées que pour en donner l'exemple, & l'inſpirer aux fidèles. La magnificence n'eſt pas l'état de l'Egliſe ſur la terre : elle eſt ici-bas étrangère, déſolée de l'abſence de ſon Epoux, affligée des ſcandales qui la deshonorent, des perſécutions qui la troublent, des ſchiſmes qui la déchirent, des plaies domeſtiques qui la percent d'un glaive de douleur ; & tandis qu'elle eſt couverte de deuil & d'amertume, ſes Miniſtres ne doivent pas venir lui inſulter par une pompe déplacée, & éloignée de ſon eſprit.

Tome I. des Conférences. De l'ambition des Clercs.

Que produit-on aujourd'hui, comme un titre qui donne droit aux honneurs & au miniſtère redoutable du Temple ? Le nom & la naiſſance ; comme ſi le vain éclat d'un nom qui n'a peut-être commencé que par les crimes & l'ambition de nos ancêtres,

devoit nous donner avec leur ſang ; l'humilité, la pudeur, le zèle, l'innocence, la ſainteté, qu'ils n'eurent jamais eux-mêmes ; comme ſi une diſtinction toute humaine, qui traîne après ſoi l'orgueil, la molleſſe, le luxe, les profuſions, des mœurs toujours oppoſées à l'eſprit de notre miniſtère, devoit elle-même nous en rendre dignes. La nobleſſe que demande la ſublimité de nos fonctions, eſt une nobleſſe d'ame, un cœur héroïque, un courage ſacerdotal, que les menaces, les promeſſes, la faveur ou la diſgrace du monde trouvent également inébranlable. La ſeule roture qui deshonore le Miniſtère, c'eſt une vie ſouillée, des mœurs profanes, des penchans mondains, un cœur lâche & rampant, qui ſacrifie la régle & le devoir à des faveurs humaines. Depuis que les Céſars & les Maîtres du monde ſe ſont ſoumis au joug de la foi, l'Egliſe a aſſez d'éclat extérieur ; elle n'a pas beſoin d'en emprunter de ſes Miniſtres : la protection des Souverains aſſure ſa tranquillité, & lui conſerve le reſpect & l'obéiſſance des peuples. Voilà à quoi les Puiſſances de la terre lui ſont utiles ; mais la nobleſſe & la grandeur humaine de ſes Miniſtres lui ſont à charge : il faut

qu'elle en ſoutienne le faſte & l'orgueil, & qu'un bien conſacré à des uſages ſaints, & deſtiné à ſoulager des misères réelles, ſoit employé à décorer le fantôme du nom & de la naiſſance. Auſſi ſes Fondateurs & ſes plus illuſtres Paſteurs furent d'abord pris d'entre le peuple ; les ſiécles de ſa gloire furent les ſiécles où ſes Miniſtres n'étoient que la balayure du monde : elle a commencé à dégénérer, depuis que les Puiſſans du ſiécle ſe ſont aſſis ſur le Trône ſacerdotal, & que la pompe ſéculière eſt entrée avec eux dans le Temple.

Tome I. des Conférences. De la fuite du monde.

Par l'onction ſacerdotale, nous ceſſons en un ſens d'être citoyens & membres de la République. Unis avec les autres hommes par les devoirs publics qui nous lient à l'Etat, nous formons un peuple à part, une Nation ſainte, un ſacerdoce royal. Nous commençons à vivre ſous d'autres loix, à contracter de nouveaux rapports, à prendre des engagemens plus ſaints. Ce n'eſt pas que nous ceſſions d'être membres de l'Etat, du côté de l'obéiſſance & de la ſoumiſſion que nous devons aux Puiſſances établies de Dieu ; nous en devons même donner l'exemple au reſte des Fidèles, & rendre à Céſar ce qui eſt

à César : nous ne cessons d'être membres de la République, que par les fonctions publiques qu'elle exige de ses membres. Les Mystères saints deviennent nos seules fonctions ; les Temples, nos maisons ; les Autels sacrés, nos places d'honneur ; les œuvres de la piété & de la charité, nos tributs & nos charges publiques ; les Cantiques, nos plaisirs publics. C'est sur ce fondement que les loix ne comptent point sur nous pour les services & les besoins communs de l'Etat. Elles ne nous renferment point dans le corps de la société. Elles nous regardent comme détachés du reste des citoyens, déchargés des devoirs & des assujettissemens sur lesquels roule la vie civile. Elles se départent, pour ainsi dire, du droit qu'elles avoient sur nous, & nous laissent tout entiers à des usages plus saints & plus augustes. Elles respectent le recueillement profond que demandent nos fonctions ; & nous laissent pour partage un loisir sacré, afin que nous remplacions par nos prières & par nos offrandes, les services que nous manquons de rendre à la République. Toute la personne d'un Prêtre est comme un spectacle de Religion, qui doit toujours être environné de respect, de gravité

& de décence, & qu'on ne devroit plus regarder qu'avec une eſpéce de culte.

Tome I. des Conférences. De l'uſage des revenus eccl.

Le monde, tout corrompu qu'il eſt, blâme en ſecret dans les Paſteurs & les Miniſtres de l'Egliſe, ce faſte & ces profuſions dont il ſemble leur faire honneur. Il eſt le premier & le plus rigide cenſeur d'un abus qui paroît ſon ouvrage. Tout aveugle & injuſte qu'il eſt, il reſpecte encore aſſez la majeſté de la Religion, pour comprendre que ſes Miniſtres doivent l'honorer plutôt par la ſainteté de leur vie, que par la pompe qui les environne. Il ſent le ridicule & l'indécence d'un faſte attaché à un état ſi ſaint, & à l'uſage d'un bien conſacré à la piété & à la miſéricorde. Les plus mondains eux-mêmes ſont indignés, ſcandaliſés, de voir ſervir au luxe, à la ſenſualité, & à toutes les pompes du ſiécle, des richeſſes priſes ſur l'autel. Ils blâment la ſimplicité de leurs pieux ancêtres, d'avoir laiſſé des biens ſi conſidérables aux Egliſes, pour nourrir la molleſſe, la vanité & le faſte des Miniſtres; & de n'avoir diminué les poſſeſſions & les héritages de leurs maiſons, que pour augmenter les abus & les ſcandales de l'Egliſe. Ils diſent que ces Biens ſortis de leurs maiſons, auroient été plus utilement

utilement employés à l'éducation de leurs enfans, & à les mettre en état de servir la patrie, qu'à nourrir le faste & l'oisiveté d'un Clerc inutile à l'Eglise & à l'Etat. Ils se plaignent que les Clercs tout seuls vivent dans l'opulence, tandis que tous les autres états souffrent, & que le malheur des tems se fait sentir au reste des citoyens. L'héréſie, en usurpant le siécle passé, les biens consacrés à l'Eglise, n'allégua point d'autres prétextes. L'usage profane que la plupart des Ministres faisoient des richesses du Sanctuaire, l'autorisa à les arracher de l'Autel, & à rendre au monde des biens que les Clercs n'employoient que pour le monde.

Tome I. des Conferences. De l'ambition des Clercs.

On allégue comme des titres qui donnent un droit inconteſtable aux dignités de l'Eglise, les plaies & les services de ses proches. On veut que l'innocence, la douceur & la tranquillité du Sanctuaire, soient le prix des incendies & des carnages; que l'Eglise, qui a tant d'horreur pour le sang, en souille, pour ainsi dire, ses dignités & ses places; que les guerres & les calamités dont elle gémit, soient payées d'un honneur & d'un ministère de paix & de réconciliation; que les plaies qui ont pu honorer la patrie,

aient droit d'en faire une honteuſe à l'Egliſe, & que la valeur dans les combats, donne des Miniſtres de charité & d'humilité aux Fidèles. Les ſervices militaires peuvent nous valoir des grades dans la milice du ſiécle ; mais non dans celle de Jeſus-Chriſt. Ils peuvent donner des chefs aux armées, & des gouverneurs aux provinces ; mais non des Paſteurs aux Egliſes. On peut décorer la valeur de ces marques extérieures d'honneur dont nos Rois ſont revêtus ; mais non de l'ordre & de l'honneur du Sacerdoce. Les guerres où nos proches ſe ſont diſtingués, ſont-elles devenues pour nous des marques de vocation à un état dont la principale fonction eſt d'annoncer la paix à la terre ? Qu'y a-t-il de commun entre les honneurs des armes & l'innocence du Sanctuaire ; entre les victoires qu'on remporte ſur les hommes avec un glaive de mort & de fureur, & celles que l'on doit remporter ſur les pécheurs avec le glaive de la parole de vie & de ſalut ?

Tome I. des Conférences. De l'uſage des revenus eccl.

Un Paſteur peut-il alléguer ſon nom & ſa naiſſance, & excuſer là-deſſus ſon faſte & ſes profuſions ? Mais eût-il trouvé dans un partage domeſtique, dequoi ſoutenir la vanité de ſon nom, dont il fait monter ſi haut

les dépenſes inévitables ? Le dernier peut-être d'une famille nombreuſe, ou du moins exclus des droits & des prérogatives de l'aîneſſe, il ſe ſeroit vu réduit dans le monde à une fortune médiocre, à une portion de cadet, toujours fort mince dans les maiſons les plus anciennes. Quoi ! L'Egliſe s'eſt-elle obligée d'établir dans le luxe & dans l'abondance, ceux que le monde auroit laiſſés dans une honnête médiocrité ? Ils ſeroient plus à leur aiſe du patrimoine des pauvres, qu'ils ne l'euſſent été de la ſucceſſion de leurs ancêtres. Leur nom n'eût pas ſouffert dans le monde, de l'obſcurité & de la modicité de leurs biens & de leur fortune, & il ſouffriroit dans l'Egliſe, de leur frugalité & de leur modeſtie ? Quoi ! le monde qui a formé le fantôme de la vanité, du nom & de la naiſſance, n'eût pas ſoutenu en eux ſon ouvrage, & l'Egliſe qui la condamne, cette vanité, qui la combat, ſeroit elle-même obligée de la ſoutenir ? Les bienſéances du monde ne ſeroient point bleſſées, lorſque leur fortune ne répondroit point à leur nom ; & celles de l'Egliſe le ſeroient, lorſque l'innocence, la ſimplicité, la tempérance, la piété de

leur vie répondroit à la sainteté de leur caractère?

DES PRÉDICATEURS.

Carême. Serm. du 1 Dimanche.

LES Prédicateurs sont obligés de respecter nos ennuis & nos dégoûts, en mêlant souvent à la vérité, des ornemens humains qui toujours l'affoiblissent. Il semble qu'ils viennent nous parler pour eux, & nous les écoutons comme des importuns qui viendroient nous demander des graces.

On se fait quelquefois bon gré d'être insensible aux vérités qu'on entend; on se fait une espéce de force & de vanité de les écouter de sang froid; on regarde peut-être comme un bon air & une supériorité d'esprit, que ce qui touche tous les autres, nous laisse tout seuls calmes & tranquilles. On fait peut-être ostentation de son insensibilité; il semble que ce soit une foiblesse à nous, d'être sensibles à des vérités qui triomphèrent autrefois des Philosophes & des Césars. Mais la marque la plus sure d'un esprit frivole & léger, d'une raison

médiocre & bornée, d'un cœur mal fait, & incapable de grandeur & d'élévation ; c'eſt de ne trouver rien qui frappe, qui étonne, qui ſatisfaſſe, qui intéreſſe, dans les vérités ſi ſages & ſi ſublimes de notre morale.

Au milieu d'un ſpectacle profane, nous n'avons point de regret aux momens que des plaiſirs ſi frivoles occupent. C'eſt-là que toutes les penſées d'affaires, de fortune, de famille ceſſent ; & que tout le reſte oublié, l'eſprit né pour des choſes plus ſérieuſes, ſe repaît avidement d'aventures chimériques. C'eſt de-là qu'on ſort toujours plein, occupé, tranſporté des maximes laſcives qu'un théâtre criminel a chantées. On en repaſſe les endroits qui ont fait ſur le cœur des impreſſions plus dangereuſes ; on en porte le ſouvenir juſqu'aux pieds des Autels. Ces images ſi fatales à l'innocence ne peuvent plus s'effacer ; & au ſortir de la parole ſainte, tout ce qu'on a retenu, ce ſont peut-être les défauts de celui qui l'a annoncée.

Combien eſt-il de ces hommes, ſages à leurs propres yeux, qui ſe piquent de force & de raiſon, & qui ne viennent entendre les Prédicateurs qu'avec un eſprit préparé, & comme en garde contre toutes les terreurs de

la parole ſainte? Ils ne font pas gloire d'être inſenſibles à toute vérité; mais ils regardent le Miniſtère Evangélique comme un art d'exagération & d'hyperbole. Les plus ſaints mouvemens du zèle ne ſont dans leur eſprit que les tours étudiés d'un artifice humain, & les menaces les plus terribles, des ſaillies d'une vaine éloquence; les maximes les plus inconteſtables, des diſcours où il entre plus d'uſage que de vérité; les arrêts les plus capables d'allarmer les conſciences, des façons de parler dont il eſt permis à chacun de rabattre. On oppoſe ſans ceſſe tout bas à la vérité, les maximes du monde qui la contrediſent. On vient combattre la vérité, & non pas céder à ſa force & à ſa lumière; & être les apologiſtes ſecrets du monde & des paſſions, dans le lieu même deſtiné à les condamner & à les combattre.

Chacun s'enviſage toujours par certains côtés favorables, qui l'empêchent de ſe reconnoître tel qu'il eſt. On a beau, pour ainſi dire, le montrer au doigt; on trouve toujours en ſoi certains traits adoucis, qui changent la reſſemblance. On ſe dit tout bas à ſoi-même; je ne ſuis pas cet homme: & tandis que le public nous applique peut-être des vérités ſi reſ-

ſemblantes ; ſeuls, ou nous réuſſiſſons à nous y méconnoître, ou nous n'y découvrons peut-être que les défauts de nos frères. Nous cherchons à nos propres portraits, des reſſemblances étrangères ; nous ſommes ingénieux à détourner ſur les autres, le coup que la vérité n'avoit porté que ſur nous. La malignité des applications eſt l'unique fruit que nous retirons de la peinture que la Chaire fait de nos vices, & nous jugeons témérairement de nos frères, où nous aurions dû nous juger nous-mêmes.

Les Prédicateurs ne ménagent peut-être que trop notre foibleſſe ; ils reſpectent peut-être trop des coutumes qu'un long uſage a conſacrées, de peur de paroître cenſurer les grands exemples qui les autoriſent. Ils n'oſent preſque parler de certains déſordres, de peur que leurs cenſures ne paroiſſent plutôt tomber ſur les perſonnes que ſur les vices. Ils ſe contentent de nous montrer de loin, des vérités qu'il faudroit nous mettre ſous l'œil. La foibleſſe leur arrache ſouvent des éloges, où le zèle devroit placer des anathêmes & des cenſures : ils ſe laiſſent, comme le monde, éblouir par les noms & par les titres ; & parce-qu'ils nous doivent du reſpect, ils nous

refuſent ſouvent la vérité, qu'ils doivent encore reſpecter davantage.

Parmi tous ceux qui viennent entendre les Prédicateurs, il en eſt peu aujourd'hui qui ne s'érigent en juges & en cenſeurs de la parole ſainte. On n'y vient que pour décider du mérite de ceux qui l'annoncent, pour faire des parallèles inſenſés, pour prononcer ſur la différence des jours & des inſtructions : on ſe fait honneur d'être difficile : on paſſe ſans attention ſur les vérités les plus étonnantes, & qui ſeroient d'un plus grand uſage pour ſoi : & tout le fruit qu'on retire d'un diſcours chrétien, ſe borne à en avoir mieux remarqué les défauts que tout autre.

FIN.